N° 470 — Tome CXXV 16 Janvier 1918

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

EDMOND BARTHÉLEMY, PIERRE BENOÎT, J.-W. BIENSTOCK,
MAURICE BOISSARD, CLAUDE BORAIN,
JACQUES BRIEU, R. DE BURY, JULES CHOPIN, HENRI DALBY,
GUSTAVE KAHN, P.-G. LA CHESNAIS, HENRI MALO, JEAN MARNOLD,
PAUL MORAND, JEAN NOREL, M. P.-M., LOUIS PIÉRARD, A. PIERRE,
RACHILDE, LE RÉGISSEUR, CARL SIGER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVIII

SOMMAIRE

N° 470. — 16 JANVIER 1918

Louis Piérard	*L'Italie à l'épreuve*	193
J.-W. Bienstock	*Kornilov* (fin)	207
Henri Dalby	*Poèmes*	230
M. P.-M	*L'Apocalypse et le Conflit mondial*	234
Henri Malo	*La Guerre sous-marine et les Coutumes de la mer*	251
Claude Borain	*Le Livre du Soldat belge*	260
Pierre Benoît	*Kœnigsmark*, roman (V suite-VI)	265

REVUE DE LA QUINZAINE

Rachilde	*Les Romans*	300
Edmond Barthélemy	*Histoire*	306
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes*	311
Carl Siger	*Questions coloniales*	317
R. de Bury	*Les Journaux*	321
Maurice Boissard	*Théâtre*	326
Le Régisseur	*Le Théâtre au Front*	330
Jean Marnold	*Musique*	332
Gustave Kahn	*Art*	337
Divers	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	340
Divers	*A l'Etranger* :	
	Autriche-Hongrie (Jules Chopin)	351
	Danemark (P.-G. La Chesnais)	356
	Norvège (P.-G. La Chesnais)	360
	Russie (A. Pierre)	362
	A travers la Presse (Paul Morisse)	368
Jacques Brieu	*Variétés : Portrait graphologique de Charles Baudelaire*	373
Mercvre	*Publications récentes*	375
—	*Echos*	376

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

Nouveautés :

GYP

CEUX QUI S'EN F.....

Un volume in-16. — Prix..... 3 fr. 50

Voici un nouveau livre de Gyp. Il porte ce titre alerte et songeur : **Ceux qui s'en f.....** Vous devinez de quoi se f..... « ceux qui s'en f ..... » et de quelle spirituelle façon Gyp a su les peindre en quelques traits précis, amusants et incisifs ? Vous trouverez dans ce livre des types du temps de la guerre — et d'autres, de tous les temps, tous bien vivants et silhouettés avec la verve incomparable de l'auteur.

Miguel ZAMACOÏS

L'AVANT-SCÈNE D

Un volume in-16. Prix..... 3 fr. 50

Sous ce titre **L'Avant-Scène D**, M. Miguel Zamacoïs a réuni un certain nombre d'histoires dans lesquelles on retrouvera toute la verve primesautière, l'observation, la fine ironie et l'esprit satirique, qui ont établi la réputation du spirituel écrivain.

Camille FLAMMARION

L'Inconnu
et les Problèmes psychiques

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET COMPLÉTÉE (*24e mille*)

Deux volumes in-18. — Prix..... 8 fr.

Manifestations de Mourants. — Apparitions — Télépathie
Communications psychiques. — Suggestion mentale. — Vue à distance
Le Monde des Rêves. — La Divination de l'Avenir

Jean FINOT

L'AGONIE ET LA NAISSANCE D'UN MONDE

Un volume in-16. — Prix..... 3 fr. 50

Cet ouvrage offre un guide nécessaire pour tous ceux qui, en se détachant des événements du jour, veulent comprendre les origines, les buts, les écueils et les assises du monde futur en voie de gestation...

Collection in-18 à 3 fr. 50 le volume
Majoration temporaire 50 centimes

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne..... 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve..... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale..... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin..... .50

Asrel
Jean Dolent..... 1 »
La Semaine d'Amour..... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly..... 3.50
Lettres à Léon Bloy..... 3.50
Lettres à une Amie..... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy..... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866..... 3.50
Œuvres posthumes..... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre..... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse..... 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches..... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo..... 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert..... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens, I, II, chaque vol..... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon..... 3.50
Celle qui pleure..... 8.5
La Chevalière de la Mort... 2 »
Les Dernières Colonnes de l'Eglise..... 3.50
Exégèse des Lieux Communs, I, II, chaque volume..... 3.50
Le Fils de Louis XVI..... 3.50
L'Invendable..... 3.50
Le Mendiant ingrat..... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne..... 3.50
Le Sang du Pauvre..... 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse.. 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain..... 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs..... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis..... 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren..... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie..... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris..... 3.50

Louis Carlo et Ch. Régismanset
L'Exotisme..... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle..... 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère..... 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol..... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I, II, III, chaque volume..... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation..... 3.50

Fernand Caussy
Lacles..... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine..... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort..... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique..... 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine..... 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages, I, II, III, chaque volume..... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis..... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat..... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte..... 3.50
La Maison de Madame Gourdan..... 3.50

Paul Dellor
Remy de Gourmont et son Œuvre..... 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto..... 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)..... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot..... 3.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel..... 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien..... 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Georges Duviquet

Héliogabale..... 3.50

Georges Eekhoud

Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch

L'Œuvre de Maurice Maeterlinck..... 0.75

Paul Escoube

Préférences..... 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh

Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières

François Coppée et son œuvre..... 0.75

André Fontainas

Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux

Dans la chambre de Napoléon mourant..... 3.50

Edouard Ganche

Frédéric Chopin..... 5 »

Ernest Gaubert et Jules Véran

Anthologie de l'Amour Provençal..... 3.50

André Gide

Oscar Wilde..... 1 »

Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50

Nouveaux Prétextes..... 3.50

A. Gilbert de Voisins

Sentiments..... 3.50

Comte de Gobineau

Pages choisies..... 3.50

Edmund Gosse

Père et Fils..... 3.50

Jean de Gourmont

Henri de Régnier et son œuvre..... 0.75

Muses d'Aujourd'hui..... 3.50

Remy de Gourmont

Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*..... 3.50

La Culture des Idées..... 3.50

Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse..... 0.75

Epilogues: *Réflexions sur la vie*, I, II, III, IV (Dialogues des Amateurs), V (Nouveaux Dialogues des Amateurs), VI, chaque volume..... 3.50

Esthétique de la langue française..... 3.50

Le Livre des Masques, *Portraits symbolistes*, I, II, chaque volume..... 3.50

Pendant l'Orage..... 2 »

Le Problème du Style..... 3.50

Promenades littéraires, I, II, III, IV, V, chaque volume..... 3.50

Ch.-M. Des Granges

La Presse littéraire sous la Restauration..... .50

Maurice de Guérin

Les plus belles pages de Maurice de Guérin..... 3 »

Frédéric Harrison

John Ruskin..... 3.50

Lafcadio Hearn

Le Japon..... 3.50

Henri Heine

Les plus belles pages de Henri Heine..... 3.50

A.-Ferdinand Herold

Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie..... 6 »

Alexandre Herzen

Pages choisies..... 3.50

Albert Heumann

Le Mouvement littéraire Belge..... 3.50

Robert d'Humières

L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne..... 3.50

Francis Jammes

Feuilles dans le vent..... 3.50

Ma Fille Bernadette..... 3.50

H. Jelinek

La Littérature tchèque contemporaine..... 3.50

Virgile Josz

Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50

Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50

Rudyard Kipling

Lettres du Japon..... 3.50

Paul Lafond

L'Aube Romantique..... 3.50

Laclos

Lettres inédites..... 3.50

Madame Lafarge

Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue

Mélanges posthumes..... 3.50

Wanda Landowska

Musique ancienne..... 3.50

Pierre Lasserre

La Doctrine officielle de l'Université..... 3.50

Portraits et Discussions.... 3.50

Le Romantisme français... 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay

La Littérature contemporaine (1905)..... 3.50

Edmond Lepelletier

Histoire de la Commune de 1871. I, II, III, chaque volume..... 7.50

Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Emile Zola, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Loyson-Bridet

Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*..... 3.50

Jean Lucas-Dubreton

La Disgrâce de Nicolas Machiavel..... 3.50

Émile Magne

L'Esthétique des Villes.. . 3.50

Madame de Chatillon..... 3.50

Madame de la Suze..... 3.50

Madame de Villedieu..... 3.50

Le Plaisant Abbé de Boisrobert..... 3.50

Scarron et son milieu..... 3.50

Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50

Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet..... 3.50

Henri Malo

Les Corsaires..... 3.50

Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, I, II, chaque volume..... 3.50

René Martineau

Tristan Corbière..... 3.50

Ferdinand de Martino

Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis

La Pensée de Maurice Barrès 0.75

Masson Forestier

Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Édouard Maynial

Casanova et son temps.... 3.50

La Jeunesse de Flaubert... 3.50

La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant..... 3.50

Henri Mazel

Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia

Les Idées de Stendhal..... 3.50

Stendhal et ses commentateurs..... 3.50

La Vie amoureuse de Stendhal..... 3.50

Adrien Mithouard

Le Tourment de l'Unité.... 3.50

Jean Moréas

Esquisses et Souvenirs.... 3.50

Réflexions sur quelques Poètes..... 3.50

Variations sur la Vie et les Livres..... 3.50

Eugène Morel

Bibliothèques, 2 vol. in-8°. 15 »

Charles Morice

Eugène Carrière..... 3.50

Jacques Moriane

Enquête sur l'Influence allemande..... 3.50

DERNIÈRES PUBLICATIONS

REMY DE GOURMONT

Pendant la Guerre, Lettres pour l'Argentine, avec une Préface par JEAN DE GOURMONT. Vol. in-18..... 3.50

Lettres à l'Amazone, avec un frontispice et la reproduction en fac-simile d'une lettre de l'auteur. Vol. in-18..... 3.50

PAUL FORT

Anthologie des Ballades Françaises, 1897-1917. (I. Ballades Françaises. — II. Montagne. — III. Le Roman de Louis XI — IV. Les Idylles antiques. — V. L'Amour marin. — VI. Paris Sentimental. — VII. Les Hymnes de Feu. — VIII. Coxcomb ou l'Homme tout nu tombé du Paradis. — IX. Ile de France. — X. Mortcerf. — XI. La Tristesse de l'Homme. — XII. L'Aventure éternelle. — XIII. Montlhéry-la-Bataille. — XIV. Vivre en Dieu. — XV. Chanson pour me consoler d'être heureux. — XVI. Les Nocturnes. — XVII. Si Peau d'Ane m'était conté. — XVIII. Deux Chaumières au pays de l'Yveline. — XIX. Poèmes de France (Bulletin lyrique de la Guerre). — XX. Le Temps de Guerre). Vol. In-18. 3.50

LÉON BLOY

Méditations d'un Solitaire en 1916. Vol. in-18..... 3.50

GEORGES DUHAMEL

Vie des Martyrs 1914-1916, volume in-18..... 3.50

ÉMILE VERHAEREN

Choix de Poèmes, avec une Préface d'ALBERT HEUMANN, une Bibliographie et un Portrait. Volume in-18..... 3.50

HENRI DE RÉGNIER, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Illusion héroïque de Tito Bassi, roman. Vol. in-18..... 3.50

ÉMILE VERHAEREN

Les Ailes rouges de la Guerre, poèmes. Vol. in-18..... 3.50

FRANCIS JAMMES

Le Rosaire au Soleil, roman. Vol. in-18..... 3.50

L'ITALIE A L'ÉPREUVE

—

Pendant ces semaines angoissantes que nous passâmes en Italie, au lendemain de l'étrange et soudaine retraite, de l'accident de Caporetto, il nous arriva plusieurs fois de rencontrer des hommes éminents qui comptent parmi les plus fougueux « interventistes » de la première heure et qui nous demandèrent à brûle-pourpoint : « Vous a-t-on dit comment nous avons été trahis ? Publiez-le, répétez-le partout en France. » L'un d'eux saisit une feuille de papier et d'un crayon rageur fit un rapide schéma. Il entendait me montrer comment Berlin tenait l'Italie par la haute finance, par trois ou quatre grands établissements de crédit où l'Allemagne a conservé des hommes de paille.

D'autres ramifications partaient de la cellule centrale vers le Vatican, le parti socialiste officiel, les neutralistes à faux nez et, même, vers le gouvernement et le haut commandement militaire. L'exagération, la fantaisie de tels propos était manifeste. Je les mis sur le compte de la vive douleur, de la noble humiliation éprouvées par tous les patriotes italiens à la nouvelle du revers, qui, fin octobre, anéantit en quelques heures le fruit d'un magnifique effort militaire de deux ans et demi et livra la Vénétie à l'envahisseur austro-allemand. Il fallait compter encore avec cette inclination naturelle de nos amis italiens à voir, en de telles heures, des traîtres partout, des traîtres plus qu'il n'en est réellement. Le premier portier d'hôtel venu à Rome, une femme du peuple à Milan, une gentille « ragazza » de Gênes ou de Venise vous racontent bien vite, pour peu que vous les poussiez, qu'on a

pu voir promener dans les rues de leur ville des généraux enchaînés, que nombre d'officiers ont été fusillés pour désertion devant l'ennemi, etc., etc... Et même, on a la preuve que pendant la première quinzaine de novembre, des agents, aujourd'hui activement recherchés, profitèrent du désarroi moral naturel qui régna dans le pays avant l'arrêt définitif de l'envahisseur, pour lancer de fausses proclamations, de faux bulletins et communiqués. Ils inventèrent notamment de toute pièce un ordre du jour dans lequel le général Cadorna mettait certaines défaillances sporadiques, dues à des raisons que nous indiquerons tout à l'heure, sur le compte d'un manque de patriotisme ou de courage chez certaines troupes de l'Italie centrale ou méridionale. Grossière tentative de rallumer les antagonismes régionaux qui depuis belle lurette se sont atténués dans ce pays au point de n'avoir plus rien d'inquiétant pour l'unité nationale.

Quoi qu'il en soit, il nous paraît utile, après une enquête au front, à Rome, à Milan et à Gênes, de faire la somme des causes de la retraite italienne. Elles sont multiples, mais d'ordre exclusivement moral et politique.

Ce qui s'est passé fin octobre sur l'Isonzo restera comme une des pages les plus curieuses, les plus émouvantes et les plus douloureuses de l'histoire de cette guerre et constitue avec la liquéfaction russe une dure leçon pour nous.

D'aucuns sont allés partout répétant que cette guerre était une guerre de matériel, où la victoire reviendrait à celui des deux partis qui aurait le plus de canons. D'autres ont dit que la victoire serait dévolue à celui des deux adversaires qui aurait le moral, les nerfs les plus solides et qui tiendrait un quart d'heure de plus que l'autre. Les événements de Russie et d'Italie donnent plutôt raison à ces derniers. L'outillage le plus puissant, les positions naturelles les plus formidables ne valent rien s'ils ne sont point utilisés par une armée ayant un moral intact. Il a suffi, sur l'Isonzo, de l'infection partielle d'une armée qui avait donné pendant deux ans et demi les preuves du plus magnifique héroïsme, d'une défaillance chez quelques centaines de soldats *soviétisés* de la IIe armée pour faire tomber aux mains de l'ennemi des positions réputées imprenables, pour ouvrir une brèche par où s'engouffrèrent les *six* divisions toutes prêtes de von Below, pour forcer au

recul cette Ire et cette IIIe armées dont la vaillance ne s'était jamais démentie un seul instant sur les âpres rochers rouges du Carso ou parmi les glaciers du Cadore.

Dans la crise défaitiste qui provoqua la défaillance de Caporetto, on a vite fait d'attribuer la plus grande part de responsabilité aux socialistes officiels. Loin de nous la pensée de vouloir atténuer leurs fautes qui sont grandes, mais on verra qu'il n'y a pas lieu de faire du parti de MM. Treves et Lazzari le bouc émissaire de cette aventure.

Hostiles dès le principe à l'intervention, à ce qu'ils considéraient comme une guerre d'agression et d'impérialisme, ils n'ont jamais désarmé. Ils se sont refusés systématiquement à voir, en dehors du mobile nationaliste, du « sacro egoismo », les raisons supérieures, générales, qui pouvaient justifier l'intervention de l'Italie dans la guerre aux côtés des Alliés, dans la grande croisade contre la monstrueuse puissance allemande, contre la nation de proie, violatrice des traités au bas desquels elle a mis sa signature. Quand on évoquait devant le souple Treves l'horreur des déportations opérées en Belgique, il s'écriait : « En nous apitoyant sur le sort de la Belgique, vous abusez de notre pitié. Vous faites appel à nos sentiments contre nos convictions ! »

Quelle parodie du socialisme que la sécheresse doctrinale qui inspire de telles paroles, et substitue quelques dogmes pétrifiés à la foi vivante et agissante, au généreux esprit de révolte, à la haine de toute barbarie, de toute oppression sans quoi le socialisme n'est plus qu'un méprisable cléricalisme rouge. Mais voilà ! Les socialistes officiels d'Italie, qui comptent parmi les initiateurs de Zimmerwald, représentent admirablement, avec certains Hollandais, certains Danois, les Russes que nous voyons à l'œuvre depuis quelques mois et des sozial-demokrates allemands qui trouvent dans le matérialisme historique une justification des pires extravagances impérialistes, cette orthodoxie marxiste qui eût fait bondir l'auteur du *Capital* lui-même.

Dans un numéro récent de la *Critica Sociale*, la revue de MM. Turati et Treves, j'ai lu un article intitulé : « A bas l'éloquence ! » dirigé contre le credo par quoi les Alliés justifient leur cause. Il se peut que ceux-ci aient un peu abusé des amplifications sur le Droit, la Justice et autres belles entités. Mon

éminent ami, M. Jules de Gaultier, est même bien près de voir dans cette attitude une justification de sa théorie du bovarysme :

Le bovarysme, m'écrivait-il récemment, m'est apparu depuis la guerre comme une notion dont les exigences sont inexorables. Le mensonge, l'erreur, la sottise sont vraiment seuls des éléments vitaux. Toute analyse un peu poussée, toute critique un peu pénétrante font apparaître les choses sous un aspect à l'égard duquel les hommes sont aveugles. Pour agir sur eux, il faut leur présenter des mirages, de fausses perspectives comme au cinéma, des niaiseries, des énormités logiques. Le bovarysme des mobiles est un sujet d'émerveillement inépuisable. Ce sont les mêmes illuminés qui se croisaient naguère contre les infidèles ou exterminèrent juifs ou hérétiques au nom de la divinité du Christ ou du mystère eucharistique et qui, aujourd'hui, peuvent lutter et s'immoler pour le Droit et pour la Justice et pour le règne de la Paix. Et ces mobiles sont si clairs... qu'ils inspirent les attitudes les plus contraires, incitant les uns à faire le jeu de l'ennemi et les autres à le combattre ! Je pense qu'il y a des motifs plus proches, d'une saine psychologie, des motifs plus humains de haïr l'Allemagne et de la vouloir détruire que ne sont le culte du Droit et de la Justice ; mais je ne pense pas qu'ils auraient la même valeur de persuasion.

Je ne fais pas miennes toutes les idées qu'exprime là l'auteur du *Génie de Flaubert*, mais je pense avec lui qu'au lieu de tant parler aux poilus du Droit et de la Justice, personnes un peu lointaines, pour les aider à supporter leur long martyre, on ferait mieux de leur rappeler les massacres de Senlis, d'Andenne, de Dinant, de Louvain et d'Aerschot, toutes les ignominies par quoi l'Allemagne s'est déshonorée dans cette guerre. Voilà de vivantes réalités ! Les marxistes italiens, en mal de réalisme, n'en sont pas moins très mal venus de vouloir, selon la parole de Verlaine, tordre le cou à l'éloquence. Verbiage pour verbiage, je préfère encore les phrases sonores de certains de nos journalistes ou de nos orateurs de guerre à la torpide logomachie marxiste des rédacteurs de l'*Avanti* ou de leurs frères spirituels de Berlin.

Tous les arguments, tous les clichés de la presse allemande ont trouvé asile dans le moniteur du socialisme officiel italien. Mais combien je fus navré d'entendre un homme de la valeur de Turati me dire à Milan, même après l'article où il engageait les soldats italiens à faire front contre l'envahisseur :

« Que voulez-vous? même si les Alliés triomphent, l'Italie n'en sera pas moins dans un état de vassalité. Elle sera la vassale de la France et de l'Angleterre. » Comment un Italien peut-il envisager ce danger hypothétique au moment où l'Allemand et l'Autrichien sont aux portes de Trévise et de Bassano? Et pourtant, Turati n'est plus que de nom le chef du parti socialiste officiel. Comme Kerensky fut débordé par les maximalistes, Turati se voit donner sur les ongles par les Lazzari et les Seratti. L'*Avanti*, lui donnant un avertissement à peine déguisé, lui reproche l'article de la *Critica Sociale* où, devant l'invasion, il formula, pour les prolétaires, le devoir de défense nationale. Cet article, Trèves l'a signé avec lui. Trèves ferait-il amende honorable? Nous l'attendons à l'œuvre pour juger de la sincérité de sa conversion. Un discours qu'il prononça, voici trois mois, à Monteciterio contenait une phrase qui exerça sur l'esprit des masses ouvrières de Turin et de certains soldats une influence des plus néfastes. « Nous ne voulons pas que les soldats passent un hiver de plus dans les tranchées », s'écria-t-il alors. M. Trèves a beau expliquer aujourd'hui que sa phrase avait une portée générale, universelle, et ne s'appliquait pas spécialement aux soldats italiens. Ceux-ci l'ont prise pour eux, pour un appel direct à la grève militaire, qui, bien entendu, fut unilatérale, et que nous attendrons longtemps encore chez les soldats du kaiser ou de l'empereur Charles.

Répétons-le : ce n'est ni un Turati, ni un Trèves qui font la loi dans le parti. Ils sont dominés par un Lazzari, secrétaire du comité central, qui, sans être inquiété autrement par le gouvernement et la police, prêcha aux organisations locales et aux municipalités socialistes le « sabotage » de la guerre, par un De Giovanni, député de Turin, qui, couvert par l'immunité parlementaire, faisait de la propagande défaitiste dans les trains de soldats, vantant l'exemple de la Russie révolutionnaire qui, bien entendu, s'incarne pour lui dans Lénine et Trotsky.

Ces défaitistes cyniques promenèrent en triomphe à travers toute l'Italie les fameux délégués du Soviet qui, de retour à Stockholm, déclarèrent qu'ils avaient si bien travaillé, que l'Italie se soulèverait à bref délai. Ils ne s'étaient trompés qu'aux trois quarts. Les délégués du Soviet se sont faits à

Rome un ennemi mortel : c'est le garçon d'un restaurant où l'on organisa en leur honneur un dîner de vingt couverts, à la fin duquel on laissa au cameriere une lire soixante-quinze de pourboire...

L'honneur du socialisme italien aura été sauvé en Italie par des hommes comme Filippo Corridoni, glorieux mort de Sagrado, comme Bissolati et Musolini, blessés au front, comme ces fondateurs du nouveau parti qui, je l'espère, adhérera avec de nombreux socialistes belges, français et anglais à la Ligue fondée par M. Charles Andler pour libérer le socialisme de la tyrannie doctrinale du marxisme.

Les socialistes officiels ne sont pas les seuls responsables de la crise défaitiste qui a livré l'Italie à l'envahisseur. Il faut ajouter à leur action celle de certains neutralistes mal repentis, de certains giolittiens, qui n'étaient ralliés qu'en apparence, comme ce Grosso-Campana, contre lequel on va sévir, le bénéfice de l'immunité parlementaire lui ayant été retiré.

Mais l'influence sur les masses des socialistes officiels ou des neutralistes mal repentis ne fut rien en comparaison de celle qu'exercèrent le Vatican et le bas clergé. C'est du moins ce qui m'a été assuré dans certains milieux peu suspects de tendresse à l'égard des gens de l'*Avanti* ou des amis de M. Giolitti.

Certes, il est des curés de campagne, des religieux qui, au front ou parmi leurs ouailles, firent preuve du plus sincère patriotisme. On en cite même qui se firent houspiller par certaines populations qu'avaient travaillées les ferments défaitistes. Mais combien plus nombreux, hélas! les prêtres francophobes qui s'en allèrent distiller goutte à goutte dans l'âme des femmes demeurées au foyer le poison du découragement et du doute. Ils leur disaient : « Eh bien! votre fils, votre mari, toujours au front? Quel malheur! Et cette maudite guerre qui ne finit pas! Et pourquoi, mon Dieu? A cause de l'entêtement de la France anticléricale et de l'Angleterre protestante! »

A Udine, à côté du Commando Supremo, s'éditait un journal, *Il Corriere del Friuli* (Le Courrier du Frioul), rédigé par deux prêtres qui, quand parut la note du Pape parlant de *l'inutile strage*, du massacre inutile, publia un article de commentaires se terminant par cet appel dénué d'artifice : « Et maintenant, la parole est aux tranchées! »

Les autorités militaires arrêtèrent la distribution du pieux journal insurrectionnel quand il était trop tard, alors que des milliers d'exemplaires couraient déjà les cantonnements.

Dans certaines provinces, on n'osait pas envoyer les soldats en permission, de crainte de voir leur esprit contaminé par le découragement, le doute et la révolte qu'entretenait la triple propagande socialiste, cléricale et neutraliste. Arme à deux tranchants. Imagine-t-on le moral de soldats condamnés à une guerre aussi dure que cette guerre d'Italie et qui jamais n'ont la joie d'un congé ? Si l'on ajoute à cela que le soldat italien est moins bien nourri que le Français ou l'Anglais, qu'on ne lui donne qu'une paie infime et qu'il ne touche du vin que deux fois par mois, on comprendra que, même sans propagande défaitiste, son moral n'ait pas toujours été des plus brillants. Sur le tard, on s'avise en Italie qu'à la guerre, comme en toutes choses, le ventre, selon la parole de Rabelais, est le grand maître ès arts et des mesures de toute sorte sont prises pour améliorer les conditions matérielles de la vie du soldat. Dans le *Popolo d'Italia*, Musolini a entrepris une ardente campagne dans le sens de celle qu'a faite en France M. Charles Maurras « pour la part du combattant ». Un député « interventiste », M. Ettore Cicotti, a signé avec quelques amis un projet de loi prévoyant l'octroi des terres aux soldats paysans à leur retour de la guerre, ou à leur famille, des dégrèvements d'impôt à leur profit, etc. Enfin, M. Nitti, ministre du trésor dans le cabinet de M. Orlando, économiste réputé, grand spécialiste en matière d'assurances, vient de soumettre au Parlement un très remarquable projet de loi assurant d'un coup tous les combattants.

Voilà d'excellentes mesures. Prises il y a un an, elles auraient probablement empêché ou atténué la crise du moral qui aboutit aux événements de fin octobre.

Les tentatives de fraternisation faites par les Autrichiens ne datent pas d'hier. Elles commencèrent au lendemain de la Révolution russe. Mais on peut dire qu'elles n'aboutirent, dans une infime partie de la IIe armée italienne, qu'après l'arrivée au front de certains éléments de Turin, la seule ville avec Pise et Florence qui n'ait jamais donné une adhésion totale et unanime à la guerre de libération. Ce n'est plus un secret pour personne que des incidents graves se produisirent dans la ca-

pitale du Piémont en août dernier à la suite d'insuffisances dans le ravitaillement. Ce fut sans doute une erreur que d'envoyer alors au front, en manière de châtiment, quelques centaines d'hommes employés jusqu'alors dans les usines de guerre. Que pouvait être leur moral, sinon celui de révoltés ? On les plaça dans un secteur « tranquille », sur des positions considérées comme imprenables. Oui, imprenables, dès l'instant que les troupes qui les occupaient ne les laissaient pas prendre...

Mais c'est toujours à la mentalité un peu simpliste des soldats paysans, très superstitieux, qu'il faut en revenir pour discerner l'une des causes principales de la défection malheureuse d'une fraction de la IIe armée. Ces soldats avaient été tellement impressionnés par la note du Pape qu'ils croyaient dur comme fer à une cessation des hostilités avant l'hiver. On fit l'offensive de la Bainsizza. Mais certains soldats avaient cette conviction que c'était le dernier effort qu'on réclamait d'eux et que, le plateau étant pris, la guerre serait finie.

L'ennemi était admirablement renseigné sur cet état d'esprit, sur les effets de la double propagande socialiste et catholique dans une partie de l'armée italienne. Cet état d'esprit, il l'entretenait, il l'alimentait perfidement en lançant dans la tranchée italienne des brochures, des proclamations de toute sorte et même de faux numéros du *Giornale d'Italia* ou de la *Stampa*. Ceci n'est pas fait pour nous étonner outre mesure. Au début de la guerre, les Allemands, qu'on s'en souvienne, ont fabriqué semblablement de faux numéros du *Petit Parisien* pour tâcher de jeter le trouble et l'affolement dans l'opinion française. Le pseudo *Giornale d'Italia* ressemblait en tous points à un numéro du grand journal romain qui passe pour être l'organe de M. Sonnino, si ce n'est qu'en troisième page on y trouvait imprimée, en caractères microscopiques, l'annonce de troubles inventés de toutes pièces, soi-disant survenus à Florence ou en Sicile et où des Anglais et des Sénégalais auraient fait feu sur la foule ! On a dit que le gouvernement et le commandement suprême auraient dû connaître le mauvais moral d'une partie de la IIe armée. On leur reproche aussi d'avoir accumulé trop près du front des approvisionnements énormes en vivres, munitions, chaussures, qui furent une proie facile pour l'envahisseur.

Il ne nous appartient pas de dire si ces jugements sont faux ou justes. Nous voulons plutôt raconter — ce qui n'a pas été fait encore, que nous sachions — comment la retraite commença. Quelques jours avant l'accident, on saisit sur un prisonnier autrichien un ordre d'opérations dont la précision extrême parut à nos amis d'Italie le signe d'une folie, d'une mégalomanie avancée. Cet ordre annonçait que tel jour, à telle heure, les Autrichiens s'empareraient d'une position considérée comme imprenable, que deux heures plus tard exactement, ils entreraient dans Cividale, etc. Les officiers italiens s'amusèrent beaucoup de cette tartarinade austro-hongroise, au bas de laquelle ils cherchèrent la signature du baron de Münchausen. Hélas! c'étaient eux qui se trompaient. Le plan de l'ennemi s'exécuta avec la précision et la régularité d'un mouvement d'horlogerie. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que les Autrichiens et les Allemands, leurs maîtres et inspirateurs, étaient parfaitement au courant de l'état moral des troupes qui gardaient le secteur de Caporetto et pouvaient compter sur leur défection?

Et voici ce qu'on vit : des soldats italiens et autrichiens ayant jeté leurs armes s'en allaient bras-dessus bras-dessous, dans les lignes autrichiennes, criant : « Vive la Paix! Vive le Pape! Vive l'Internationale! » Par la brèche ainsi ouverte, se précipitèrent bientôt les 6 divisions toutes prêtes de von Below. Les admirateurs du Pape et de l'Internationale ne manifestèrent pas longtemps. On eut vite fait, sur la route de Laybach, de leur imposer silence par les moyens forts, dès que leur manifestation fut devenue inutile. Entre temps, s'étaient glissés très en avant dans les lignes italiennes des officiers bulgares et autrichiens, en tenue de bersaglieri ou d'alpins, parlant l'italien à la perfection et dont la mission était de semer la panique. Ils apportèrent de faux ordres de repli. Ils allèrent crier : *Sauve qui peut!* dans les cantonnements. Quelques-unes de ces basses ruses de guerre ont pu être démasquées.

Les armées de l'Isonzo et du Cadore n'avaient que peu de routes pour battre en retraite à travers les montagnes. Pour comble de malheur, une pluie diluvienne tomba pendant deux jours, grossissant les eaux du Tagliamento, au point que les amarres d'un pont jeté sur ce fleuve se rompi-

rent au moment ou des centaines de soldats et de *profughi*, de malheureux civils, le franchissaient. Dans la suite, au contraire, les Tedeschi qui ont tout organisé, jusqu'à la météorologie, devaient bénéficier d'une sécheresse prolongée, alors qu'on les contenait sur le plateau des Sept Communes, dans les montagnes entre Brenta et Piave et le long de cette dernière rivière. Sur une cime où nous sommes montés au début de décembre et d'où nous assistâmes à la capture de Meletta Devanti par l'envahisseur, il y avait 13 degrés de froid, mais pas un centimètre de neige, alors qu'il y en avait 3 mètres en 1916 à pareille époque. Des officiers, des journalistes italiens m'ont décrit les scènes impressionnantes dont ils furent témoins au moment où s'arrêta le mouvement de retraite. Sur une route, entre le Piave et Trévise, avançaient lentement, de chaque côté de la file des camions et véhicules de toute sorte, deux théories de *sbandati*, de soldats sans armes, sans équipement. Ils s'en allaient sous la pluie, mornes, silencieux, sans manifester en aucune manière. Et quand on leur demandait : « Où vas-tu? » ils répondaient tranquillement : « Alla casa. A la maison; la guerre est finie, n'est-ce pas? »

Cependant, à mesure qu'ils avançaient, les pauvres apprenaient de quel monstrueux stratagème, de quelle basse ruse de guerre ils avaient été victimes, comment Allemands et Autrichiens les avaient dupés, profanant une fois de plus cette image de la Paix sereine, de la Paix rédemptrice qui hallucine des millions d'êtres souffrants. Peu à peu, le remords, avec la honte et la colère s'insinuaient en eux. Le peuple italien est, comme le français, un peuple dans lequel vit intensément, chez les plus frustes paysans comme chez les bourgeois cultivés, le sentiment de l'honneur. Le général Graziani, soldat énergique, qui fut chargé de réformer, de ressaisir ces fractions débandées de la IIe armée, n'eut guère de peine à reprendre bien en main ces malheureux soldats. Aux portes de Trévise, de chaque côté de la route, il fit dresser dans les champs de grandes pancartes sur lesquelles on lisait : « IIe Armée. Lieu de concentration de l'infanterie, de l'artillerie, du génie, etc. »

J'ai revu à quelque temps de là ce général, à son poste de commandement, dans un secteur qui fut au cours de ces dernières semaines le théâtre de furieuses offensives autrichiennes.

Un petit homme aux joues roses, à la barbe fourchue, aux manières affables, avec des yeux pétillants de malice mais où luit tout à coup, par éclairs, une dure énergie. Il ramena, comme des moutons, nombre de *sbandati*. Il en est pourtant qui furent jusqu'à Rome et même plus loin. Des proclamations du général Diaz affichées dans toute l'Italie menacèrent de mort ceux qui ne rejoindraient pas leur corps dans les cinq jours.

La menace était même inutile, car, sous le coup, sous l'affront de l'invasion, le moral de l'arrière s'était complètement transformé et des paysannes, mères ou femmes de soldats, firent honte aux *sbandati*, les renvoyèrent immédiatement au front. Certains interventionnistes de la première heure, des amis sûrs de l'Entente, vont jusqu'à prétendre que ce revers de fin octobre, qui, nous croyons l'avoir montré, n'est point dû à une défaite militaire, était nécessaire pour tremper le moral du peuple italien, lui faire sentir l'immensité du conflit et l'immédiate réalité du péril tudesque. Homéopathie coûteuse! Aujourd'hui, l'Italie doit se défendre à Trévise et Bassano, au lieu de se défendre sur l'Isonzo. Mais qu'il y ait quelque chose de changé en Italie, on le voit dans les scènes de la rue, dans l'attitude des foules ou des politiciens qui les suivent. Le langage de M. Orlando et ses actes ne sont plus ceux d'hier. M. Giolitti lui-même, dans la séance solennelle et très « union sacrée » du 14 novembre, n'a pu parler que dans le sens de la résistance énergique. Et c'est l'un des chefs du socialisme officiel qui, constatant que depuis un mois et demi les soldats italiens se battaient comme des lions sur le plateau des Sept Communes ou au col de la Beretta, m'avouait : « Que voulez-vous? La défense du sol national, la résistance à l'envahisseur, c'est un réflexe naturel et nous ne pouvons que l'approuver. »

A Rome, j'ai assisté au départ des bersaglieri de la classe 1918. Cela se fit de jour, au milieu d'un enthousiasme délirant, alors qu'avant la retraite, les autorités militaires, redoutant on ne sait quelles manifestations fâcheuses, n'avaient jamais fait partir que la nuit les trains de renforts ou de recrues.

Ainsi se vérifia une fois de plus, durant ce novembre tragique, cette vertu des promptes et fortes réactions qui appar-

tient aux Italiens plus qu'à n'importe quel autre peuple latin.

§

Il n'est rien qui entache l'honneur de ce peuple dans la cruelle, l'horrible leçon que la perfidie tudesque infligea aux pauvres soldats trop confiants, hypnotisés par le prestige de la tiare ou quelques ritournelles internationalistes. Il y eut même, au cours de cette dure retraite des épisodes glorieux, des prodiges de valeur et d'adresse qui forcèrent jusqu'à l'admiration de l'ennemi. Nous songeons non seulement à l'esprit de sacrifice que déploya la cavalerie génoise en couvrant le repli sur la Livenza et le Piave, mais encore au sauvetage de la I^re^ armée accrochée aux rochers du Carso, de la III^e^ armée perdue parmi les glaciers, parmi les neiges éternelles du Cadore.

Ces deux armées, les stratèges allemands, grands ordonnateurs de cette nouvelle straf-expédition, comptaient les prendre à coup sûr, une fois la brèche ouverte, d'un ou plutôt de deux coups de filet. Eh bien, non seulement elle échappèrent à ce désastre mais elles réussirent encore à sauver un matériel énorme, allant jusqu'à démonter des *téléfériques*, des chemins de fer aériens, cependant que sur leur flanc se déroulaient des combats violents qui devaient décider de leur sort. C'est la *Gazette de Franfort*, je crois, qui a reconnu que le sauvetage de la III^e^ armée italienne restera comme une des plus belles choses de cette guerre.

Et voici un trait peu connu de l'héroïque folie garibaldienne qui trouve à se dépenser, qui affirme sa pérennité jusqu'en des heures sombres comme celles-là, où souffla un vent de désastre. La brigade commandée par le colonel Peppino Garibaldi occupait un secteur dont le point culminant était à 3345 mètres d'altitude. Elle reçut un jour de fin octobre l'ordre de s'emparer d'une hauteur voisine. Toutes les dispositions étaient prises en vue de l'attaque. Garibaldi allait donner dans quelques heures le signal de l'assaut. Quand, tout à coup, arriva l'affreuse nouvelle de la catastrophe de Caporetto et l'ordre de repli stratégique. Mais quand même, malgré tout, à seule fin de faire sentir leur force une fois de plus aux Autrichiens si souvent battus, les soldats de Garibaldi exécutèrent l'ordre d'opérations primitif, culbutèrent l'ennemi dans les ravins, s'emparèrent de l'objectif assigné et

après, après seulement, battirent en retraite suivant les ordres du commandement suprême, dans la direction de Bellune.

Des alpins, originaires de Feltre ou du Cordevole, faisant partie d'unités levées par le recrutement régional et combattant vraiment *pro aris et focis*, s'arrêtèrent un instant, en battant en retraite, dans leur petite maison montagnarde, embrassèrent leur femme et leurs enfants, puis allèrent mettre le feu aux dépôts de vivres voisins.

Des détachements considérés comme perdus arrivèrent à l'entrée des ponts que le génie italien avait fait sauter. Ils se frayèrent un chemin en tirailleurs à travers les lignes ennemies jusqu'à tel autre pont qui subsistait encore.

J'ai vu, à Fagare-di-Piave, cette île caillouteuse, qu'on n'appelle plus aujourd'hui que l'*Isola dei morti*, plus tragique que l'île des morts que nous devons à l'imagination romantique d'un Bœcklin. C'est là, comme à Vidor, comme à Saint-Donat, comme dans l'anse de Zenson qu'on finit par contenir les troupes de Boroevic. Une nuit, à la faveur du brouillard, les Autrichiens réussirent à jeter une passerelle sur l'un des bras de la rivière et pénétrèrent dans l'île d'où, aux premières lueurs de l'aube, ils se lancèrent à l'assaut vers la rive occidentale du Piave, à travers l'autre bras, étroit et guéable. La première ligne italienne fut enfoncée et l'ennemi arriva même jusqu'aux canons. Déjà de nombreux prisonniers avaient été amenés dans l'île, quand par deux fois les Italiens contre-attaquèrent avec des réserves rassemblées hâtivement. De l'île, les prisonniers les encourageaient en lançant le cri de *Savoia !* renouvelant ainsi l'héroïque exploit de la Tour d'Auvergne.

Deux fois, la contre-attaque fut repoussée. Finalement, les jeunes bersagliers de 18 ans, qui pour la première fois allaient au feu, se lancèrent dans l'île avec une impétuosité qui arracha des larmes aux plus rudes combattants du Carso. Ils firent un terrible carnage d'Autrichiens, officiers et soldats. Les seuls de ceux-ci qui survécurent se rendirent aux prisonniers qui n'avaient pas expié d'un coup de baïonnette ou de révolver leur héroïque témérité.

Qui pourrait douter de la valeur et du courage d'une armée capable de tels exploits ? Après dix batailles qui toutes furent victorieuses, le revers qu'elle a subi sur l'Isonzo est dû à

des causes d'ordre purement moral, à un *sciopero*, une grève militaire partielle, œuvre de quelques malheureux gagnés par la folie maximaliste, dupés par le pharisaïsme vaticanesque.

Il est de ces malheureux qui, sur la route de Laybach, ont expié, dit-on, ce moment d'aberration. Les Autrichiens en auraient fusillé qui s'obstinaient à crier: Vive le Pape ou l'Internationale. Pendant ce temps, le Pape préparait sans doute une nouvelle homélie, le citoyen Lazzari voyait comment il pouvait concilier l'apologie de Lénine avec l'obligation de tenir compte de l'invasion.

Il est des *jusqu'au-boutistes* civils qui manquent de décence, mais je connais des embusqués de la Révolution et du Baiser-Lamourette qui sont bien plus odieux.

LOUIS PIÉRARD.

LA RÉVOLUTION RUSSE

KORNILOV

(*Suite* [1])

—

IV

A dater de ce moment la lutte entre Kerensky et Kornilov devint ouverte. A vrai dire, c'était moins la lutte contre Kerensky que menait Kornilov que contre les maximalistes devant lesquels Kerensky avait capitulé. Au télégramme de Kerensky, lui enjoignant d'abandonner son poste, Kornilov répondit par un refus qu'il rendit public dès le 28 août-10 septembre. Voici le texte de la proclamation de Kornilov :

Je déclare devant la nation tout entière que mon devoir de soldat, le sacrifice de ma liberté de citoyen et mon amour dévoué du pays m'ont conduit, en ce moment si plein de menaces pour la nation, à désobéir au gouvernement provisoire et à garder le commandement suprême de l'armée et de la marine nationales.

Appuyé dans ma décision par les commandants de tous les fronts, je déclare à tout le peuple russe que je préfère mourir plutôt que d'abandonner mon commandement.

Un vrai fils du peuple ne déserte jamais son poste et sacrifie pour la patrie ce qu'il a de plus cher : sa vie. En ces terribles minutes de l'existence du pays, quand la route des deux capitales est presque ouverte à l'avance victorieuse de l'ennemi, le gouvernement provisoire, oubliant la grande question de l'indépendance de la patrie, sème parmi le peuple la crainte chimérique d'une contre-révolution

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 469.

qu'il provoque lui-même par son incapacité à gouverner, son indécision et sa faiblesse à affirmer son autorité.

Ce n'est pas moi, fils du peuple, qui ai consacré ma vie entière à son service, qui faillirai à sauvegarder les grandes libertés et le grand avenir du peuple. Mais, maintenant, son avenir est entre des mains faibles et nonchalantes ; l'ennemi qui, par la traîtrise et la corruption, agit dans notre pays comme chez lui apporte avec lui la destruction non seulement de la liberté, mais de l'existence même du peuple russe.

Réveillez-vous, hommes de la Russie, de votre fol engouement ! Ne marchez pas à l'abîme au bord duquel le pays est suspendu ! Dans mon désir d'éviter toute convulsion, de prévenir toute effusion de sang russe dans une guerre civile, oubliant les injures et les insultes, en face du peuple j'en appelle au gouvernement provisoire et je lui dis : « Venez au quartier général où votre liberté est garantie par ma parole d'honneur et formez avec moi un gouvernement de défense nationale qui garantira la victoire et conduira le peuple russe à un grand avenir digne des peuples puissants et libres. »

GÉNÉRAL KORNILOV.

28 août.

La concentration des troupes autour de Petrograd continuait ; mais au lieu d'une division régulière, Kornilov envoya la division « sauvage », et confia son commandement au général Krymov.

Le jour même, 27 août-9 septembre, où il recevait le télégramme de Kerensky le relevant de ses fonctions, le général Kornilov eut avec Savinkov une conversation par fil direct. Nous donnerons *in extenso* cet important document historique.

SAVINKOV.— Bonjour, général. Permettez-moi de vous dire : 1°) que les renseignements communiqués par le général Loukomsky, dans son télégramme n° 6406, ne correspondent pas à la vérité, car je n'ai jamais proposé, au nom du ministre président, aucune comb naison politique et ne pouvais le faire. Je ne puis regarder que comme une calomnie la communication du général Loukomsky. En même temps je me permets de vous rappeler que, plusieurs fois, vous m'avez dit que l'amour de la patrie guide exclusivement tous vos actes, et m'en avez donné votre parole. Vous ne nierez pas, mon général, que les exigences présentées par vous au gouvernement, par l'intermédiaire de Lvov, et la position que vous avez prise dans cette question sont pernicieuses pour la patrie, car quelle que soit l'issue de votre entreprise notre patrie souffrira énormément. Dans l'armée et le pays coulera le sang d'hommes qui ont un égal désir

de défendre la Russie contre un ennemi puissant. Le front sera dégarni et c'est l'empereur Guillaume qui fêtera la victoire. 2°) Je me permets de vous dire que votre mention du non désir du gouvernement de suivre le programme que vous avez exposé dans votre rapport, contresigné par moi, ne saurait servir de justification à votre entreprise. J'ai eu l'honneur de vous dire, au quartier général, que le gouvernement s'engage entièrement dans la voie que vous avez indiquée et pour preuve je vous ai cité le projet déjà préparé des mesures à prendre à l'arrière, approuvées par vous. Le même jour, presque à la même heure où le gouvernement devait accepter ce projet, que je vous ai indiqué en même temps par télégramme, vous voulez dicter votre volonté personnelle au peuple russe. Vous avez assumé là une lourde responsabilité. Mes longues et persévérantes tentatives de vous lier étroitement avec la démocratie russe, en réalisant, au nom de son chef reconnu, le programme proposé par vous, sont restées infructueuses et j'ose dire non par ma faute, mais par la vôtre. 3°) Permettez-moi de vous dire que l'arrestation de Filonenko est non seulement un crime contre le gouvernement, mais une violation de confiance personnelle, car de la part de Filonenko comme de la mienne, quand vous n'étiez encore que commandant de la 8e armée, vous n'avez trouvé que confiance et respect. Mon général, au nom de notre malheureuse patrie, pour que l'étranger ne dicte pas sa loi au peuple russe, au nom enfin du salut des vies humaines qu seront immolées par des mains fratricides, je m'adresse à vous avec la demande respectueuse de remettre au gouvernement provisoire votre commandement et de quitter l'armée. J'attends.

KORNILOV. — Bonjour, Boris Victorovitch (Savinkov). Avant tout, je vous prie de croire que, dans tous ses actes, le général Kornilov, partout et toujours, n'a été guidé que par la conscience de son devoir envers sa patrie. Il l'aime trop et en a donné la preuve en sacrifiant souvent sa vie pour elle. Je réfléchirai à vos paroles et vous répondrai sur tous les points. Je vous prie de venir à l'appareil à 4 heures. En attendant, au revoir.

SAVINKOV. — Au revoir, mon général, bien que je ne sois pas tout à fait sûr de parler avec le général Kornilov, car il n'y a pas de signature.

KORNILOV. — C'est moi qui vous parle personnellement.

Le même jour, à quatre heures, la conversation reprenait entre les deux interlocuteurs :

KORNILOV. — Le général Kornilov est à l'appareil. Je vous réponds sur tous les points. 1°) Dans le télégramme du général Loukomsky il est dit que le gouvernement a pris une décision énergique envers les maximalistes et les soviets puisque, pour la mettre à exécution,

vous m'avez demandé, au nom du gouvernement provisoire, d'envoyer à Pétrograd un corps de cavalerie, et qu'il a été convenu entre nous que l'information télégraphique que la concentration de ce corps est effectuée sera pour vous l'indication que le moment est venu de déclarer Pétrograd en état de siège. C'est ce que vous m'avez dit en présence des généraux Loukomsky et Romanovsky et du colonel Baranovsky. 2°) Dans nos conversations des 24 et 25 août, au quartier général, je vous ai indiqué que les hésitations du gouvernement de mettre à exécution le programme proposé par vous et moi et accepté par lui en principe, nous coûterait une nouvelle partie du territoire russe et une nouvelle honte de l'armée. Je vous ai dit que ma conviction profonde est que seul un gouvernement fort, qui n'hésitera devant aucune responsabilité et qui sera personnifié par une dictature personnelle ou collective, peut sauver le pays de sa perte. Ensuite je vous ai déclaré qu'indépendamment de mon opinion personnelle sur le caractère et les qualités de Kerensky et de ses rapports envers moi, j'estime sa participation dans le gouvernement absolument nécessaire; j'ai ajouté que votre participation me semble également nécessaire; 3° Après votre départ j'ai reçu les pires nouvelles sur la situation au front et à l'arrière : les préparatifs d'une descente allemande dans le golfe de Riga; l'assassinat d'un général de division et d'un commissaire aux armées; le chiffre considérable des obus et des mitrailleuses perdus dans l'explosion de Kazan. Ces renseignements, je les ai pris en considération dans ma conversation avec Lvov, venu, m'a-t-il dit, par ordre de Kerensky pour que je lui expose mon opinion sur les trois variantes d'organisation indiquées par Kerensky lui-même. Première variante : départ de Kerensky du gouvernement; deuxième : participation de Kerensky dans le gouvernement; troisième : proposition de me charger de la dictature déclarée par le gouvernement provisoire. A cela j'ai répondu que, d'après ma conviction profonde, il n'y a qu'une issue : l'établissement de la dictature et la déclaration de tout le pays en état de siège. Hier, quand nous avons discuté avec le commissaire sur la situation générale, nous sommes tombés d'accord que pour le salut du pays est nécessaire l'établissement immédiat de la dictature sous forme d'un conseil de la défense nationale, avec la participation, dans cette dictature, de Kerensky, Filonenko et vous. Hier soir, dans la conversation télégraphique que j'eus avec le ministre-président, je lui ai confirmé ce que Lvov lui a transmis. J'étais convaincu que le ministre-président, vu la pénible situation du pays, désire travailler en plein accord avec moi et a décidé de venir au quartier général pour prendre avec moi une résolution définitive. Aujourd'hui, j'ai reçu le télégramme de ma révocation. Je répète que pour moi les intérêts de la patrie et la conservation de la puissance

de l'armée sont plus précieux que tout. J'ai prouvé mon amour pour la patrie en risquant souvent ma vie et ni vous ni les autres membres du gouvernement n'avez à me rappeler mon devoir envers mon pays. Je suis profondément convaincu que la décision tout à fait inattendue pour moi du gouvernement a été prise sous la pression de certaines organisations. Quitter mon poste sous la pression de ces gens me semblerait analogue à mon départ du champ de bataille pour le plaisir de mon ennemi. C'est pourquoi, pleinement conscient de ma responsabilité devant le pays, devant l'Histoire et devant ma conscience, je déclare fermement qu'à cette heure terrible pour notre patrie je ne quitterai pas mon poste. Le retard du départ de Filonenko tient à mon désir de ne pas compliquer la situation déjà assez embrouillée. Il vous expliquera personnellement, plus en détail, les motifs de ma décision. J'ai terminé.

Le même jour à cinq heures cinquante :

SAVINKOV. — Je ne discuterai pas avec vous, mon général, et je rapporterai notre conversation au gouvernement provisoire. Labre-Grigoriévitch (Kornilov), comme vous le savez, j'ai toujours reconnu la nécessité d'un pouvoir révolutionnaire très fort et ne l'ai jamais caché. Mais le pouvoir révolutionnaire ne peut pas être un pouvoir personnel. Je vous ai dit que même si Kerensky s'était déclaré dictateur il aurait trouvé en moi un adversaire. Je vois, d'après ce que vous dites, que Lvov a joué dans cette affaire un rôle très triste, pour ne pas dire plus. Je ne puis pas oublier vos dernières paroles, au quartier général : que vous êtes prêt à soutenir de toutes vos forces Kerensky si c'est nécessaire pour le bien de ma patrie, et ma réponse : que je suis heureux de vos paroles. J'ai peur qu'un malentendu ne joue un rôle fatal pour notre patrie, et je vois avec tristesse que tous nos efforts sont demeurés sans résultat. Labre Grigoriévitch, je vous l'ai déjà dit, je ne veux pas discuter avec vous, mais près de l'appareil se trouve Maklakov (1) ; il désire vous parler. Voulez-vous l'écouter ? Encore un mot. Faut-il déduire de nos paroles que vous avez déjà remis en liberté Filonenko ?

KORNILOV. — M. M. Filonenko est près de moi à l'appareil. Il ne quittera pas Mohilev avant demain. Je causerai volontiers avec Maklakov.

Bonjour, Vassili Alexéievitch ; que voulez-vous me dire ?

MAKLAKOV. — A l'appareil Maklakov. Bonjour Labre Grigoriévitch. Votre proposition, comme l'a transmise Lvov, a été comprise ici comme le désir d'un coup d'Etat. Je suis très heureux que ce ne soit, comme il résulte, qu'un malentendu. Vous n'êtes pas très bien renseigné sur l'état d'esprit politique. Une tentative pareille serait un

(1) Ambassadeur de Russie à Paris.

malheur pour la Russie, elle amènerait la perte de l'armée, le massacre des officiers et la victoire de Guillaume. Il est nécessaire de prendre toutes les mesures pour liquider ce malentendu sans publicité ni scandale. Vous n'êtes pas au courant de ce qui ce passe ici. Si je puis être utile, je viendrai volontiers à la Stavka. Il est possible que je ne distingue pas très bien les courants politiques actuels, mais pour moi une chose est claire : que le pays et l'armée marchent irrésistiblement vers l'abîme et que, par son dernier pas imprudent, le gouvernement a empiré la situation. Je me rencontrerais très volontiers avec vous, Kerensky et Savinkov, soit ici, soit au quartier général, et j'espère que le malentendu pourrait être écarté par des explications personnelles.

KORNILOV. — Je crains qu'après le télégramme de ma révocation, le terrain se prête mal à une issue favorable.

Les événements se développent avec une rapidité vertigineuse. Les appels succèdent aux appels. On peut voir par leur teneur dans quelle atmosphère se poursuit la lutte pour le pouvoir.

Le ministre-président Kerensky lance la proclamation suivante :

Le membre de la Douma Lvov, arrivé à Pétograd, me somme de la part du général Kornilov de remettre tout pouvoir civil et militaire au généralissime qui formera un gouvernement nouveau. L'authenticité de cette sommation de Lvov m'a été confirmée par le général Kornilov lui-même dans un entretien par fil direct entre Pétrograd et le quartier général. Considérant cette sommation adressée en ma personne comme une tentative par certains milieux de la population de profiter de la situation difficile du pays pour y établir un état de choses contraire aux conquêtes de la révolution, le gouvernement provisoire reconnaît la nécessité de me charger, pour le salut de la patrie et du régime républicain, de prendre les mesures urgentes, indispensables pour couper à la racine tous les attentats contre le pouvoir suprême et les droits des citoyens conquis par la révolution.

Aussi, pour le maintien dans le pays de la liberté et de l'ordr public, je prends toutes les mesures nécessaires que j'annoncerai en leur temps à la population. En même temps j'ordonne : 1° Le général Kornilov remettra sa charge au général Klembovsky, commandant en chef des armées du front nord, barrant actuellement l'accès de Pétrograd, et le général Klembovsky sera chargé provisoirement des fonctions de généralissime tout en restant à Pskov. 2°) Je déclare en état de siège la ville et le district de Pétrograd. J'appelle tous les

citoyens au calme pour maintenir l'ordre nécessaire au salut de la patrie et pour que l'armée et la flotte accomplissent tranquillement, fidèlement, leur devoir de défense de la patrie contre l'ennemi extérieur.

En même temps à tous les comités de l'armée et du front, Kerensky adressait la proclamation que nous avons citée tout au début de cet article.

Les soviets, d'autre part, ne restaient pas inactifs et adressaient aussi un message à la population et à l'armée :

L'ancien généralissime Kornilov a trahi la patrie et la révolution. Il a sommé le gouvernement provisoire de lui remettre tout le pouvoir civil et militaire pour former un nouveau ministère. Le chef de l'Etat-Major du généralissime, le général Loukomsky, s'est montré également traître en refusant de remplacer provisoirement le général Kornilov, motivant son refus par la possibilité d'une guerre civile dans l'armée, par l'ouverture du front aux Allemands et la conclusion d'une paix séparée.

Le gouvernement et le Conseil des délégués des ouvriers et soldats prennent toutes les mesures pour réprimer une contre-révolution. Ils châtieront sévèrement la trahison du généralissime.

De son côté, le général Kornilov répondait à ces différentes proclamations, qui le dénonçaient comme traître à la patrie, par des télégrammes et des messages, dont nous citerons les deux principaux :

A toutes les armées.

Moi, généralissime Kornilov, je m'adresse à toutes les armées qui me sont confiées, à tous les chefs, à tous les comités et organisations militaires, pour leur expliquer le sens des événements qui se son produits.

Par des documents irréfutables, des rapports de contre-espionnage, des télégrammes interceptés et des observations personnelles, je sais : 1°) Que l'explosion de Kazan, où ont été perdus plus d'un million d'obus et 12.000 mitrailleuses, est le fait indiscutable des agents allemands. 2°) Que l'Allemagne a dépensé des millions de roubles pour la désorganisations des mines et des usines du bassin du Donetz et du midi de la Russie. 3°) Le contre-espionnage de Hollande a communiqué : *a*) que ces jours-ci aura lieu une attaque brusquée sur tout le front, dont le but est de provoquer la fuite de notre armée en débâcle ; *b*) qu'une nouvelle révolte se prépare en Finlande ; *c*) qu'on projette de faire sauter les ponts du Dniéper et de la Volga ; *d*) qu'on organise une insurrection maximaliste à Pétrograd. 4° Le

3/17 août, au Palais d'hiver, au conseil des ministres, Kerensky et Savinkov m'ont demandé d'être prudent et de ne pas dire tout, vu qu'il y a dans le conseil des hommes peu sûrs et peu fidèles. 5°) J'ai des raisons de soupçonner fortement de trahison les différentes organisations irresponsables qui travaillent avec l'argent allemand et influent sur les actes du gouvernement. 6°) Vu tout cela, et d'accord avec le gérant du ministère de la guerre Savinkov, qui s'est rendu au quartier général le 24 août (6 septembre), une série de mesures ont été décidées pour étouffer le mouvement des maximalistes à Pétrograd. 7°) Le 27 août, le membre de la Douma Lvov est venu chez moi, et là *a eu lieu la provocation historique*. Il n'y avait pas de doutes possibles pour moi que l'influence irresponsable l'emportait à Pétrograd et que la patrie était acculée à l'abîme.

Dans de pareils moments on ne raisonne pas. J'ai pris la décision que vous savez de sauver la patrie et de mourir à mon poste. Vous connaissez bien ma vie passée, et je vous déclare que ni avant ni maintenant je n'ai eu comme but des ambitions personnelles. Je n'ai qu'un seul but, je n'aspire qu'à un seul exploit : sauver ma patrie. C'est à cela que j'appelle le gouvernement provisoire. Je n'ai pas encore de réponse. Je n'ai pas remis mes fonctions de généralissime, parce qu'aucun des généraux ne les accepte. C'est pourquoi j'ordonne à toute l'armée et à la flotte, du commandant en chef au dernier soldat, à tous les commissaires, à toutes les organisations électives, de s'unir en ce moment fatal pour la vie de la patrie et de s'adonner de toutes leurs forces, sans la moindre pensée égoïste, à l'œuvre du salut de la patrie ; et pour cela de rester calmes sur le front et d'opposer vos poitrines à l'attaque prochaine de l'ennemi. Sur ma parole d'officier et de soldat, je vous affirme encore une fois que moi, général Kornilov, fils d'un simple paysan cosaque, qui non en parole mais par toute sa vie a montré un dévouement sans réserve à la patrie et à la liberté, je vous affirme que je suis étranger à n'importe quelle pensée contre-révolutionnaire, que je reste le gardien des libertés conquises à la seule condition de l'existence de l'indépendance du peuple russe.

GÉNÉRAL KORNILOV.
28 août (10 septembre).

Le télégramme du ministre président n° 4063 dans toute sa première partie n'est que mensonges. Ce n'est pas moi qui ai envoyé au gouvernement provisoire le membre de la Douma V. N. Lvov. C'est lui qui est venu chez moi de la part du ministre-président. Il y a un témoin, l'ancien membre de la première Douma Aladine. *Ainsi s'est accomplie la grande provocation* qui met en jeu le sort de la patrie. Hommes russes, notre grande patrie périt ; l'heure de

la fin approche. Forcé d'agir ouvertement, moi, général Kornilov, je déclare que le gouvernement provisoire, sous la pression de la majorité maximaliste des conseils, agit en plein accord et conformément au plan de l'état-major général allemand, et tandis que les forces ennemies préparent une descente dans le golfe de Riga, il tue l'armée et bouleverse le pays. La conscience douloureuse de la perte inévitable du pays me commande, en ce moment terrible, d'appeler tous les Russes au salut de notre patrie qui se meurt. Que tous ceux chez qui bat un cœur russe, que tous ceux qui croient en Dieu prient le Seigneur de faire ce grand miracle de sauver notre pays.

Moi, général Kornilov, fils d'un paysan cosaque, je déclare à tous et à chacun que personnellement je ne désire rien sauf la conservation de la grande Russie ; et je jure d'amener notre peuple, par la victoire sur l'ennemi, jusqu'à la Constituante, où il décidera lui-même de son sort et choisira la forme de son nouveau gouvernement. Mais remettre la Russie entre les mains de son ennemi, le peuple allemand, faire du peuple russe l'esclave de l'Allemagne, je ne le puis pas et préfère mourir sur le champ d'honneur et de combat plutôt que de voir la honte de la terre russe. Peuple russe, la vie et le salut de ton pays est entre tes mains.

GÉNÉRAL KORNILOV.

Plusieurs des généraux qui s'étaient joints à Kornilov lançaient aussi des appels à l'armée et à la population. Le plus important de ces appels est celui du général Baloniev :

On a des renseignements que le gouvernement allemand, considérant que les troubles à l'intérieur de la Russie et l'absence de discipline dans l'armée russe sont très favorables au développement de son succès, a résolu de profiter de la pénible situation de notre patrie. A cet effet, il a expédié en Russie de nombreux agents, munis de fortes sommes, chargés de poursuivre les buts suivants ; 1° Provoquer et soutenir par tous les moyens le désaccord et la méfiance entre les officiers et les soldats pour priver la Russie d'une armée puissante et combative ; 2° Répandre parmi la population et les troupes l'idée qu'il est nécessaire de conclure une paix séparée sans annexions ni contributions ; 3° Exciter les paysans à s'emparer des terres sans attendre la Constituante, semant ainsi l'anarchie dans le pays ; 4° Provoquer un mouvement séparatiste parmi les différentes populations de la Russie, pour disloquer la grande Russie et créer de petits États moins dangereux pour nos ennemis. Des agents spéciaux sont envoyés en Sibérie pour y répandre l'idée d'une république sibérienne indépendante ; 5° Répandre de fausses nouvelles dans le but de semer la méfiance parmi les alliés. Par exemple répandre en Russie le bruit que l'Angleterre désire s'ap-

proprier les provinces baltiques comme gage des emprunts, ou qu'elle désire accaparer l'industrie et le commerce russes, ou encore que Lloyd George fait pression sur l'Angleterre dans le sens de la conclusion d'une paix séparée, ou qu'en France le groupe Caillaux a une grande influence sur le gouvernement et que le ministre de l'intérieur Malvy excite l'opinion publique contre la Russie et l'Angleterre, qu'il accuse du désir de prendre Calais, etc. ; 6° Saboter les chemins de fer, détruire les ponts ainsi que les fabriques et les usines qui travaillent pour l'armée ; 7° Exciter l'opinion publique en Russie pour exiger de forts impôts sur les usines qui travaillent pour la guerre et détruire ces dernières ; 8° Fomenter et soutenir pécuniairement des grèves, des révoltes, etc.

Citoyens, le perfide ennemi sent pour lui un danger mortel dans la Russie rénovée et emploie ses efforts à nous désunir. L'ennemi a besoin de semer la méfiance envers notre gouvernement, de nous faire oublier nos alliés fidèles et le sang des millions de nos frères qui ont donné leur vie pour le bonheur de la patrie et les malheureux retenus en une dure captivité. Les citoyens libres de la Russie mépriseront les perfidies de l'ennemi et n'abandonneront pas leur jeune liberté aux mains rapaces des Teutons... Soyez attentifs ; l'ennemi veille.

BALOUIEV.

Pendant que ces appels et télégrammes se succédaient, les troupes de Kornilov avançaient vers Pétrograd. Devant ce danger, le gouvernement de Kerensky, qui, au prix d'efforts inouïs, avait réussi à désarmer les bandes maximalistes, remit lui-même des armes entre leurs mains — quatorze mille fusils — et forma la garde rouge. On sait comment se termina la tentative de Kornilov. Ses troupes, gagnées par la propagande maximaliste, reculèrent au dernier moment. Cédant aux instances du général Alexeiev, Kornilov se soumit au gouvernement provisoire qui ordonna son arrestation.

Après l'échec de cette tentative d'instaurer en Russie un gouvernement révolutionnaire fort, capable de rétablir l'ordre dans le pays bouleversé, les maximalistes devinrent les maîtres de l'heure. Profitant de leur influence grandissante, sans perdre un moment, de longue main, ils préparent le coup d'Etat qui, le 25 octobre-7 novembre, les portait au pouvoir et menait à l'abîme la Russie et la Révolution.

V

Comme nous l'avons vu, deux personnages surtout ont joué un rôle actif dans les pourparlers menés en vue d'une entente entre Pétrograd et le quartier général, et qui, en définitive, ont abouti à la « rébellion » du général Kornilov: ce sont le député Lvov et le gérant du Ministère de la guerre, Boris Savinkov. Quelle a été exactement l'importance de ce rôle, il est assez difficile de le déterminer. En ce qui concerne V. N. Lvov, élu à la Douma par le gouvernement de Samara, ancien procureur général du Saint-Synode dans le premier gouvernement provisoire, outre ce que nous avons déjà rapporté, nous avons de ses relations avec Kornilov le récit détaillé qu'en a fait M. J.-A. Dobrinski.

Le 20 août-2 septembre, Dobrinski rencontra à Moscou, à l'Hôtel National, V.-N. Lvov, une connaissance de longue date. Lvov venait de quitter le ministère Kerensky. La conversation s'engagea aussitôt sur l'Assemblée de Moscou. Dobrinski exprima avec véhémence sa conviction qu'il serait nécessaire de remanier le cabinet pour constituer, à l'instar des puissances alliées, un cabinet national comprenant les représentants de tous les partis, de la droite à l'extrême gauche, à l'exception des « défaitistes ». Sans connaître personnellement Kerensky, mais à en juger par ses actes depuis qu'il était au pouvoir, Dobrinski émit le doute qu'il fût l'homme capable d'une pareille réalisation.

Lvov n'était pas de cet avis. Il assurait que Kerensky, avec equel il était en rapports amicaux depuis longtemps, saurait, grâce à son intelligence et à son amour de la patrie, aller au devant des exigences du moment et qu'il formerait un cabinet ational.

Au moment où Dobrinski rencontra Lvov, celui-ci partait our Pétrograd, chez Kerensky. Le matin du 23 août-5 septembre il était de retour et plein d'enthousiasme. En présence le A.-F. Aladine, il raconta à Dobrinski que Kerensky était ussi de son avis sur la nécessité de créer un cabinet national t qu'il l'avait chargé officiellement, lui, Lvov, de mener des ourparlers dans ce sens avec des hommes politiques. Il lemanda alors à Dobrinski de l'accompagner au quartier énéral, où il devait voir Kornilov. Lvov ajouta que Kerensky

priait de garder tout cela secret. Le même soir Dobrinski et Lvov partaient pour Mohilev, où Aladine les rejoignit le lendemain.

Le 24 août-6 septembre, dans la soirée, Lvov était reçu par le général Kornilov. Dobrinski n'assista pas à cet entretien. Quand Lvov sortit du cabinet du généralissime, il raconta en détail, en présence de plusieurs personnes très proches de Kornilov, la conversation qu'il venait d'avoir avec celui-ci. D'ailleurs il n'en faisait aucun mystère. Lvov leur dit alors qu'il n'aurait jamais cru que Kornilov était si démocrate et si loyal, et il leur répéta ces paroles du général : « Les Romanov ne passeront au trône qu'à travers mon cadavre. »

D'après ce que Lvov racontait à l'entourage de Kornilov, il résultait que l'accord entre le généralissime et le ministre-président était possible aux conditions suivantes :

Kornilov aurait la dictature militaire avec la plénitude du pouvoir ; Kerensky serait ministre de la Justice ; Savinkov, ministre de la Guerre et de la Marine. Des propos échangés entre les interlocuteurs il résultait en outre que la visite de Lvov n'était pas une surprise pour Kornilov et que la veille Savinkov avait longuement causé avec le généralissime sur la nécessité d'étouffer la révolte des maximalistes si elle se produisait, et que des troupes allaient être envoyées immédiatement à Pétrograd, ainsi que Savinkov en avait fait la demande. Pour le ministère de l'Intérieur, le quartier général avançait le nom de Filonenko, Commissaire du gouvernement. Dobrinski et Lvov soulevèrent des objections contre ce choix, estimant qu'en un moment pareil il fallait mettre à ce poste si lourd de responsabilités une personne jouissant en Russie d'une grande notoriété. En général, le cabinet préconisé par l'entourage de Kornilov faisait trop de place aux partis de gauche. On envisagea également la possibilité d'un cabinet ayant en tête le général Alexéiev.

Finalement il fut décidé qu'on inviterait au quartier général, pour le 28, quelques hommes politiques connus, et qu'alors, en présence de Kerensky et de Savinkov, on déciderait définitivement la question. En même temps on fut d'accord de convoquer une session extraordinaire de la Douma, le 15-28 septembre, à Moscou.

Le 25 août-7 septembre, à une heure de l'après-midi, Lvov

quittait le quartier général pour aller donner à Kerensky, à Pétrograd, la réponse de Kornilov, c'est-à-dire l'invitation à Kerensky et à Savinkov de venir au quartier général. Deux jours plus tard, M. Dobrinski apprenait l'arrestation de Lvov et l'excommunication majeure lancée par Kerensky contre le général Kornilov.

Tel fut, d'après M. Dobrinski, le rôle de Lvov.

Quant à l'autre personnage qui a été intimement mêlé à l'incident Kornilov, Boris Victorovitch Savinkov, c'est une des grandes figures révolutionnaires, un des rares révolutionnaires russes qui aient compris, au début même de la révolution, que sans un pouvoir fort et sans le souffle patriotique la révolution devait sombrer. Les états de service de Savinkov dans le parti socialiste révolutionnaire, auquel il appartenait depuis 1903, sont considérables. Il prit part au meurtre de Plehwe, à celui du grand-duc Serge, aux attentats dirigés contre Nicolas II, contre l'amiral Doubassov, contre Stcheglovitov, Trepov, Dournovo, et à plusieurs autres actes terroristes. Il fut arrêté à Sébastopol, en 1906, livré à la police par le fameux Azev. Condamné à mort, la veille de l'exécution il réussit à s'enfuir avec la sentinelle qui le gardait. A l'étranger, Savinkov, élu au Comité central révotionnaire, s'occupa non seulement de politique, mais de littérature. Il donnait aux journaux russes des articles et des correspondances, et il fit paraître deux romans : *Le Cheval pâle* et *Ce qui ne fut pas*. Ce dernier suscita un grand émoi dans les miiieux révolutionnaires russes et surtout dans le Comité central. Dans ce roman, Savinkov désapprouvait le vol à main armée, accompli par un certain nombre de membres du parti, et refusait de reconnaître ces « expropriations » comme des actes révolutionnaires.

Savinkov s'attira encore la colère du parti par une lettre qu'il publia, au commencement de la guerre, dans le journal de Tchernov, *Mysl*. Dans cette lettre il déclarait qu'en aucun cas il ne pouvait désirer la défaite de la Russie et qu'il regardait toute tentative révolutionnaire, pendant la guerre, comme favorable à l'Allemagne. Récemment Savinkov a été exclu du parti socialiste révolutionnaire, dominé de plus en plus par les maximalistes.

Nous avons cité une conversation par fil direct entre Savinkov et Kornilov. Ils eurent en outre, sur le même sujet, plu-

sieurs entretiens oraux que Savinkov a notés soigneusement au jour le jour. Pour préciser autant que possible le rôle de chacun de ces deux hommes, nous citerons encore une conversation qu'ils eurent le 23 août-5 septembre, au quartier général, à 3 heures de l'après-midi.

SAVINKOV. — Mon général, ces derniers temps le ministère de la guerre reçoit de différents membres de l'Etat-major du quartier général des télégrammes qui, je ne vous le cacherai pas, m'inquiètent. Ces télégrammes ont souvent trait aux questions politiques, le ton en est inadmissible et le sens n'est pas toujours tel que peut le souhaiter le gouvernement. Je vous ai dit déjà ma confiance que vous soutiendrez loyalement le gouvernement provisoire et ne ferez rien contre lui; mais je ne puis dire la même chose de votre Etat-Major.

KORNILOV. — Je vous avouerai que je n'ai plus confiance ni en Kerensky ni dans le gouvernement provisoire, où il y a des ministres tels que Tchernov et Avxentiev. Constituer résolument un pouvoir ferme, c'est le seul moyen de sauver le pays. Le gouvernement provisoire ne peut faire cela. Chaque pas dans cette voie, il faut le payer d'une partie du territoire. C'est une honte. Quant à Kerensky, non seulement il est faible, mais encore il n'est pas sincère. Ainsi il m'a offensé tout à fait injustement à l'Assemblée de Moscou; en outre, derrière mon dos, il menait des pourparlers avec Tcherémissov pour le nommer généralissime.

SAVINKOV. — Il me semble que dans les questions gouvernementales il n'y a pas de place pour les offenses personnelles. Si vous ou Kerensky m'offensiez, je n'y ferais pas attention. Quand à Tcherémissov, ce n'est pas Kerensky qui voulait sa nomination, mais le Soviet. J'estime moi aussi que la présence de Tchernov dans le gouvernement est indésirable, et qu'Avxentiev comme ministre est très faible. Mais quant à Kerensky, je ne puis partager votre opinion. Je connais Kerensky, je l'aime et le respecte. C'est un homme à l'âme grande, noble, sincère et honnête ; mais sans doute vous avez raison sur un point, Kerensky n'est par un homme fort.

KORNILOV. — Il faut le remplacer.

SAVINKOV. — D'après ce que je sais, c'est aussi l'opinion de Kerensky.

KORNILOV. — Il faut qu'il ne se mêle pas des affaires.

SAVINKOV. — Pour le moment, c'est impossible, si même c'était nécessaire. Dans l'avenir, par la marche naturelle des choses, Kerensky deviendra probablement président de la république russe et je saluerai sa présidence.

KORNILOV. — Il faut au gouvernement Alexeiev, Plekhanov, Argounov.

SAVINKOV. — Autrement dit, vous voulez que les socialistes appartenant au Soviet soient remplacés par des socialistes n'y appartenant pas ?

KORNILOV. — Oui. Les soviets ont prouvé leur non vitalité, leur incapacité à défendre le pays.

SAVINKOV. — Mais pas les organisations des soldats ?

KORNILOV. — Oui, les organisations des soldats sont meilleures.

SAVINKOV. — Labre Grigoriévitch, tout cela appartient à l'avenir. Vous êtes mécontent du gouvernement, causez avec Kerensky. En tout cas vous devez convenir que sans Kerensky, sans lui en tête, aucun gouvernement n'est possible.

KORNILOV. — Je n'entrerai pas dans le gouvernement; sans doute vous avez raison. Sans Kerensky en tête, le gouvernement n'est pas possible. Mais Kerensky est indécis; il hésite, promet, et ne tient pas ses promesses.

De cette conversation il résulte, premièrement, que le rôle de Savinkov s'est borné exclusivement à chercher l'appui de Kornilov pour former, avec Kerensky, un gouvernement révolutionnaire fort; deuxièmement, que si personnellement Kornilov ne saurait être accusé d'intrigues politiques ou contre-révolutionnaires, on ne pourrait être aussi affirmatif en ce qui concerne son entourage. Mais, il faut considérer comme un fait que l'envoi des troupes à Pétrograd avait été décidé sur la demande du gouvernement afin de combattre les maximalistes, qui ne devaient pas manquer de s'élever contre les mesures que le gouvernement avait promis de prendre pour établir ce pouvoir fort réclamé par Kornilov et nécessité par les événements.

Nous trouvons la confirmation de ce qui précède dans le rapport du prince Troubetzkoï, chef du cabinet politique du généralissime, appelé à déposer dans l'enquête ouverte par le gouvernement sur l'affaire Kornilov. Ce rapport est intéressant surtout en ce qu'il donne les caractéristiques des personnages mêlés à cette affaire et du général Kornilov lui-même.

Mon impression sur Kornilov, écrit Troubetzkoï, c'est qu'il était avant tout un soldat et n'entendait pas grand chose aux questions politiques compliquées, qu'il traitait comme le font tous les commandants d'armée. Les événements de juillet sur notre front et à Pétrograd (1) indiquaient cependant quels liens existent entre les

(1) Première tentative des maximalistes pour s'emparer du pouvoir.

questions politiques et les questions militaires. Cependant le général Kornilov, qui assumait dans de telles conditions les fonctions de généralissime, disait lui-même : « Je suis soldat et démocrate. Les partis de droite et ceux de gauche me regardent ; mais par mes convictions, je ne puis aller avec ceux qui placent pour but la restauration de la monarchie, ni davantage avec ceux qui mettent la liberté au premier plan, sans garantir en même temps l'ordre.

Passant aux généraux Denikine et Markov, le prince Troubetzkoï écrit :

Ce sont des hommes aux conceptions exclusivement militaires, qui jugent de ce seul point de vue toutes les questions du moment. Tous deux souffrent de la débâcle de l'armée. Ils m'ont avoué qu'ils n'ont que du dégoût pour la politique.

Troubetzkoï était au quartier général le 23 août-5 septembre quand s'y rendit V.-N. Lvov ; il écrit à son sujet :

Il est arrivé chez le généralissime comme mandataire de Kerensky pour apprendre du général Kornilov quels moyens il propose pour créer un pouvoir révolutionnaire fort. Lvov indique trois combinaisons possibles d'un nouveau gouvernement... Quand j'ai su que Lvov allait chez Kerensky, j'ai demandé à l'un des aides de camp si Kornilov sait que Lvov est un homme très borné.

L'aide de camp a souri et m'a répondu que tout le monde le sait, mais que le général Kornilov le croit cependant capable de transmettre ce qu'il lui a dit.

Le lendemain, me trouvant avec Kornilov, je lui ai dit que les espérances les plus variées s'attachent à son nom, que trop de personnes parlent de lui et qu'elles pourraient lui attribuer leurs propres pensée et propos. En particulier, à l'étonnement de Kornilov, je lui indiquai Aladine comme un homme politique peu sérieux, qui a déjà changé d'opinions et sans doute en changera encore.

Le prince Troubetzkoï voyait non sans inquiétude que le quartier général était envahi par une foule de gens qui, semble-t-il, n'avaient rien à faire là.

Il ne m'était pas facile, écrit-il, de m'orienter dans l'atmosphère créée dans la Stavka. J'ai remarqué que dans le cabinet de Kornilov se trouvaient toujours le commissaire Filonenko, l'ancien député à la Douma Aladine, et un certain Zavoïko. Ces personnes, je les ai vues pour la première fois à la Stavka. Zavoïko disait avoir des relations très étroites avec les milieux financiers, cependant je n'avais jamais entendu son nom, bien que j'aie moi-même pas mal de connaissances dans ce monde-là. On avait l'impression que Kornilov,

qui ne sait pas très bien discerner les hommes politiques et leur importance, était entouré de personnes irresponsables, et que le danger était dans leur influence possible sur lui.

Mon attention a été attirée par la méfiance qu'on sentait à la Stavka envers le commissaire Filonenko. A moi aussi sa conduite causa quelque étonnement. Le dimanche 27 août-9 septembre, le général Loukomsky ayant demandé au général Kornilov de lui accorder quelques minutes d'entretien en tête à tête, tous deux sortirent du salon, où restèrent Filonenko, Aladine, Zavoïko et moi. Alors Zavoïko nous a dit que Filonenko l'avait prié de l'arrêter. C'était un fait connu. Ayant demandé au général Loukomsky ce que cela signifiait, il m'expliqua que Filonenko avait demandé d'être arrêté parce que, comme représentant du gouvernement provisoire, il devait être du côté de celui-ci, alors que, de toute son âme, il était pour Kornilov.

Le télégramme de Kerensky relevant de ses fonctions le généralissime, au dire de Troubetzkoï, produisit à la Stavka l'effet d'une bombe. Il correspondait si peu aux conversations échangées la veille par fil direct, il était tellement en contradiction avec tout ce qu'avait dit Lvov, que l'opinion qui domina bientôt à la Stavka fut qu'on était en présence d'une provocation ou d'une évolution subite et inattendue du gouvernement du côté des maximalistes. C'était l'un et l'autre.

L'hypothèse de la provocation repose sur ce que le rôle joué par Lvov dans tous ces pourparlers entre Pétrograd et Mohilev manque de netteté et ne laisse pas que d'être plutôt louche. En outre Lvov, arrêté sur l'ordre de Kerenski et interné dans la forteresse de Pierre et Paul, a été immédiatement remis en liberté par les maximalistes arrivés au pouvoir.

Peu nette également a été l'attitude d'un personnage assez énigmatique, le colonel Verkhovski, commandant du district de Moscou, qui, après la chute de Kornilov, devint ministre de la guerre dans le gouvernement remanié de Kerensky.

Pour régler l'affaire Kornilov et arrêter le général, le gouvernement fit appel au général Alexeiev, ancien chef d'Etat-major sous Nicolas II, et généralissime au début de la révolution. Kornilov, proclamé traître à la patrie, continuait à remplir à Mohilev ses fonctions de généralissime. Pendant cinq jours il y eut entre le général Alexeiev et le « rebelle » une série de pourparlers et d'explications. Le 31 août-12 sep-

tembre, le général Alexeiev eut avec Kornilov une dernière conversation par fil direct, conversation très curieuse et tout à fait caractéristique de la psychologie des hommes de la révolution russe.

Cette conversation, qu'on peut qualifier d'historique, fut soigneusement transcrite et affichée sur les murs de la ville de Mohilev, par ordre du commandant de la place. Nous en citerons quelques passages.

Général Alexéiev. — Tous les commandants d'armée demandent au ministère quel est leur nouveau chef. En ces heures graves pour la patrie le gouvernement provisoire a nommé le président du Conseil généralissime et m'a nommé, moi, son chef d'Etat-major. La décision que j'ai prise exige que cette transmission des pouvoirs s'opère régulièrement et sans heurts. Il ne faut pas détruire ce qui a été fait; il faut poursuivre la défense du pays suivant les principes adoptés par vous. Dites-moi franchement ce que vous pouvez faire, comment vous comptez me transmettre vos pouvoirs. Pour ma part, je préférerais venir à Mohilev et entrer avec vous en pourparlers.....

Kornilov. — Avant que vous m'ayez appelé à l'appareil, le général Loukomsky avait rédigé sur mon ordre un télégramme au président du Conseil. En voici la substance : Il est inadmissible que la direction des opérations militaires soit interrompue, ne fût-ce qu'un seul jour. Les nouvelles du front font prévoir de sérieuses attaques de nos ennemis. Voulant éviter à tout prix que l'ennemi ne profite de la situation, le général Kornilov, qui n'a en vue que le salut du pays, déclare : 1° Si l'on annonce à la Russie, la constitution d'un gouvernement fort, indépendant des organisations irresponsables, le général Kornilov fera le nécessaire pour calmer les milieux qui sont passés de son côté. Il déclare encore une fois que ni lui ni d'autres n'ont de visées contre-révolutionnaires. 2° Il faut suspendre la mise en jugement du général Denikine et de son Etat-major. 3° Il est inadmissible d'arrêter les généraux, les officiers et tous ceux qui, à cette heure tragique, sont nécessaires à l'armée. 4° Le général Kornilov juge nécessaire l'arrivée à la Stavka du général Alexeiev. 5° Le général Kornilov demande qu'on arrête tous les télégrammes et ordres du jour qui le blâment ; de son côté il s'engage à ne plus lancer de proclamations aux troupes.

Général Alexéiev. — Je puis être à Mohilev le 1er ou le 2 septembre (14-15 septembre). Je vais communiquer votre télégramme au gouvernement, et c'est lui qui fera la réponse. En attendant mon arrivée, je vous prie de conserver la direction, afin d'éviter l'anarchie qui menace l'armée, et de prendre les dispositions que vous dictera la situation en face de l'ennemi.

Et tandis que ces deux hommes, dont l'un était chargé d'arrêter l'autre, continuaient néanmoins à discuter des mesures à prendre en vue de sauvegarder les intérêts supérieurs du pays, Verkhovsky, promu général et nommé ministre de la guerre, envoyait contre l'armée de Kornilov quatorze détachements de troupes toutes contaminées par les doctrines maximalistes.

VI

S'il n'est pas prouvé péremptoirement que la « rébellion » du général Kornilov n'a été que le résultat d'une provocation manigancée par les maximalistes, qui trouvèrent pour cela un appui dans les officiers monarchistes de l'entourage immédiat de Kornilov, une chose est certaine, c'est que, Kornilov arrêté, les maximalistes devinrent maîtres de la situation, et, avec leur accession au pouvoir, commence cette période d'anarchie dont on ne voit pas encore la fin.

La répression de la « rébellion de Kornilov » eut une répercussion immédiate sur le sort des officiers, dont la vie à dater de ce moment n'est plus qu'un douloureux martyre. Les meurtres des officiers deviennent la chose la plus ordinaire, un phénomène courant de la vie russe. Les soldats, en état d'ébriété, malmènent et insultent les officiers ; à l'état normal, pour un oui pour un non, ils traduisent les officiers devant un tribunal dit révolutionnaire où, sans témoins ni procédure, l'affaire est jugée en quelques minutes et les sentences exécutées sans délai.

Ce massacre des officiers a pris, par endroits, un caractère presque épidémique, mais nulle part il n'a été plus effroyablement tragique qu'à Viborg. Cet épisode de la révolution, qu'on a appelé en Russie « les Bains de sang de Viborg », restera à jamais une tache honteuse pour l'armée de la Russie libre. Voici ce qui se passa.

Le contre-espionnage russe avait fait savoir qu'à Helsingfors, à Viborg, et en d'autres points plus ou moins importants de la Finlande, il y avait bon nombre de sujets allemands installés là avant la guerre et devenus citoyens finlandais. Depuis la révolution, ces Finlandais étaient en relations suivies avec leurs parents et amis d'Allemagne, et maintenant l'argent coulait à flots dans ces milieux. La propagande allemande se

faisait ouvertement dans les casernes, les lieux publics et partout.

Deux ou trois semaines avant les événements tragiques de Viborg, le bruit courut qu'il fallait s'attendre à un massacre des officiers; la liste, disait-on, était déjà dressée de ceux que les soldats avaient résolu de « liquider ».

Le commandant de la forteresse recevait presque chaque jour des lettres anonymes le prévenant qu'on était mécontent de lui et qu'il n'avait qu'à prendre garde. Quand éclata le conflit entre le gouvernement provisoire et Kornilov, la garnison de Viborg prit parti pour le gouvernement. Parmi les soldats le bruit se répandit que le gouvernement provisoire avait demandé des troupes pour Pétrograd, mais que le commandant de la place ne mettait pas d'empressement à exécuter cet ordre. On parlait aussi d'un télégramme envoyé par ce commandant à Kerensky. On entendait ces mots : « Trahison »... « Nous sommes vendus ! »

Le matin du 29 août-11 septembre, conformément aux ordres reçus, on commença à équiper des compagnies pour les envoyer à Pétrograd, où l'on massait les troupes qui devaient marcher contre le général Kornilov. Cependant ces préparatifs ne dissipaient pas la méfiance des soldats envers leurs chefs. On parlait plus que jamais de trahison. Vers cinq heures du soir, le Comité des soldats arrêta le commandant du corps d'armée, général Oranovsky, le général Vassiliev, le commandant de la forteresse de Viborg, général Stepanov, et le chef de la censure militaire, Kérénius ; tous furent conduits à la prison militaire. On ne pensait pas que le Comité des soldats procéderait à d'autres arrestations, et l'on croyait même qu'il n'avait arrêté ces officiers que pour les soustraire aux violences possibles de la populace. Or cette mesure n'était que le commencement de l'exécution du projet de « liquider » les chefs indésirables.

La nouvelle de l'arrestation des généraux se répandit dans la ville comme un coup de foudre. Les soldats, par petits groupes, se réunirent peu à peu près de la maison d'arrêt située à cent pas du pont d'Abo, près de l'entrée du canal Saninsky. Bientôt il y eut là-bas cinq ou six cents soldats, les uns armés, les autres sans armes. Beaucoup avaient bu. Dès que se fut éloignée l'automobile emmenant les membres du Comité qui

avaient arrêté les officiers, des hommes, dans la foule, s'écrièrent : « Nous autres, on nous fusillait pour quinze pommes qu'on avait volées, et avec eux, avec les traîtres, on fait des manières ! »

La foule devenait houleuse. On entendait des menaces à l'adresse des prisonniers : « Traîtres ! »... « Buveurs de sang ! » « Assez de boire le sang du soldat !... » « Camarades, faisons notre affaire des traîtres ! » Et des groupes de soldats armés, ivres, conduits par quelques civils, on suppose des membres de l'Okhrana tsariste, se précipitèrent vers la maison d'arrêt. Un ouvrier, seul, sans armes, essaya d'en défendre l'entrée. Il priait, suppliait. Les soldats, l'ayant frappé et repoussé, firent irruption dans la prison. Que se passa-t-il là, on l'ignore, mais quelques minutes plus tard on traînait au dehors le commandant de la forteresse, le général Stepanov. Il était tout en sang. Un lâche le frappa au visage. De tous côtés les coups pleuvaient sur lui. La foule, affolée, hurlait. Un soldat, d'un coup de crosse, lui écrasa le nez. Le général s'affaissa sur le sol. On le saisit par les jambes et on le traîna vers le golfe, tout en continuant à le frapper. Quand les soldats, avec leur victime, arrivèrent sur le pont, ils le précipitèrent dans le golfe ; et le corps ensanglanté du commandant étant remonté sur l'eau, on le visa à coups de pierres et de bûches. Enfin quelqu'un tira un coup de fusil, l'eau se teignit de sang et le corps s'enfonça. A ce moment une femme en criant accourait sur le pont. C'était la femme du général Stepanov.

Ce meurtre accompli, les assassins retournèrent à la maison d'arrêt, s'emparèrent du général Oranovsky, qui, après avoir enduré des tortures encore plus grandes, fut lui aussi jeté dans le golfe. Ce fut ensuite le tour du général Vassiliev ; puis celui du colonel Kérénius.

On venait d'achever la quatrième victime quand, de la rue Catherine, débouchèrent deux petits groupes de soldats, amenant à la maison d'arrêt de nouveaux prisonniers. Dans le premier groupe se trouvait le colonel Glensitch, que les soldats piquaient sans cesse de leurs baïonnettes. Dans le deuxième groupe marchait le colonel Karpovitch. C'était un officier très aimé de ses hommes, l'un des premiers officiers ayant adhéré à la révolution, mais qui, dans tous les meetings, dénonçait avec véhémence les maximalistes et les provoca-

teurs. Blessé plusieurs fois à la guerre, il avait reçu la croix de Saint-Georges.

Dès qu'elle aperçut les nouveaux prisonniers, la foule, aux cris de « Mort aux traîtres ! », courut à leur rencontre. Ayant saisi le colonel Glensitch, on le frappa et on le jeta par dessus le pont. Le colonel Karpovitch s'élança lui-même sur le pont : « Vous avez besoin de ma mort, s'écria-t-il. Soit, je mourrai. L'officier russe n'a pas peur de mourir et il sait mourir ! » Ayant prononcé ces mots, il enjamba le parapet du pont. Le courant l'amena à la surface, deux coups de fusil l'achevèrent et le corps disparut dans les flots.

Se séparant en petits groupes, les soldats assassins parcoururent alors la ville, en quête des officiers désignés d'avance à leur vindicte.

On appelait les uns par téléphone, leur disant qu'on les mandait à la place ; on allait arrêter les autres à leur domicile ; et tous ceux qu'on pouvait saisir étaient traînés dans la rue, frappés à coups de crosse, puis jetés dans le golfe. Quelques-uns furent pendus dans les jardins publics. Ainsi, au parc Monrepos on découvrit trois officiers pendus, dont les visages étaient si écrasés qu'on ne pouvait les reconnaître. Le chef des ingénieurs de la forteresse, le colonel Maximovitch, fut tué dans son cabinet de travail. Le commandant du 1er régiment, colonel Dounine, un des héros de la guerre japonaise, fut aussi arrêté dans son appartement, frappé devant sa famille, et, déjà à demi mort, traîné dans la rue, puis jeté dans le golfe.

Dans cette journée, vingt-quatre officiers furent tués ; on compta soixante disparus et il est à supposer que la plupart d'entre eux sont tombés victimes des soldats massacreurs de Viborg.

A propos de ces terribles massacres, le général Alexéiev a dit :

J'ai vu et je connais bien les abus de l'autocratie ; grâce à Dieu, elle a disparu dans le domaine de l'Histoire, mais le gouvernement démocratique a introduit des abus tels que l'autocratie sans doute n'en rêva jamais. La même absence de pouvoir à l'intérieur du pays comme dans l'armée mène inévitablement la Russie à sa perte. Kornilov le savait bien et, tout naturellement, chez lui, comme chez un homme d'action, naquit l'idée de créer un pouvoir fort et solide, pour

délivrer la Russie de la débâcle et des agents allemands et sauver le pays. Ce qu'il voulait faire lui était dicté par son patriotisme.

C'est pourquoi, quelque sort que lui réserve l'avenir, le général Kornilov restera une des plus belles figures de la révolution russe.

J.-W. BIENSTOCK.

POÈMES

—

UN AMOUR

Tu ne sus jamais voir ce que cachait son front.
Tu pensas bien souvent qu'il en aimait une autre.
C'est ainsi que l'on croit deviner un affront
Dans un amour fervent qui demande le nôtre.

Il rêvait près de toi quand tu voulais des mots,
Des mots qui t'auraient dit toujours pareille chose.
Il aimait le silence et savait que sont beaux
Les instants où le cœur vibre moins qu'il ne cause.

Il pensait près de toi que tu serais enfin
Celle dont tu n'avais encor que le visage.
Tu n'étais qu'une enfant, alors, mais l'âge vint,
Et tu restais pourtant simplement une image.

Alors, il aimait plus celle qu'il n'avait pas,
Dont il serrait les mains sans qu'elles soient les siennes.
Et les vers qu'il faisait quand il suivait tes pas
Allaient toujours à ses chimères anciennes.

Le front blanc qu'il baisait, les cheveux que sa main
Caressait longuement dans ses heures ferventes,
Il aimait à rêver qu'ils cacheraient demain
La compréhension divine des amantes.

Il t'aimait, oh ! crois-le, car il aima toujours
Un visage indécis que le tien pouvait être.
Il t'aimait comme un rêve unique tous les jours,
Un rêve qui fut long, qui fut très triste à naître.

Tu ne comprenais pas ; tu regardais ses yeux.
Tu fixais longuement ses attentes profondes.
Tu leur trouvais l'éclat superbe des aveux,
Mais tu ne savais pas parcourir tous ces mondes.

Et quand tu croyais voir qu'il y passait ,très doux,
Un profil, lentement, dans une ombre discrète,
Tu disais des mots durs, hélas, des mots jaloux,
Et c'était toi, pourtant, qui passais là, muette.

JARDIN

I

Province... Et le décor fatal de la province.
La cathédrale érige une unique beauté.
Oh ! le bruit au soleil d'une porte qui grince.

Ma porte grince aussi quand, le pas rebuté
De fouler aux pavés leur herbe toujours mince,
Je rentre à mon logis dans des roses planté.

Je reprends longuement mes livres sur ma table,
Et je perds mon regard au décor adorable

D'un jardin où je comprendrais que soit sans fin
Un si divin amour que son seul rêve est vain.

II

Mon chien dort sur le seuil, près des bégonias.
Le petit chat taquine une branche fragile,
Et le soleil s'appuie au mur blanc de là-bas.

Une heure sonne, et vient jusqu'à moi de la ville.
Dans le recueillement, je n'entends point mes pas,
Et mon jardin grandit de son ombre docile.

Tant que, sous un rosier qui grimpe autour d'un tronc,
Et dans le charme blanc de son exhalaison

Je crois vivre parmi l'ombrage solitaire
D'une forêt de rosiers blancs, loin de la terre.

III

Le rouge a souligné le vert des cerisiers.
L'incarnat se disperse au cœur de l'émeraude
Et le violet se suspendit aux groseilliers.

La fraise s'offre, lourde, et son haleine rôde
Autour des fleurs déjà multiples des rosiers.
Et c'est une harmonie exacerbante et chaude.

Je t'offrirais ce soir, si tu venais ici,
L'hommage du jardin pieusement cueilli,

Pour que se justifie à mon cœur sans ivresses
Tout ce que mon jardin recèle de caresses.

IV

J'aime, au soir qui s'emplit de rose et de tristesse,
M'asseoir sur le vieux banc que mon père a cloué.
Là s'appuyèrent mon enfance et ma jeunesse.

C'est là que les jeudis avec vous j'ai joué,
Petits amis de mon enfance en allégresse.
Notre bateau d'alors ne fut pas renfloué.

Et les soirs où j'avais rêvé ta voix sereine
Avant de te connaître, ô toi qui restes mienne

Et qui t'assis un soir ici, les yeux fermés,
Et qui n'y reviendras peut-être plus jamais...

V

Quel arbre prendra-t-on pour en fleurir ma pierre,
Quelle plante emportera-t-on de mon jardin,
Et quelle fleur d'ici verra le cimetière ?..

J'aimerais à dormir à l'ombre du jasmin
Qui se penche en été sur ma fenêtre claire
Et dont l'ivoire ému sollicite ma main.

J'aimerais à savoir sur mes paupières mortes
Ce simple ami des jours où je closais mes portes

Pour être seul, ce qui montrait aux soirs défunts
Ma chambre à la pelouse et leur route aux parfums.

HENRI DALBY.

L'APOCALYPSE
ET LE CONFLIT MONDIAL

—

Vous souvient-il qu'un soir de mauvaise humeur, vous me donnâtes, cher ami, le surprenant conseil de lire la Bible, dont vous-même redoutez cependant si fort le style martelé de répétitions? Et voilà pourquoi les Prophètes, Jean le Théologien, Zacharie, vous et moi, figurerons peut-être de compagnie dans ce fameux *Mercure* qui ferma jadis sa porte à La Rissole.

Cela vous surprend, n'est-ce pas? Et vous ne vous sentez pas très à votre aise auprès de ces grandes ombres mystiques, Monsieur l'Esprit Fort!

Ne craignez rien, ces nobles figures, serties dans leur auréole, planent trop haut pour remarquer notre intempestive présence.

Et maintenant, laissez-moi, sans irrévérence aucune pour des religions que je respecte, vous faire un petit catéchisme à ma façon.

La Bible, ce merveilleux livre de tous les âges, pas assez lu, nicompris, même des conducteurs de consciences, réserve des découvertes étranges au lecteur impartial, celui « qui n'ajoute, ni n'ôte » (*Apocalypse* XXII, 18-19), mais transcrit seulement sans arrière-pensée de sectarisme. Je ne suis pas loin de penser que si la vision apocalyptique ne fut pour Jean qu'un rêve symbolique, elle est pour nous plus qu'un cauchemar : une admirable prescience du conflit qui, depuis trois ans, dresse la Vérité contre le Parjure.

Que dire des Prophètes, dont les paroles sibyllines, s'éclai-

rant à la lumière des projecteurs et des fusées tout comme des redoutes adverses, viennent soutenir nos efforts par la promesse bienfaisante de la Victoire.

N'ajoutons rien, écoutons-les plus plutôt :

Esaïe, LVI, 1. Observez ce qui est droit, et pratiquez ce qui est juste.

10. Les gardiens de mon peuple sont tous aveugles ; ils ne connaissent rien. Ce sont tous des chiens muets qui ne peuvent aboyer, voyant trouble, se tenant couchés, aimant à sommeiller.

Occupés de querelles personnelles, de scandales bruyants, de parlottes mesquines, sourds aux menaces, muets devant les provocations, ne sommeillaient-ils pas, lorsqu'en juillet 1914, sournoisement rappelés par la proclamation du Gefahrzustand, les commis allemands qui infestaient nos industries, tout en épiant chacun de nos mouvements, quittaient nos villes de France pour rejoindre leurs unités déjà prêtes; lorsque, un mois plus tard environ, Guillaume II nous déclarait la guerre, transgressant les lois de la morale et de la justice, qui sont d'essence divine, reniant la parole donnée, dont Zacharie élève le respect à la hauteur d'un dogme (Rouleau Volant) ?

Zacharie, V, 3. Et il me dit : c'est la malédiction qui se répand sur toute la face du pays ; car selon elle, tout *voleur* sera exterminé d'ici, et selon elle, tout *faiseur de faux serments* sera exterminé d'ici.

4. Je la répandrai, dit l'Eternel des Armées ; et elle entrera dans la maison du voleur, et dans la maison de celui qui jure faussement par mon nom ; et elle logera au milieu de leur maison, et la consumera avec son bois et ses pierres.

Chose curieuse, la Bible, ce livre à clé, qui préoccupa des spéculatifs de génie comme Newton (1), porte en chacune de ses prédictions un sens complet pour deux périodes distinctes : l'histoire ancienne corrobore si exactement l'enseignement officiel qu'il est inutile de s'y arrêter.

L'empire romain, ses Césars brutaux ont leur place dans les visions apocalyptiques (la ville aux 7 collines, chap. XVII, 9). Le dogme biblique de la réincarnation reporte curieusement à notre époque les personnages, à la disposition de qui la science moderne met des armes redoutables, perfectionnées

(1) Isaac Newton. Observations upon the prophecies of Daniel, the Apocalypse of St John. Dublin, 1733.

à souhait pour mieux servir leur perversité cruelle. Ce n'est plus un Néron grotesque contemplant l'incendie de Rome une harpe en mains, c'est un cabotin féroce, drapé dans son dolman, sinistre sous son casque à paratonnerre, traversant les villages en flammes de la Belgique, suivi d'un pompeux cortège.

Pour nous permettre d'éclaircir les termes énigmatiques des visions qui nous intéressent : la Femme et le Dragon, la Bête qui monte de la mer, etc., il faut rappeler que, selon le savant opuscule de M. Paul Steiner : *la Turquie et le Conflit des Nations*, une étoile est un chef, opinion naïvement confirmée par la vieille complainte du *Songe de Joseph*, où les douze fils de Jacob sont à la tête des douze tribus d'Israël :

J'ai vu à mon sombre voile
Onze étoiles,
La lune avec le soleil ;
Ils m'ont fait la révérence
En silence,
Tout le long de mon sommeil.

Selon l'*Apocalypse* elle-même, un fleuve est une eau, mais représente également un peuple.

Abordons maintenant *la Femme et le Dragon* (chap. XII).

1. Une femme revêtue du soleil, et qui avait la Lune sous ses pieds, sur sa tête une couronne de douze étoiles.

2. Elle était enceinte, et elle criait, étant en travail, et souffrant des douleurs de l'enfantement.

3. Il parut aussi un autre signe dans le ciel : c'était un grand dragon roux qui avait sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes.

4. Et sa queue entraînait la troisième partie des étoiles du ciel, et elle les jeta sur la terre, puis le dragon s'arrêta devant la femme qui allait accoucher, afin de dévorer son enfant quand elle l'aurait mis au monde.

5. Elle mit au monde un fils, qui devait gouverner le monde avec un sceptre de fer et son enfant fut enlevé vers Dieu et vers son trône.

6. Et la femme s'enfuit dans un désert où Dieu lui avait préparé un lieu pour qu'elle y fût nourrie pendant 1260 jours.

7. Alors il y eut un combat dans le ciel. Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait contre eux avec ses anges.

8. Mais ceux-ci ne furent pas les plus forts, et leur place ne se trouva plus dans le ciel.

. . . . . .

15. Le serpent jeta de sa gueule de l'eau, comme un fleuve, après la femme, afin qu'elle fût entraînée par le fleuve.

16. Mais la terre secourut la femme, car la terre s'ouvrit et engloutit le fleuve que le dragon avait jeté de sa gueule.

17. Alors le dragon s'irrita contre la femme et s'en alla faire la guerre au reste de ses enfants qui gardent les commandements de Dieu, et qui retiennent le témoignage de Jésus-Christ.

Ici, les images singulièrement expressives abondent. Le Soleil, grande clarté loyale du Droit et de la Justice, irradie l'univers de ses rayons, et l'on sent malgré soi s'imposer la pensée de la Belgique, martyre plutôt qu'infidèle à la Loi. Les 12 légions alliées pour sa défense lui font comme une couronne, aux fleurons de laquelle scintillent douze étoiles : douze chefs (1).

Le Droit opprimé n'est pas vaincu, car le Gouvernement belge qui l'incarne avec tant de noblesse a pu fuir l'envahisseur, et reçoit asile sur la colline de Sainte-Adresse, le lieu où, selon les Prophètes, le Droit se préparera durant 1260 jours ou 42 mois (*Ap.*) ou un temps, des temps et la moitié d'un autre temps (*Daniel*) à gouverner le monde avec un sceptre de fer.

Et n'est-ce pas son glaive nu qui, depuis la Marne, cette glorieuse page de l'histoire, guide les cohortes de l'Entente ?

Le Dragon régna plusieurs fois sur le monde terrifié par son égoïsme orgueilleux. Nous le vîmes à Babylone, s'écroulant avec la cité, à Rome, en la personne de Néron et de Caligula, chez les Huns, et, dans nos chroniques modernes, ses sept têtes peuvent s'identifier avec les sept royaumes de la quadruplice : la Prusse au centre, entourée de son corollaire : Bavière, Wurtemberg, Saxe, Autriche-Hongrie, Bulgarie, Turquie, et de ses rejetons, les 10 duchés et principautés de l'Empire allemand : Bade, Hesse, Brunswick, Mecklembourg, Oldenbourg, Anhalt, Schwarzbourg, Waldeck, Reuss, Schaumbourg, tendant chacun leur corne.

Derrière le monstre, *dont la queue entraîne la troisième*

(1) Serbie, Montenegro, France, Angleterre, Russie, Italie, Portugal, Roumanie, Japon, Etats-Unis, Brésil, Chine.

partie des étoiles du ciel, marche l'armée active allemande, constellée d'officiers, et ce cortège superbe se répand comme un fleuve sur la petite Belgique, qui résiste vaillamment, mais, submergée par le flot toujours montant, se voit contrainte à reculer ses barrages humains vers le nord de la France.

Troublant de réalisme, ce dragon symbolique n'est-il pas de nature à tenter Raemaekers ?

Au 7e verset : « *Alors il y eut un combat dans le ciel* », ne croirait-on pas voir les escadrilles militaires sillonner les airs ?

Et plus loin :

Le Dragon s'irrita contre la femme et s'en alla faire la guerre au reste de ses enfants qui gardent les commandements de Dieu, et qui retiennent le témoignage de Jésus-Christ.

N'est-ce pas l'auguste figure du Cardinal Mercier qui se lève pour défendre le peuple belge, son peuple fidèle, — en butte aux cruautés des sbires de von Bissing, — et projette sur lui, comme un reflet de la pourpre cardinalice, les rayons d'un fervent espoir chrétien ?

§

Ap. XIII. La Bête qui monte de la mer.

1. Alors je vis monter de la mer une bête qui avait sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadèmes et sur ses têtes un nom de blasphème.

2. Et la bête que je vis ressemblait à un léopard, ses pieds étaient comme les pieds d'un ours, et sa gueule comme la gueule d'un lion; et le dragon lui donna sa force, et son trône et un grand pouvoir.

3. Et je vis l'une de ses têtes comme blessée à mort; mais cette plaie mortelle fut guérie, et toute la terre, étant dans l'admiration, suivit la bête.

4. Et on adora le dragon qui avait donné son pouvoir à la bête; on adora aussi la bête en disant : Qui est semblable à la bête, et qui pourra combattre contre elle ?

Les sept rois et les dix princes sont ici couronnés du casque « au nom de blasphème » : *Gott Mit Uns*.

Souple et diverse, la diplomatie allemande synthétise assez bien le corps bizarre de l'animal marin décrit par Jean. Elle allie à la félinité rampante du léopard les appétits féroces du lion et la lourdeur cruelle des pattes de l'ours. Nous la voyons faire des propositions machiavéliques à l'Angleterre, dévorer la Belgique, la Serbie et le Monténégro, intimider la cour de

Russie et semer la discorde entre les éléments hétérogènes du peuple slave.

La Bête nous offre encore en sa tête blessée l'image de l'amiral en chef, qui tient son pouvoir du dragon, et contemple avec stupeur sa flotte immobilisée dans ses ports jusqu'à la mise en activité des sous-marins qui viennent infester les mers de pièges mouvants et jettent l'effroi, l'admiration même dans le monde entier.

Séduite par tant de gloriole clinquante, la Turquie entre en lice aux côtés des empires du centre, et les neutres, frappés de stupeur par la brutalité de ces moyens, liés par leurs besoins industriels, n'osent refuser leurs services commerciaux. La foi du peuple tudesque en son kaiser touche alors au fanatisme. Cette exaltation nous étonne, nous qui ne sommes pas matés par des siècles de militarisme, mais il est assez naturel qu'une nation sans personnalité, pour qui la Force a toujours primé le Droit, s'incline bien bas devant la cruauté froidement calculatrice d'un Hohenzollern et d'un Von Tirpitz et leur accorde tous ses vœux, toute sa confiance et tout son amour.

5. Et on lui donna une bouche qui prononçait des discours pleins d'orgueil et de blasphèmes; et on lui donna le pouvoir de faire la guerre pendant quarante-deux mois.

Ce verset n'a pas besoin de commentaires. Vous-même aurez nommé Bethmann-Hollweg-Chiffon de Papier et Hertling-le-Pieux. Il est assez curieux de le rapprocher du XI, 4 de l'*Apocalypse* :

3. Mais je donnerai à mes deux témoins le pouvoir de prophétiser pendant 1260 jours vêtus de sacs.

4. Ce sont les deux oliviers et les deux chandeliers qui sont toujours en présence du seigneur de la terre.

« Les deux oliviers et les deux chandeliers » : presque un jeu de mots !

Ils sont fréquents les vols de colombes voyageuses quittant depuis une année et plus les branches de l'olivier pour apporter la bonne nouvelle jusqu'aux coupoles vaticanes, à travers les pays belligérants! Quant à la valeur des prophéties, elle est facile à définir: Vêtue d'un sac, la vérité n'est plus la Vérité!

Poursuivons maintenant, pour un instant encore, la lecture

du treizième chapitre de l'*Apocalypse* ; nous voyons au 7e verset :

7. Elle (la Bête) reçut aussi le pouvoir de faire la guerre aux Saints et de les vaincre ; on lui donna encore la puissance sur toute tribu, toute langue et toute nation.

Les débats des Tchèques, Croates, Slovènes, Slovaques, Dalmates, Ruthènes, Polonais, Irrédentes, entraînés malgré eux dans une guerre néfaste, contraire à leurs aspirations nationales, obligés de parler une langue marâtre ainsi que les Alsaciens-Lorrains ; les souffrances des peuples momentanément pliés au joug des Centraux, privés de toute autonomie, spoliés de leurs ressources les plus légitimes, illustrent ce paragraphe par des faits malheureusement irréfutables.

Et maintenant voici des chiffres et des aphorismes d'une morale consolante, concordant merveilleusement avec les durées apocalyptiques :

Daniel, VII, 25. Il prononcera des paroles contre le Souverain, il opprimera les saints du Souverain et pensera changer les temps et la loi ; et les saints seront livrés en sa main pendant un temps, des temps et la moitié d'un temps.

Or, Jean le Théologien nous a dit 42 mois ou 1260 jours ; ces 42 mois représentent une durée moderne de *trois ans et demi*, qui peut également s'interpréter ainsi, vu la concordance dans le rapport des durées antérieurement exprimées :

Un temps = une année,
des temps = deux ans,
et la moitié d'un temps = six mois (soit en tout *trois ans et demi*).

On a beaucoup prédit au sujet du terme des hostilités. Il est inutile d'ajouter à ces commérages superstitieux ou d'un piètre mercantilisme. Constatons seulement que nulle part les Prophètes anciens n'ont annoncé la cessation des combats pour une date précise, mais ils ont mis à la *puissance* de la Bête ce terme immuable : 1260 jours. Affaiblie, elle peut encore lutter, même avec une apparence de succès, mais ses forces déclinent sans cesse, entamées par les prémices du châtiment (*Ap.*, XIII, 10) :

Si quelqu'un mène en captivité, *il ira lui-même en captivité ;* si quelqu'un tue par l'épée, *il faut qu'il périsse lui-même par l'épée.* C'est ici qu'est la patience et la foi des saints.

§

Chose remarquable, en beaucoup de symboles, l'*Apocalypse* cumule les personnifications. Voici la Bête qui monte de la terre, où nous pouvons distinguer Hindenburg, le grand stratège allemand, et l'empereur actuel d'Autriche :

Ap., XIII, 11. Puis je vis une autre bête monter de la terre, qui avait deux cornes semblables à celles de l'Agneau ; mais elle parlait comme le dragon.

12. Elle exerçait toute la puissance de la première bête en sa présence, et elle obligeait la terre et ses habitants d'adorer la première bête, dont la plaie mortelle avait été guérie.

13. Elle faisait de grands prodiges, même jusqu'à faire descendre du feu du ciel sur la terre, à la vue des hommes.

14. Et elle séduisait les habitants de la terre par les prodiges qu'elle *eut le pouvoir* de faire en présence de la bête, commandant aux habitants de la terre de dresser une image à la bête qui, ayant reçu un coup mortel de l'épée, était encore en vie.

15. Elle eut encore le *pouvoir* d'animer l'image de la bête, afin que l'image de la bête parlât, et de faire mettre à mort tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la bête.

Les deux cornes de cette bête mythique sont semblables à celles de l'Agneau, mais l'animal parle comme le Dragon.

Les précédentes interprétations permettent de considérer ces cornes comme les deux Etats de la monarchie bicéphale, réunis sous le sceptre de Charles-Etienne. S'il n'a pas ordonné la guerre, et s'il ne peut que désirer la paix dans son for intérieur, — plus d'un de ses discours permet de l'insinuer, — ce souverain doit parler, en tant que chef des armées austro-hongroises, entraînées dans une aventure où leur destin est étroitement lié à celui des hordes germaniques, comme parlerait le Kaiser, dont il n'est en quelque sorte que l'oberleutnant.

Ebranlés par le choc inattendu de la Marne, les Centraux semblaient mal en point, lorsque les succès d'Hindenburg et de Mackensen sur le front oriental, les prouesses maritimes de von Tirpitz vinrent rendre à leur étoile un lustre qu'elle perdait après les échecs de la Champagne et de Verdun.

Et, pour honorer l'armée, frappée grièvement, mais rétablie de sa blessure par un prodigieux effort, on dresse au grand guérisseur une statue formidable en bois dur, offrant au peuple allemand, cet enfant arriéré, le petit jeu froebelien des clous d'or et d'argent, et rapportant ainsi (man muss profitieren)

une somme rondelette au Kaiser dont les coffres s'épuisaient.

Cette Image colossale s'anime et... recule après la bataille de la Somme, sur des lignes préparées d'avance, en vertu de cette loi stratégique géniale, qui veut qu'un vainqueur ne soit jamais entravé dans sa retraite.

16. Et elle obligeait tous les hommes petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves, de prendre une marque à la main droite ou au front.

17. Et personne ne pouvait acheter, ni vendre, que celui qui avait la marque ou le nom de la bête, ou le nombre de son nom.

18. C'est ici qu'est la sagesse. Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la bête, car c'est un nombre d'homme, et son nombre est six cent soixante-six.

De gré ou de force, les nommes sont contraints à s'enrôler (mobilisations civiles et militaires 1916).

Ils prennent le fusil et coiffent le casque à tête de mort.

Au verset 17, il est facile de reconnaître le rationnement, l'institution des cartes de vivres, nul ne peut acheter, ni vendre, s'il n'a sa carte à la main ; s'il ne fait partie de l'armée marquée à la tête; ou s'il n'a, pour le simple civil, l'âge du Kaiser, soit 666 mois ou 55 ans et demi au 27 juillet 1914.

On a beaucoup ergoté autour de ce chiffre 666. L'explication la plus simple correspond exactement au nombre de mois que comptait Guillaume II lors de la déclaration de guerre, et dont aucun souverain n'approchait, d'après les données de l'Almanach de Gotha.

§

Le chapitre XIV, *l'Agneau et ses Rachetés* sur la montagne de Sion, n'est pas encore du domaine du réel.

Il présage la constitution d'un Tribunal, d'une Haute cour de Justice, dont le nom a déjà été prononcé au sujet des déprédations commises en France par les Centraux.

L'Agneau, c'est-à-dire celui qui est sans tache et peut juger en toute équité, présidera du haut de la montagne de Sion. Les 24 vieillards et les rachetés l'entoureront pour glorifier la mise en accusation et le châtiment des fourbes, proclamer le triomphe des lois éternelles du respect de la parole donnée, de la justice, de la morale, et dégager lumineusement le principe du Droit.

Voici les paroles de l'Ange :

XIV, 6. Après cela, je vis un autre ange qui volait par le milieu du ciel portant l'Évangile éternel, pour l'annoncer à ceux qui habitent sur la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue et à tout peuple.

7. Et qui disait d'une voix forte : Craignez Dieu, et lui donnez gloire, car l'heure de son jugement est venue, et adorez celui qui a fait le ciel et la terre, la mer et les sources des eaux.

8. Et un autre ange le suivit qui disait : Elle est tombée, elle est tombée, Babylone, cette grande ville, parce qu'elle a fait boire à toutes les nations du vin de la fureur de son impudicité.

9. Et un troisième ange les suivait et disait d'une voix forte : Si quelqu'un adore la bête et son image, et s'il en prend la marque au front ou à la main,

10. Celui-là boira aussi du vin de la colère de Dieu, qui sera versé pur dans la coupe de sa colère, et il sera tourmenté dans le feu et dans le soufre, en présence des saints anges et de l'Agneau.

13. Alors, j'entendis une voix du ciel qui me disait : Ecris : Heureux sont dès à présent ceux qui meurent au Seigneur ! Oui, dit l'Esprit, car ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent.

Le crime fut terrible, terrible sera l'expiation. Et n'est-elle pas consolante, cette belle parole finale : « Car ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent. »

Oui, les suivent, les entourent, essaim vivace portant en ses ailes d'or la claire et chaude lumière, qui, plus haut que les nuages pestilentiels, rayonne de la fournaise où d'autres vaillants continuent leur effort.

> Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre,
> Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.
>
> CH. PÉGUY.

§

Ap. XIV. — *La Moisson et la Vendange.*

Je regardai encore, et voici une nuée blanche, et sur la nue, quelqu'un assis qui *ressemblait* au Fils de l'Homme; il avait sur la tête une couronne d'or, et une faux tranchante à la main.

La clarté de cette vision est merveilleuse :

Ressemblance n'est pas Identité. Qui, sur la terre, a voulu *ressembler* au Christ dans ses paroles plus que le Kaiser ? Qui, plus que lui, a voulu paraître l'apôtre de la paix ? Il est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs de la terre gothique.

A une époque éloignée de son règne (1898), il a pieusement

suivi les pas du Christ en Terre-Sainte, puis, installé sur son trône, il s'est efforcé de prouver que sa puissance est de nature divine et qu'il tient son pouvoir de Dieu. Il n'a pas voulu la guerre. Il l'a seulement rendue inévitable : « Que la volonté de Dieu soit faite !... »

Tous ses actes, tous ses discours portent l'empreinte d'une religiosité odieusement affectée. Caricature grossière, il ressemble au Christ, — cette personnalité si haute et si noble, — à la façon d'un acteur d'Oberammergau.

15. Et un autre ange sortit du temple, criant d'une voix forte à celui qui était assis sur la nuée : Jette ta faux et moissonne, car le temps de moissonner est venu, parce que la moisson de la terre est mûre.

Assoiffé de conquêtes, François-Joseph, cet autre ange déchu, sentant ses forces physiques décliner, veut réaliser ses ambitions aux dépens des peuples balkaniques. Il s'abouche alors avec son impérial collègue pour recueillir le fruit semé en Serbie par ses agents provocateurs, et c'est le 28 juin 1914 l'assassinat de Serajevo qui doit déchaîner la tourmente. Dès cette date, les moissons de blé récoltées sur nos territoires et les moissons d'hommes sont-elles assez abondantes ?

18. Et un autre ange sortit de devant l'autel, qui avait le pouvoir sur le feu; et cria, en poussant un grand cri, à celui qui avait la faulx tranchante et lui dit : Jette ta faulx tranchante et vendange les grappes de la vigne de la terre, car les raisins en sont mûrs.

19. Et l'ange jeta sa faulx sur la terre et vendangea la vigne de la terre, et jeta la vendange dans la grande cuve de la colère de Dieu.

20. Et la cuve fut foulée hors de la ville, et il sortit de la cuve du sang qui allait jusqu'aux mors des chevaux, dans une étendue de 1600 stades.

Ils ont si bien vendangé, que la cuve de la colère divine est pleine. Le Droit et la Justice, qui sont les armes de France et d'Angleterre, aidées par la bonne vigne de Champagne, refoulent les Allemands de Meaux jusqu'à l'Aisne, au delà de Reims, qui les voit repasser en déroute, dans cette glorieuse bataille de la Marne, qui sauva l'humanité.

Une autre interprétation de cette parole : Et la cuve fut foulée hors de la ville, est également plausible. Ni Berlin, ni Vienne, ni aucune des capitales de la Quadruplice n'ont été

menacées jusqu'à ce jour, les armées centrales portant les hostilités à l'extérieur de leurs frontières, en territoire étranger.

Nous savons par les relations officielles et privées que toutes les rivières, rougies de sang, charriaient des cadavres.

Quant à la mesure donnée, 1600 stades, elle est relativement facile à vérifier. Le stade, ancienne mesure grecque, valait environ 185 mètres (exactement 184,97 m.); 1600 stades donnent 296 kil. En ligne droite, sur le Vidal-Lablache, on décompose le calcul de l'angle de la bataille, de Compiègne à Sainte-Menehould, comme suit :

Compiègne à Meaux	60 kil.
Meaux à Coulommiers	20 —
Coulommiers à Vitry	70 —
Vitry à l'Aisne, Vailly	70 —
Vailly à Sainte-Menehould	80 —
	300 —

Prises au compas, ces mesures sont forcément approximatives, mais on peut voir que l'écart avec les chiffres apocalyptiques est minime. Un relevé d'une précision géométrique présenterait probablement une concordance parfaite avec le texte sacré.

XV. — *7 anges et 7 coupes, soit les 7 derniers malheurs.*

1. Je vis après cela dans le ciel un autre prodige grand et admirable :

7 anges qui avaient les 7 dernières plaies, car c'est par elles que doit finir la colère de Dieu.

2. Je vis aussi comme une mer de verre mêlé de feu, et ceux qui avaient vaincu la bête et son image, et sa marque, et le nombre de son nom, qui se tenaient sur cette mer de verre, et qui avaient des harpes pour louer Dieu.

3. Et ils chantaient le cantique de Moïse, serviteur de Dieu, et le cantique de l'Agneau, disant: Tes œuvres sont grandes et admirables, ô Seigneur, Dieu tout puissant! Tes voies sont justes et véritables, ô Roi des saints.

L'apaisement général dépend de la défaite de l'Allemagne et des sanctions que rendra le Tribunal des Nations constitué pour punir les auteurs de cette hécatombe. Nous pouvons espérer qu'un châtiment inexorable, mais juste ouvrira pour le monde entier une ère nouvelle, basée sur des conceptions

d'une morale saine favorisant le développement de chaque Etat au triple point de vue politique, économique et social. Toujours d'après la Bible, sept malheurs nous séparent de ce temps bienheureux : nous trouvons aux versets XVI, 2-3 :

2. Et le premier ange s'en alla et versa sa coupe sur la terre; et les hommes qui avaient la marque de la Bête et ceux qui adoraient son image furent frappés d'un ulcère malin et dangereux.

3. Le second ange versa sa coupe dans la mer qui devint comme le sang d'un homme qu'on a tué, et tout ce qui avait vie dans la mer mourut.

Les batailles maritimes, les coulages par mines, torpilles, sous-marins, les massacres des équipages neutres et belligérants dans les canots de sauvetage sont tout indiqués.

4. Le troisième ange versa sa coupe sur les fleuves et les sources d'eaux; et ils devinrent du sang.

Il est à remarquer également que les combats se livrent toujours le long des cours d'eau, dont ils prennent souvent le nom : Yser, Marne, Aisne, Somme, Pripet, Stochod, Sereth, Moldava, Tcherna, Struma, Isonzo, Brenta.

5. Et j'entendis l'ange des eaux qui disait :

Tu es juste, Seigneur, QUI ES, QUI ÉTAIS, ET QUI SERAS, parce que tu as exercé ces jugements.

6. Car ils ont répandu le sang des saints et des prophètes, tu leur as donné du sang à boire, car ils le méritent.

Il nous faut ici remonter quelque peu l'histoire contemporaine pour trouver un rapport entre ce jugement et les nations belligérantes. Peut-être pouvons-nous y lire la condamnation de notre inertie durant le fameux concert européen de Constantinople, dont la musique charmait Abdul-Hamid, sans arrêter l'assassinat des Arméniens dans leurs montagnes, et des chrétiens fixés au « Pays Glorieux », c'est-à-dire sur le théâtre des travaux du Christ, ainsi désigné dans les chroniques sacrées.

Franchissant un verset, nous trouvons :

8. Le quatrième ange versa sa coupe sur le soleil, et il lui fut donné de tourmenter les hommes par le feu.

Le feu est effectivement le facteur le plus actif de cette guerre: il forge les armes qui le vomissent à leur tour.

10. Après cela, le cinquième ange versa sa coupe sur le trône de

la Bête, et son royaume devint ténébreux et les hommes se mordaient la langue de douleur.

On définirait difficilement mieux la situation du trône d'Autriche, sapé par la base, dans l'impossibilité de reconstituer l'unité gouvernementale avec des éléments disparates ; et dans l'incapacité manifeste d'établir son autorité sur des peuples de races différentes aspirant tous à l'indépendance absolue. Les ministres se succèdent — promulguant, malgré leur étiquette chrétienne et catholique, des édits strangulateurs, martyrisant les chefs de partis, les journalistes, les producteurs hongrois, — et quittent le pouvoir en se mordant la langue de dépit ou de découragement devant le gâchis intime de l'Empire et la corruption profonde de son gouvernement.

12. Le 6e ange versa sa coupe sur le grand fleuve de l'Euphrate, et l'eau du fleuve tarit pour préparer le chemin des rois qui doivent venir de l'Orient.

13. Et je vis sortir de la gueule du Dragon, de la gueule de la Bête et de la bouche du faux prophète trois esprits immondes semblables à des grenouilles.

14. Car ce sont des esprits de démons qui font des prodiges, et qui vont vers les rois de la terre et de tout le monde, afin de les rassembler pour le combat du grand jour du Dieu tout puissant.

Voici trois versets expressifs. Une hésitation est inévitable en ce qui concerne le premier : par « le grand fleuve de l'Euphrate », Jean doit réellement désigner l'Euphrate et son principal affluent, le Tigre, qui s'y jette à Korna, pour terminer leur cours commun sous le nom de Chatt-el-Arab dans le golfe Persique.

Depuis longtemps déjà, les princes hindous coopèrent avec les Anglais le long du Tigre, dans la région de Bagdad, et leurs succès militaires, plaçant le pays sous la domination intelligente de l'Angleterre, permettent de bien augurer de sa prospérité future.

Et voici des paroles (verset 13) qui ne doivent pas flatter beaucoup les Empereurs du centre, ironiquement malmenés, car si l'*Apocalypse* accorde une bouche au *faux prophète*, nous la voyons leur refuser cette satisfaction : étant de fabuleux fauves, ils doivent se contenter d'une... *gueule*,... sans doute parce que leur croyance déclamatrice au Vieux Dieu est encore plus sujette à caution que la foi du Turc en Allah.

Nous voyons ce respectable trio entouré du bataillon coassant de Zimmerwald, qui nage dans toutes les eaux, et pêche jusque dans la bourbe les adeptes intéressés d'un pacifisme immédiat et débonnaire, qui permettrait aux Centraux d'imposer leurs conditions, de relever leur commerce et leur armée pour nous assaillir à nouveau dans quelque dix ans.

17. Le septième ange versa sa coupe dans l'air, et il sortit du temple du Ciel une grande voix qui venait du trône et qui disait : C'en est fait.

18. Il se fit des bruits, des tonnerres, des éclairs, un tremblement de terre, un si grand tremblement qu'il n'y en eut jamais de pareil depuis qu'il y a des hommes sur la terre.

19. Et la grande ville fut divisée en trois parties, les villes des nations furent renversées, et Dieu se souvint de la grande Babylone pour lui faire boire la coupe du vin de la fureur de sa colère.

20. Et toutes les îles s'enfuirent, et les montagnes ne furent plus trouvées.

Unique peut-être dans l'histoire du monde, ce conflit, qui met aux prises les cinq continents soulevés contre un même adversaire, remue étrangement la terre entière.

Il est assez curieux de voir la Bible en partager la responsabilité en trois parties, et réunir les trois coupables pour un même châtiment.

Berlin, Vienne, Constantinople (*la grande Babylone*), liées pour une œuvre de destruction, chancellent, mordues aux entrailles par la famine, prémice atroce de la consomption finale.

Les montagnes, labourées par la grêle des marmites et des obus de tous calibres, minées par les ingénieurs, perforées en tous sens par les retranchements où les soldats s'abritent, sont prêtes à crouler sous l'effort humain. Quant aux îles, ne semblent-elles pas fuir une marine impuissante, des sous-marins dont la perfidie n'a d'égale que l'inutilité au point de vue commercial ?

§

Ici s'arrêtent mes observations. J'ai laissé de côté tout ce qui appartenait encore au domaine de l'hypothèse. Prédire me répugne. Il y aurait cependant bien des remarques à faire sur d'autres oracles bibliques, qui sont pour quelques uns, en voie de réalisation. Le verset XVIII-13 nous offre notamment

ce mot suggestif des marchands « d'âmes d'hommes ». Un retentissant procès actuel montre en effet l'odieuse vénalité de certaines consciences, vendues au plus offrant. Babylone n'est pas encore tombée, mais les Chefs d'Etats s'écartent d'elle; ses emprunts extérieurs, même forcés, font fiasco; ses marchands, sévèrement rationnés par notre blocus, ligottés par les ordonnances restrictives des administrations intérieures, se voient encore boycottés par les étrangers sensibles au principe de la Justice, ou peu amateurs de pacotille.

Il est inutile d'ajouter des commentaires à l'éloquence des faits. Quant aux dates, je n'ai pas cru nécessaire de les rappeler : elles sont dans toutes les mémoires.

Certes, je n'ai de prétentions ni à la science exégétique, ni à l'occultisme : la guerre est — hélas — une réalité tangible.

L'analogie des visions apocalyptiques et des péripéties de ce conflit fabuleux m'a paru frappante.

Je l'ai relevée — simplement, — et ne soulignerai dans les descriptions naïvement réalistes de Jean que la concordance mathématique de chiffres donnés il y a une vingtaine de siècles, *avec leurs valeurs modernes*, et qui justifie en tous points notre confiance en l'avenir.

Si la défense nationale est une chose essentielle au point de vue stratégique, elle ne l'est pas moins au point de vue moral. On le sait outre-Rhin, et l'on multiplie les feuilles d'un pangermanisme outrancier.

Accusera-t-on Jean le Théologien, simple habitant de la Phrygie, à l'aurore de l'ère chrétienne, de sentiments francophiles?

A cette époque, la Gaule n'était encore qu'un immense territoire partagé entre des peuplades valeureuses, mais rivales, dont Jules-César avait entretenu soigneusement les discordes. Conquise par les Romains, elle n'avait plus l'autonomie et pas encore l'unité. Son nom, peu connu en Orient, ne pouvait éveiller un intérêt quelconque en Palestine, où l'attention se concentrait sur les enseignements du Christ. Jean ne pouvait donc être partial.

Ce qu'il savait, c'est qu'une harmonie supérieure se dégage de l'accord intime entre l'acte et la pensée, lorsque cette pensée plane plus haut que les considérations d'un intérêt mesquin.

Cette harmonie, il la voyait rayonner au travers de l'extase magnétique dans laquelle il écrivit son *Apocalypse*, il la voyait martyre, — mais invincible, — s'élever dans une apothéose, comme se dressent aujourd'hui les drapeaux, — « troués, peut-être, mais sublimes », — des légions Alliées.

Nos chefs ont la certitude de la Victoire.

Ils ont aussi la promesse millénaire et sacrée du triomphe de leur Droit.

M. P.-M.

LA GUERRE SOUS-MARINE

ET

LES COUTUMES DE LA MER

—

Si Duguay-Trouin, Jean Bart, le chevalier de Saint-Pol et quelques autres grands marins qui s'illustrèrent jadis dans la guerre de course lisent nos gazettes, quelle grimace ne doivent-ils pas faire à se voir victimes d'une confusion, d'autant plus regrettable que le *Bulletin des Armées de la République* lui-même l'a répandue à de nombreux exemplaires? Certes, la France possède un patrimoine de gloire d'une incomparable richesse, mais ce n'est pas une raison pour le diminuer de ses propres mains, et confondre une des plus belles pages de son histoire navale avec la page criminelle qu'inscrivent dans la leur les pirates allemands. La distinction fondamentale s'impose, entre le corsaire, combattant régulier, et le forban ou le pirate, qui n'est qu'un vulgaire bandit. Le corsaire parvenait aux honneurs et aux grades; le pirate, traité suivant les coutumes de la mer, une fois capturé par un officier de la Marine royale de n'importe quelle nation, ou par n'importe quel corsaire, était immédiatement pendu au bout d'une vergue.

Comment cette législation s'est-elle formée?

Dès la fin du XIII^e^ siècle, alors que les routes de mer n'étaient pas plus sûres que les routes de terre, et que la piraterie sévissait sur les unes autant que le brigandage sur les autres, Bayonne et d'autres ports du Midi se préoccupèrent d'y instaurer une police, et par ainsi furent amenés à instituer

la course, et à la réglementer. Mais il fallut environ deux cents ans pour aboutir à un résultat appréciable. Les ordonnances royales du 13 juin 1443 et du 8 septembre 1484 forment la base de la législation en la matière ; elle s'est complétée, elle s'est améliorée, elle a tendu à un adoucissement des mœurs maritimes et des méthodes de guerre, mais les principes posés à cette époque étaient les bons, et ont persisté.

A partir de ce temps, au lieu de continuer à pouvoir le faire sans contrôle, sans fournir de garanties, tout individu qui arme un bâtiment en guerre pour faire la course doit, à peine d'être considéré comme pirate, se munir d'une autorisation de son souverain, s'obliger à n'agir que conformément à des règles strictes, et, pour garantie de sa soumission à ces règles, verser une caution. Aux époques modernes, la caution sera généralement de 30.000 livres. Quant au nombre des souverains admis à délivrer des autorisations de ce genre, il se restreindra de plus en plus aux chefs d'Etats. L'autorisation, c'est la commission en guerre, lettre de marque ou lettre de représailles, valable dans le premier cas pour un temps limité, dans le second pour un chiffre de prises déterminé. Dès que la commission en guerre est périmée, le titulaire doit regagner son port d'attache, sinon il rompt son ban, il devient « forban », et les autorités maritimes de tous pays le traiteront comme tel. La commission du corsaire porte que non seulement il fera la guerre aux ennemis de l'Etat, mais encore qu'il « courra sus aux pirates, forbans et gens sans aveu ». La distinction est donc nettement tranchée entre les uns et les autres, et l'on saisit maintenant l'inconvénient résultant de toute confusion à cet égard. On voit aussi ce qu'il faut penser de cette affirmation maintes fois reproduite à la légère, ces temps derniers, que les corsaires datent du règne de Louis XIV.

Le corsaire ne doit s'attaquer qu'à des navires appartenant à des nations contre lesquelles le souverain qui l'a commissionné est en état de guerre. S'il rencontre des bâtiments ennemis, il se battra ou esquivera le combat, suivant le tempérament de son capitaine et les dispositions de son équipage. Le roi préfère qu'il se batte, parce qu'il affaiblit d'autant la force navale ennemie ; l'armateur, qui ne voit dans la course qu'une opération commerciale et ne recherche qu'un bénéfice,

préfère le contraire : car il n'y a rien comme un combat pour abîmer le matériel et occasionner des frais. Et c'est ici le lieu de noter que tous les capitaines qui se distinguèrent dans la course, — il y en eut beaucoup, — passèrent ensuite dans la marine de l'Etat, où quelques-uns parvinrent aux plus hauts grades.

Si le corsaire rencontre un navire de commerce, il n'est autorisé à le couler que dans des cas tout à fait exceptionnels, dûment spécifiés, et toujours en sauvegardant la vie des équipages. Normalement, il doit opérer sa capture suivant un code déterminé, comportant semonce, inventaire, apposition de scellés, etc..., formalités dont l'*écrivain* du bord est spécialement chargé; il doit ramener sa prise dans un port de sa nation, où les tribunaux d'Amirauté procèdent à la liquidation conformément aux ordonnances, liquidation qu'ils arrêtent à un denier près. Toutes les prises un peu importantes donnaient lieu à procès, et le plus clair des bénéfices de la course passait entre les mains des gens de loi. Le législateur ancien, qui pesait mûrement ses décisions et, tout en s'efforçant de se rapprocher le plus possible des principes idéaux du droit pur, tenait compte dans l'application des faiblesses de la nature humaine, — sachant que le mieux est souvent l'ennemi du bien, — avait en matière de prises sagement réservé la part du diable : le « pluntrage » ou petit butin réservé à l'équipage (en anglais *plunder*). Dans la chaleur de la lutte, les marins du corsaire avaient droit aux effets des marins ennemis par correspondance de grade : le capitaine capteur au coffre du capitaine pris, le chirurgien à la trousse de son confrère, l'aumônier du corsaire aux ornements sacrés de l'aumônier de la prise, et ainsi de suite. Pour éviter les abus, on en vint à évaluer le pluntrage en argent comptant; la part du capitaine s'appela alors le « chapeau » du capitaine. On exceptait du pluntrage les matières d'or et d'argent, les armes et les pierres précieuses; mais il faut bien reconnaître que parfois l'un des hommes du corsaire demandait l'heure à l'un des prisonniers, et oubliait de lui rendre sa montre. Quant à la cargaison, il était strictement interdit aux hommes d'y toucher.

A l'égard des pêcheurs, le Moyen Age institua une trêve pécheresse, analogue à la trêve de Dieu. Cette trêve sur mer

fut plus durable et mieux observée que celle sur terre. Au Congrès international de la Marine qui se tint à Copenhague en 1901, à la suite d'une communication sur les pêches maritimes, je soumis au congrès un vœu tendant à excepter les pêcheurs des guerres de l'avenir, et à faire une loi de l'ancienne coutume qui se refusait à les considérer comme des belligérants. Le vœu fut voté à l'unanimité; je me souviens que les votants comprenaient, entre autres, un amiral et un capitaine de vaisseau officiellement délégués par l'empereur d'Allemagne. Il est toujours bon de rappeler ces choses, d'autant que ce vœu fut plus tard consacré par la conférence de La Haye, et officiellement reconnu comme loi par l'Allemagne.

Si l'on rapproche les obligations auxquelles les corsaires se soumettaient de la conduite des sous-marins allemands, on constate que ces derniers ont la plupart du temps simplifié la procédure à l'égard des pêcheurs et des navires de commerce tombés dans leurs eaux, en les coulant corps et biens, sans le moins du monde se soucier qu'ils appartinssent à une nation en guerre ou non avec leur souverain. Ils se sont nettement comportés en pirates et forbans ; et comme ils ne l'ont pas fait uniquement de leur propre autorité, puisqu'ils sont commissionnés par leur gouvernement, dont ils reçoivent les instructions, c'est à leurs gouvernants autant qu'à eux qu'incombe la responsabilité des crimes qu'ils ont commis. Il ne faut pas l'oublier.

Ils n'ont pas torpillé que des navires et noyé que des équipages : ils ont envoyé au fond de la mer les principes de justice et d'humanité que six cents ans d'efforts avaient instaurés de par le monde en matière maritime; ils nous ont ramenés à la barbarie antérieure aux Jugements d'Oléron. Et cependant, quel chemin parcouru depuis la terrible Loi de la Mer, qui la première débrouilla le chaos de la piraterie primitive, jusqu'au droit et aux mœurs maritimes des temps modernes! Les exemples et les preuves abondent de leur adoucissement dans les rencontres entre Français et Anglais, en dépit du caractère acharné de la lutte qu'ils soutinrent l'un contre l'autre pendant deux cents ans. Il existe sur mer de nombreux pendants à l'épisode chevaleresque de Fontenoy.

Le 27 février 1779, Sartine, ministre de la Marine de

Louis XVI, signalait à tous les armateurs l'expédition de la *Resolution* et de la *Discovory*, que commandait le célèbre capitaine Cook. « Comme les découvertes qu'une pareille expédition donne lieu d'espérer intéressent généralement toutes les nations, spécifiait le ministre, l'intention du Roi est que le capitaine Cook soit traité de même que s'il commandait des bâtiments de puissances neutres et amies, et qu'il soit recommandé à tous les capitaines de navires armés en course ou autrement, qui pourront le rencontrer à la mer, de faire connoître à ce navigateur célèbre les ordres qui ont été donnés à son égard, en lui observant que de son côté il doit s'abstenir aussi de tout acte d'hostilité. » Après la mort de Cook, Sartine renouvelle ses instructions le 9 juin 1780, pour que la même conduite soit observée envers le capitaine Clerke, qui a pris le commandement de l'expédition.

Un peu plus tard, par la voie du *Moniteur* du 18 Pluviose an IV, Truguet, ministre de la Marine et des Colonies, adresse aux armateurs et capitaines français des objurgations analogues en faveur du voyageur et savant anglais Spilliard. Au début de 1793, des marins français ayant à plusieurs reprises sauvé la vie à des marins anglais en danger, le ministre Monge les récompensait, et les félicitait en ces termes : « Cette action caractérise de vrais et généreux républicains, qui ne voient que des frères, même chez leurs ennemis. » Aujourd'hui, les marins allemands sont décorés par leur Kaiser lorsqu'ils exécutent la danse du scalp tandis que les marins anglais sombrent avec leur navire torpillé, et lorsqu'ils canonnent les chaloupes où se réfugient les naufragés.

Sous le premier Empire, la guerre de course avait fini dans bien des cas par se muer en une véritable guerre de procédure. Le commerce et la contrebande y trouvaient leur compte. La loi anglaise, dans le but de favoriser la course, admettait un régime de faveur pour la vente en Angleterre des marchandises de prise, dont certaines auraient été prohibées ou auraient dû acquitter des droits très élevés. Des armateurs français avaient trouvé le moyen de profiter de la circonstance pour réaliser de gros bénéfices. Ils s'entendaient au préalable avec des corsaires anglais ; ils chargeaient leurs navires des denrées en question ; à peine ces navires en mer, des corsaires anglais s'en emparaient, et le tour était joué. On ignorait si

peu le fait, que lorsque l'un de ces navires quittait le port, des paris s'engageaient sur l'heure prochaine de sa capture. On voit en même temps des navires anglais manœuvrer pour se faire prendre, s'obstiner à se considérer comme pris, ce dont les corsaires français se défendent avec énergie. La clef du mystère gît en ceci que le navire anglais était assuré bien au delà de sa valeur, ou ses lettres de mer établies de manière à surfaire la cargaison et à rendre la prise juridiquement irrégulière; l'armateur anglais se portait réclamateur contre l'armateur du corsaire, que le Tribunal des prises français condamnait à des dommages-intérêts supérieurs à la valeur réelle du navire capturé et de sa cargaison. C'était là une variété de baraterie, phénomène dont on m'a assuré avoir revu quelques échantillons au cours de la présente guerre. En se reportant au début du dix-neuvième siècle, des procédés de ce genre entre belligérants, parfaitement coupables au regard de la loi nationale, prouvent au moins que certains combats de corsaires se livraient non plus en haute mer, mais, comme on disait alors, « dans l'enceinte des prétoires ». Pour exceptionnels que fussent les faits de ce genre, ils n'en sont pas moins topiques.

A l'adoucissement des mœurs maritimes au XVIII^e^ siècle, la littérature à la mode et la sensibilité endémique ont contribué largement. Les rapports, rédigés au retour au port par les capitaines, sont probants. Thomas Maccatter, un de ces corsaires américains qui naviguèrent de Dunkerque contre les Anglais pendant la guerre de l'Indépendance, ayant eu deux officiers tués dans un combat contre un navire fortement armé dont il s'empara, note :

> Il fit appeler tout le monde sur le pont pour assister aux funérailles des sieurs J. Haynes et J. Daley... Après avoir mis le pavillon en berne et tiré 21 coups de canon, il les fit commettre aux flots de la mer, après avoir, par le rapport de ces instruments terribles de la mort autant que par leurs larmes, témoigné la douleur de perdre deux si braves officiers universellement chéris et regrettés de tout l'équipage.

Voilà de bien beaux sentiments exprimés en de bien belles phrases, et le loup de mer devenu agneau sensible.

Quant au capitaine Christophe Codner, voici comme il conte un sauvetage évidemment très émouvant :

Il vit des débris flotter, sur quoi et pour estre prest à rendre service à l'humanité en cas qu'il eust découvert quelqu'un flottant sur iceux, il fit mettre son canot à la mer, et sur les six heures du matin il sauva un baril de porter, que son équipage consomma, après que la bonde avait sauté.

Déjà, sous Louis XIV, il arrivait que des corsaires français ou anglais, même officiers du roi, se rendissent visite lorsque les tempêtes ou les hasards de la mer les amenaient à relâcher dans des ports neutres. A vrai dire, c'était pour chacun un excellent moyen de se rendre compte exactement de la force de l'adversaire, mais lorsqu'ils dînaient avec un ennemi, il fallait qu'ils eussent une confiance absolue dans leur loyauté réciproque. Et je ne sache pas que cette confiance ait été jamais trahie. Sous Louis XIV, le corsaire François Thurot était réputé en Angleterre pour ses gestes chevaleresques, et lorsqu'un biscaïen reçu en pleine poitrine brisa prématurément sa carrière, sa mort suscita des regrets de chaque côté du détroit. Sa mémoire, injustement attaquée en France, trouva des défenseurs parmi ses ennemis comme parmi ses compatriotes. Ses officiers, prisonniers des Anglais en Irlande, bénéficièrent de la vie de château, — soit dit sans ironie, — jusqu'à leur échange. Dans sa récente étude sur l'armateur bordelais Abraham Gradis, M. Jean de Maupassant relève que Du Bois de La Motte et ses officiers, pris sur la *Galathée* en 1758, furent traités par les Anglais, « toujours très courtois envers les vaincus qui avaient fait leur devoir, avec tous les agréments que l'on peut désirer en pareille circonstance ».

Quoi d'étonnant qu'alors la galanterie n'ait rien perdu de ses droits? J.-B Royer, dont la jeune gloire fut brisée dans les mêmes conditions et à peu près au même âge que celle de Thurot, rentrant au port de Dunkerque le 20 juillet 1779 avec cinq prises dont il s'était emparé après combat, consignait sur son rapport que, conformément aux ordonnances, il avait remis aux mains des officiers d'Amirauté ses prisonniers, « 38 hommes y compris une femme, — écrit-il textuellement, — qui se dit propriétaire de la prise le *Speedwell*, et pour laquelle le comparant requiert du siège quelques considérations dues au sexe ». Et voici mieux : le chevalier de La Laune, commandant l'un des cotres du roi naviguant sur la mer du Nord, se rend maître, après une lutte assez vive, d'un paquebot, — car en ce

temps les paquebots étaient toujours fortement armés, et l'entrée des ports hollandais ne leur était pas interdite pour cela, — où la duchesse de Leicester avait pris passage. Rentrée en Angleterre, pour le remercier des prévenances dont il l'entoura en cette circonstance, la noble dame fit parvenir au chevalier par l'intermédiaire du commissaire de la Marine d'Anglemon « une épée d'acier d'Angleterre ». Cette arme fut remise au destinataire avec l'autorisation du roi.

Ni dans son but, ni dans ses moyens, la guerre que mènent les sous-marins allemands n'a rien à voir avec la course. Pendant longtemps, alors que les souverains des divers Etats ne possédaient pas de marine régulière, la course poursuivit un but militaire autant qu'économique, et dans la pratique, si l'on excepte les grandes expéditions, les opérations importantes, les bâtiments du roi isolés ou naviguant en petites escadres se comportaient comme les escadres de course. Lorsque sous Louis XIV la France perdit sa suprématie navale, une nouvelle théorie se fit jour. Dans ses *Oisivetés*, rééditées peu avant la guerre par le colonel de Rochas, Vauban inséra le *Mémoire sur la Caprerie* où il la formule. Dans le Nord, « capres » était le nom donné aux corsaires ; par ailleurs, on les appelait « armateurs particuliers » ; le terme de « corsaires » ne s'appliquait guère au XVII^e^ siècle qu'aux Barbaresques ; ce n'est qu'assez tard, vers la fin du siècle suivant, qu'il devint d'usage général et courant, tandis que « capres » et « armateurs particuliers » cessaient d'être employés.

Le raisonnement de Vauban était le suivant : l'Angleterre et la Hollande, les deux puissances qui sont l'âme de la coalition contre la France, et qui en font les frais, tirent toutes leurs ressources de l'extérieur et ne se les procurent que par leur commerce; en anéantissant ce commerce, on les ruine, et, par suite, la coalition, manquant du nerf de la guerre, se disloque. Tel sera le but de la course, « guerre subtile et dérobée » De fait, pendant la guerre de la succession d'Espagne, la course atteignit en France à son apogée, et obtint des résultats économiques intéressants. Mais une force navale suffisante demeurait indispensable pour protéger à l'occasion les corsaires, et leur permettre d'attaquer convenablement le commerce ennemi. Vauban ne l'oubliait pas, comme tant d'autres le firent après lui. Il voyait très bien, d'ailleurs, que les forces

et les ressources de la coalition étant supérieures à celles de la France, finiraient à la longue par l'emporter : ce qui ne manqua pas d'arriver.

Les corsaires anglais et hollandais, par contre, qui ne rencontraient sur mer qu'un commerce français restreint, eurent pour principale mission de détruire nos corsaires. L'historien anglais Norman a calculé que pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, il fallut en moyenne dix corsaires anglais pour s'emparer d'un corsaire français.

En face de ces buts de la guerre de course, à quoi prétendent les sous-marins allemands ? Ni plus ni moins qu'à bloquer les puissances de l'Entente, but encore plus irréalisable que celui que Louis XIV proposait à ses corsaires. Quant aux moyens, on a vu ce qu'ils furent autrefois : l'application de dispositions légales acceptées par tous les peuples maritimes civilisés ; de plus, les hommes s'élevèrent couramment au plus magnifique héroïsme, n'hésitant pas à accepter la lutte au grand jour contre des forces navales supérieures, et en bien des cas, par leur vaillance, réussissant à les battre. Entre la manière de procéder des sous-marins allèmands et celle de nos corsaires, il y a toute la différence qui sépare une opération judiciaire d'un exploit d'apache. Il ne convient donc pas de donner aux uns et aux autres la même appellation ; la terminologie a ici une importance qui s'étend du mot à l'idée.

Jadis, lorsqu'après combat un navire sombrait, soit qu'il prît feu, soit que ses poudres eussent explosé, soit que les boulets ennemis eussent ouvert dans sa coque une brèche suffisante, les survivants qui flottaient sur l'eau se hâtaient sans hésitation vers le vaisseau ennemi qui venait de couler le leur, sûrs d'être recueillis et sauvés. C'était pour les marins de tous pays une loi si vieille qu'on ne savait plus le temps de son origine, et tous s'y conformaient ; la lutte finie, en présence du danger dont la grande menace pèse éternellement sur la vie des gens de mer, l'humanité reprenait ses droits. En violant cette loi comme elle en a violé tant d'autres, l'Allemagne a ramené le monde à la barbarie primitive d'une piraterie que le monde avait oubliée.

HENRI MALO.

LE LIVRE DU SOLDAT BELGE

L'œuvre du « Livre pour le soldat belge » a été organisée sous les auspices des « British Stifts for belgian soldiers ». L'initiateur en est, si nous sommes bien informé, M. Emile Vandervelde, le leader du parti ouvrier belge, ministre de l'Intendance dans le gouvernement de défense nationale. Le siège est à Londres, Victoria Street, 118, avec des sections à Paris (au pavillon de Flore) et à La Haye. Elle a pour secrétaire générale Mlle Rose de Meulemeester, jeune fille de la bourgeoisie brugeoise, secondée par un essaim de collaboratrices réfugiées comme elle en Angleterre.

S'il est une armée où la création d'un tel service se justifiait, c'est bien l'armée du roi Albert. Depuis cette bataille de l'Yser où, avec les six mille fusiliers marins de Ronarch, elle arrêta la ruée allemande sur Calais, son rôle est forcément obscur, sans gloire, mais combien il est grand, combien émouvant. Entièrement reconstituée, plus forte qu'au début de la guerre, elle tient, depuis Nieuport jusqu'à Ypres, une partie du front d'une importance considérable, et ferme toujours la route du port français d'où les howitzers allemands devaient bombarder Douvres. On y combat rarement, en dehors du secteur de Bœsinghe et Steenstraete. Partout ailleurs, c'est le duel d'artillerie, la lutte à coups de bombes, c'est, pour les pauvres *jassis*, la longue et morne attente, derrière les sacs à terre, sous les obus, dans un pays détrempé, malsain, ce pays que les officiers de Louis XIV appellaient la « grenouillière ». Des lignards, des chasseurs à pied, des grenadiers, il en tombe tous les jours, non point dans l'ivresse des combats, mais d'une mort obscure et stupide.

Pour les aider à tromper l'ennui des longues heures dans les abris, au cantonnement, on a voulu donner aux soldats belges de la lecture. Ils ont leur journal, le *Courrier de l'armée belge ;* une grande bibliothèque existe dans un village de l'arrière où ils peuvent emprunter des livres. On a fait mieux: grâce à l'œuvre des « Livres pour le soldat », ils peuvent demander à Londres tous les ouvrages qu'il leur plaît. Ces ouvrages leur sont offerts gratuitement, si le prix ne dépasse pas cinq francs. Ils ont droit à la possession définitive de deux volumes. S'ils veulent en avoir d'autres, ils doivent remettre les deux premiers à un dépôt central qui est à La Panne.

Le budget de l'œuvre est alimenté par des dons anglais et belges et subsidié par le ministère belge de l'Intérieur. D'après les renseignements que nous possédons, l'œuvre avait reçu, au 15 octobre dernier, 4.500 demandes d'ouvrages en français et 1.500 demandes d'ouvrages flamands.

Une autre constatation intéressante qu'il m'a été donné de faire en consultant les registres et la correspondance de l'œuvre, c'est que la demande d'ouvrages littéraires est très faible ; 15 o/o des soldats demandent des manuels techniques ou scientifiques, des grammaires, des dictionnaires pour l'étude des langues. « Vous savez comme il est pénible pour nous d'être privés de tout travail intellectuel, écrit un soldat, et de ne pouvoir se distraire qu'en lisant des romans ou des fadaises quelconques. » Et le signataire de cette lettre réclame... un traité d'analytique à trois dimensions.

La préoccupation de nombreux soldats est de ne pas oublier leur métier, de perfectionner leurs connaissances techniques. C'est un signe réconfortant. Le problème de la main-d'œuvre est en effet l'un de ceux qui se poseront avec le plus d'acuité dans la Belgique de demain. Nombre de ses meilleurs ouvriers ont émigré en Amérique, au Canada, ou bien demeureront en Hollande, en Angleterre, en France, où ils sont réfugiés depuis deux ans. Grâce à des spécialistes belges, la Hollande a créé depuis octobre 1914 des industries nouvelles, sans lesquelles, naguère, elle était tributaire de l'Allemagne ou de la Belgique. Pour parer à un danger qui n'est que trop certain, des Belges ont créé en Hollande, au prix de mille difficultés, un enseignement professionnel très complet, dans les camps où 25.000 soldats de l'armée d'Anvers sont internés.

Beaucoup d'intellectuels qui sont au front, presque tous les étudiants, craignent d'être handicapés par ceux qui, ne s'étant pas engagés ou n'étant pas mobilisés, ont pu continuer leurs études.

Nombre de soldats flamands désirent apprendre le français. Des Wallons demandent des grammaires ou des dictionnaires flamands : il y a là une tendance que, seuls, négligeront certains aveugles auxquels la guerre n'aura rien appris.

« Le temps semble parfois si long dans les tranchées, écrit un Wallon, et il est si triste de ne pas pouvoir converser entre Wallons et Flamands qui, somme toute, sont des Belges, que je m'appliquerais volontiers à apprendre cette langue, et surtout que nous habitons ce pays momentanément et que l'usage de cette langue est nécessaire, si pas indispensable. »

D'un autre : « Sans être rebelle à l'étude du flamand, je m'en occupais fort peu avant la guerre ; une fois à l'armée, j'ai été à même de constater la nécessité, je dirais même le devoir qu'il y a pour un Belge d'apprendre les deux langues. Ainsi, il m'arrivait de me trouver dans un abri, à la tranchée, avec des camarades que je ne pouvais comprendre. La même chose, étant en faction avec un compagnon flamand. Et je vous assure, Mademoiselle, que c'était bien mortifiant pour moi de ne pouvoir partager mes impressions devant le danger, en des moments où l'on éprouve le besoin de s'épancher pour dissiper son émotion. »

Et voici la contre-partie, une lettre flamande que je traduis : « Par la présente, je viens vous demander poliment si vous n'auriez pas la bonté de m'envoyer un livre pour me permettre d'apprendre le français. Je suis furieusement désireux de parler le français qui nous viendrait si à point dans les tristes temps où nous vivons. Mes parents, ma famille sont dans la Belgique occupée et je suis ici seul, depuis 16 mois, au front, sans avoir l'argent pour acheter un tel livre. Mais j'espère que vous pourrez m'aider. » Le manuel de français fut envoyé immédiatement ; mais, hélas ! il revint à Londres, car le destinataire, entre temps, avait été tué ! J'ai passé des heures à compulser la correspondance de l'œuvre. (Les lettres sont toutes gardées pour être envoyées à la famille, quand le soldat meurt au front.) J'ai trouvé dans cette correspondance

des choses exquises ou émouvantes, des documents humains infiniment précieux. Le soldat se livre beaucoup mieux dans ces lettres que dans la conversation. Voici un poète qui s'ignore : « Ne pourrions-nous avoir, pour occuper nos longues nuits de garde, un petit traité quelconque s'occupant du monde des étoiles : le ciel est si beau et nous en connaissons si peu de chose ! Dans la journée, nous faisons énormément de terrassement au génie, et nous dérangeons continuellement un monde immense : celui des insectes, qui, par son labeur et son activité, nous intéresse beaucoup. Ne pourrions-nous obtenir une *vie des insectes ?* »

Un croyant demande un livre pour un camarade et joint à sa lettre une médaille sainte : « Du gage sincère de ma profonde reconnaissance, dit-il, je me permets de vous envoyer une médaille que j'ai *portée* depuis le début de la guerre et à qui je considère devoir maintes fois la vie. Je ne sais si vous êtes croyante, mais j'espère que vous daignerez accepter mon humble offrande et qu'elle vous sera agréable. Il m'est pénible de m'en séparer, mais je considère qu'elle porte bonheur et je souhaite qu'elle vous rendra heureuse, car tel est le désir le plus ardent de mon cœur. » N'est-ce pas touchant ? Mais ce sont là des lettres d'hommes déjà cultivés, et combien je trouve plus savoureuses, plus émouvantes souvent, les lettres de paysans et d'ouvriers. En voici une d'un brigadier d'artillerie, ouvrier électricien des environs de Charleroi :

« Comme étant simple ouvrier et voulant me créer une situation plus propice pour plus tard, je veux employer mes moments de loisir à m'instruire pour redevenir un ouvrier courageux et capable pour plus tard. Faisant partie du pays de Charleroi, pays industriel, pays de l'ouvrier, je puis être digne de faire partie de cette contrée, car moi aussi je ne suis qu'un ouvrier dont ma patrie aura besoin de moi plus tard, comme elle a besoin de tous ses soldats dans la situation dont elle se trouve pour le moment. »

Voici ce qu'écrit un brave qui a lu quelque ouvrage sur les atrocités allemandes : « Je vous remercie de tout cœur pour le livre que vous venés de manvoichés (m'envoyer) et je vès le cartés (garder) soigneuseman pour le reportés chez mois après la guerre, et a loure (alors) opourras prouvés à ses sales boches qui sont des assasin et des criminel par tous ses livres

las. Je termine, ma petite (sic), en vous remétans mes sinsères salutations. »

Dans l'esprit d'un brave paysan flamand, à qui la bonne fée de Londres a envoyé un livre, l'espoir d'une idylle s'est ébauché. Mlle de Meulemeester ne nous en voudra pas de reproduire ce billet amusant :

« Bien chère Rose, je me suit réjouit d'avoir reçu une jolie petite réponse. Sa ma fait grand plaisir de te savoir en bonne santé, quand a moi, je me porte toujours bien à l'armée. Vous me demande de quel ville que je suis ; eh bien chère Rose moi je suis du sud d'Ypres (de Warneton). Chez moi c'était une ferme avant la guerre, mais maintenant on a plus de ferme, plus rien, les allemands ont tout pris et ils habitent mon endroit, et c'est malheureux que cette terrible guerre dure si longtemps. Chère Rose je préfère aussi bien de savoir de quel endroit que vous êtes et peut être qu'on pourrait te revoir un jour dans notre chère petite Belgique ou l'on vivait si bien avant la guerre. Chère Rose à l'occasion je ferai tirer ma photographie. Pour le moment je ne voit rien davantage à te dire, je suis toujours en bonne santé et j'espère bien que ma présente petite lettre vous trouvera de même à son arriver. »

CLAUDE BORAIN.

KŒNIGSMARK

(*Suite*[1])

—

Un, puis un autre coup de feu, retentirent dans la nuit vide et claire. Nous prêtâmes l'oreille. Aucun autre ne suivit.

Vignerte haussa les épaules.

— Quelque sentinelle qui s'affole.

— Prêtez-moi votre lampe électrique, me demanda-t-il.

L'ayant allumée, il me tendit deux papiers.

— Qu'est cela, dis-je ?

— Cela, me répondit-il, c'est d'abord une des lettres adressées à Aurore de Lautenbourg par le grand-duc Rodolphe. Voici ensuite le document rédigé par M. de Boose, qui me valut, ainsi que je viens de vous le raconter, de rentrer en grâce auprès de la grande-duchesse. Il est bon, ajouta-t-il, que vous ne vous figuriez pas que vous rêvez en m'écoutant. Prenez un peu contact avec la réalité.

Je regardai avidemment ces deux papiers : l'un couvert de l'écriture énergique et forte de de Boose, l'autre plein de ces caractères allongés, féminins, qui dénotent une nature inclinée moins sur l'action que sur le rêve. La lettre de ce grand-duc allemand qui reposait à cette minute par delà les mers, dans les glaises calcinées du Togoland, entre les barres rouges des tropiques, cette lettre m'émouvait infiniment. A la toucher, j'évoquais avec une incroyable précision celle à qui elle fut écrite. Aurore de Lautenbourg était près de nous. Il me semblait que je la connaissais depuis toujours.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 467, 468 et 469.

Vignerte éteignit la lampe, et le rectangle de ciel nocturne réapparut. Je lui rendis ses papiers. Il continua.

Parlant des *Lettres de Dupuis et de Cotonet*, Brunetière a dit qu'on y trouve moins d'esprit que de désir d'en avoir. Et c'est à peu près vrai de toutes les autres choses de Musset. Et rien ne peut mieux faire comprendre, par opposition, ce qu'était la conversation de la grande-duchesse. Cette femme orgueilleuse y était toujours elle-même. Et comme elle était un être d'exception, ce qu'elle disait était toujours exceptionnel. Hautaine dans ses jugements, jamais prétentieuse, jamais livresque, n'éveillant jamais l'écho « du fracas d'infolios qui tombent ».

Elle répugnait au lieu commun autant que le chat à une bouillie d'herbes.

Dans l'ignorance où je me trouvais de ses goûts et de son savoir, je lui avais la veille apporté trois livres: *le Voyage du Condottière*, *les Eblouissements*, *les Evocations*.

Le lendemain, elle me les rendit.

— J'ai lu tout cela, me dit-elle. Mais votre choix n'était pas mal fait. Je vois que vous aimez la poésie.

Sur un sopha traînaient quelques volumes. Elle en prit un et me le tendit.

— C'est la *Revue du Caucase*, qui paraît à Tiflis. Il y a plus de beauté dans ces pages maladroites, dans ces naïfs récits de voyages aux régions immortelles que dans la plupart de vos poètes d'aujourd'hui. C'est la grande source où les poètes de demain viendront s'abreuver.

Elle continua :

— Shakespeare est mort depuis trois siècles, et les landes où il vit Macbeth sont aujourd'hui rasées, pleines d'usines. Des commis voyageurs de par ici ont remplacé en Espagne Don Quichotte. En Italie, Carducci est une espèce d'Hugo imbécile. Vos paysages d'émotion sont devenus, comme la Suisse, un pays de touristes. Il y a des tourniquets au bas de de toutes vos cimes.

Suarès, dont vous m'avez prêté le livre, le sent, et quand il a parlé de notre Dostoiewsky, il s'est surpassé lui-même. Il faudrait qu'il vînt un peu aux gorges de Dariel. Je suis bien

sûre qu'il les préférerait à celles de l'Ebre et du Douro, dont on voit des images dans toutes les gares.

Mme de Noailles est sans doute votre plus grand poète. Elle n'a qu'un tort, c'est de se croire grecque. Grecque, elle ne l'est pas plus que l'Ariane du Bacchus indien, ou la Médée de Circassie. Ce qu'elle a de meilleur, elle le doit à l'Arménie et à la Perse, qui sont des pays à nous. Grecque ! Ils me font rire. Vous ne l'avez donc jamais vue ? J'ai déjeuné une fois avec elle, à Evian. Je puis dire qu'elle m'a plu, car elle est belle et méchante. Mais vraiment, je sais qu'elle n'a pas le type grec. Il y a chez nous un oiseau qu'on appelle le choucas. Il est sauvage, monte très haut,et mord. Ses plumes sont noires et bleues. Il est mince et nerveux. Mme de Noailles, c'est un choucas de Tartarie et non une lourde et grassouillette colombe d'Egine.

— Et celle-ci ? dis-je, lui tendant en même temps le volume de Renée Vivien.

— Celle-ci, me répondit-elle, en baisant le livre, je vous en parlerais mal, car je l'adore.

J'étais éperdu de joie d'écouter, dans un cadre qui satisfaisait mes plus impérieux besoins de luxe, cette femme que j'admirais avec une ferveur passionnée parler des choses qui me sont les plus chères. Je le lui dis simplement, comme on devrait toujours faire.

Elle en fut touchée, je crois. Posant sa main sur mon épaule, elle murmura, je ne me rappelle plus dans quelle langue :

— Tu es gentil, et je t'aime bien, petit frère.

Et, se tournant vers Mélusine, elle lui répéta la phrase russe de la veille :

— Non, vraiment, ce n'est pas encore sur celui-là qu'il faut compter pour mon admission à la *Kirchhaus*.

Puis, avec sa vivacité ordinaire :

— Je crois, ami, que je vous ai tutoyé. Il ne faut pas faire attention. Je mélange un peu tous les dialectes, et, chez nous, on tutoie presque toujours tout le monde, depuis les pauvres fidèles jusqu'au Czar.

Un long silence régna, coupé à intervalles cadencés par l'air bizarre dont Mélusine faisait résonner sa guzla.

Dans une coupe, une pastille d'encens fumait.

Par contenance, je me mis à tourner, sans les lire, les pages d'un livre ouvert sur une petite table, à côté de moi.

— Vous aimez cela ? me demanda Aurore.

Cela, c'était les *Reisebilder*.

Et comme je lui disais mon culte pour Heine :

— Moi, dit-elle, ce que je prise avant tout dans un poète, c'est une certaine qualité d'âme. C'est pourquoi je chéris Shelley et Lamartine, et c'est pourquoi ce Heine m'a toujours dégoûtée. Oh ! je sais ce que vous allez me dire, la *Nordsee* et le reste. Je connais mieux que personne ma dette envers lui. Mais il est comme ce Deutz, qui vendit votre duchesse de Berry, et j'ai toujours envie de prendre des pincettes pour lui tendre mon admiration.

M'ayant pris le livre des mains, elle le parcourait.

Quelle heure pouvait-il être, je ne savais. Soudain, par la fenêtre ouverte derrière les portières, se glissa un peu de cet air froid précurseur de l'aube. La fumée de l'encens oscilla, comme une colonne qui va se renverser.

Abîmée maintenant dans les *Reisebilder*, la grande-duchesse ne me voyait plus. Mélusine mit en souriant un doigt sur ses lèvres et me reconduisit sans que sa maîtresse se fût aperçue de notre sortie.

Dehors, il faisait froid. L'azur clair de la nuit se brouillait à l'est et devint lentement violet, puis vert, puis jaune. Je m'étais assis sur un banc, à côté de la porte, au-dessous de la fenêtre de la grande-duchesse, savourant une espèce de joie triste, à ce même endroit où j'étais venu tant de nuits avec l'unique raison d'être près d'elle.

Alors, lasse, monotone, mais pure comme l'eau glacée d'un torrent, une voix chanta :

Rythmée par la guzla de Mélusine, c'était la voix de la grande-duchesse. Nulle dissonance dans cet être. Sa voix était bien celle que j'avais pu rêver.

Elle chantait la romance d'Ilse, la plus belle des *Reisebilder*. Et, parce que nous venions d'en parler ensemble, il me semblait que j'étais encore un peu dans sa chambre.

Je suis la princesse Ilse, et j'habite la roche Ilsenstein.
Viens avec moi dans mon château, nous y serons heureux.

Je veux guérir ta tête avec mes vagues transparentes.
Tu oublieras tes chagrins, pauvre garçon malade de soucis !

Je veux t'embrasser et te serrer comme j'ai serré et embrassé
Le cher empereur Henri, qui est mort maintenant.

Les morts sont morts. Et il n'est que les vivants qui vivent,
Et je suis belle et florissante ; mon cœur rit et palpite.

Mon cœur rit et palpite... Viens chez moi, dans mon palais de cristal.
Mes demoiselles et mes chevaliers y dansent, la troupe des écuyers se [livre à la joie.

Les longues robes de soie bruissent, les éperons d'or résonnent.
Les nains font retentir les timbales, jouent du violon et sonnent du cor.

Mais toi, mon bras t'enlacera comme il enlaça l'empereur Henri :
De mes mains blanches, je lui bouchai les oreilles, quand dehors la trom- [pette sonna.

Il se fit un grand silence. Puis, le jour naquit.

*

J'étais en train de donner à mon élève sa leçon d'histoire ancienne quand le grand-duc entra.

Il nous fit signe de nous rasseoir, et à moi de continuer.

J'avais, ce matin-là, parlé au duc Joachim des successeurs d'Alexandre, depuis les combats dans les rues de Babylone, que se livrèrent les Epigones, jusqu'à la bataille de Cyropédéon, qui assit, par la défaite de Lysimaque, les dynasties des Lagides et des Séleucides. J'avais essayé de camper devant mon jeune prince allemand les grandes et tragiques figures d'Eumène, le chef des Argyraspides, de Polysperschon, d'Antipater, d'Antigone Gonatas, de Démétrius Poliorcète. Il m'écoutait en prenant force notes, avec une docilité que j'eusse souhaité moins complète...

Le grand-duc s'était assis, et écoutait lui aussi. Séduit par sa figure grave et intelligente, ce n'était plus pour le borné Joachim que je parlais, c'était pour Frédéric-Auguste. C'est à lui que s'adressa ma conclusion, lorsque j'essayai d'expliquer comment la poussière d'empires des épigones devait faciliter la victoire de la Rome centralisatrice.

Comme, à un instant, mes paroles s'embarrassaient un peu:

— Que ma présence ne vous gêne pas, dit en souriant Frédéric-Auguste, si vous avez l'intention d'établir un parallèle entre Rome et la Prusse.

— J'étais en effet visiblement ennuyé d'insister, devant lui,

sur la vassalité des souverains allemands confédérés vis-à-vis du roi de Prusse.

Je le fis néanmoins, et il m'approuva :

— Puisse cette vassalité, dit-il, comme la soumission des pays alliés de Rome, assurer la grandeur de l'Allemagne et la paix du monde.

Je terminai en indiquant à mon élève la bibliographie de la leçon que je venais de lui faire, et lui citai l'ouvrage essentiel : *l'Histoire de l'Hellénisme*, par Droysen.

— Pardon, Monsieur, dit le grand-duc, n'y a-t-il aucun ouvrage français susceptible d'être utilisé à la place de celui de Droysen ?

Je n'avais jamais ressenti en Sorbonne la honte que j'eus ici à répondre que non.

Onze heures sonnaient.

— Joachim, dit le grand-duc, vous pouvez vous retirer. Restez, Monsieur Vignerte.

Quand nous fûmes seuls :

— Monsieur, me dit-il de sa belle voix grave, un peu triste, vous avez jusqu'ici pu me croire avare des compliments que certainement vous sentez devoir mériter. Mais j'ai la mauvaise habitude d'attendre assez longtemps avant de me prononcer. Ce moment est arrivé, Monsieur. A votre insu, votre élève a subi hier un examen que lui a fait passer un professeur de l'Université de Kiel. Peu suspect de partialité envers les méthodes françaises, ce professeur n'a pu que s'incliner devant les résultats que vous avez obtenus.

Il ajouta sur un ton qui n'était pas dénué d'amertume :

— Je sais que le moissonneur a d'autant plus de mérite que sa moisson a poussé sur un terrain plus rebelle. Permettez-moi de vous adresser aujourd'hui mes remerciements, en vous exprimant le vœu que l'hospitalité de Lautenbourg soit assez de votre goût pour vous permettre d'y poursuivre jusqu'au bout une tâche si bien commencée.

— Monseigneur, répondis-je, véritablement ému, c'est moi qui suis confus de la bienveillance que me témoigne Votre Altesse.

— C'est moi, dit-il avec force, c'est moi qui suis votre débiteur. Je viens d'apprendre, Monsieur Vignerte, que vous prélevez sur les maigres loisirs que vous laisse l'éducation de mon

fils des heures que vous consacrez à une tâche qui m'est peut-être plus chère encore. Que tout ceci, à jamais, demeure entre nous. Je sais à quelles difficultés vous avez pu vous heurter avant d'obtenir de la grande-duchesse la confiance qu'elle vous a maintenant, je crois, octroyée. Je ne vous connaissais pas assez, Monsieur, pour vous manifester dès l'abord, plus explicitement que je ne le fis, le désir où j'étais de vous voir vous mettre à sa disposition, essayer de la distraire, de l'arracher à des pensées noires, à une sorte de déséquilibre moral fatal à sa santé physique. Vous m'avez compris, et vous avez réussi mieux que je ne l'espérais. Vous voyez bien que c'est moi qui suis votre débiteur.

Il y avait dans sa voix tant de tristesse majestueuse qu'une extraordinaire émotion me gagna :

— Monseigneur, murmurai-je, je vous promets...

Il étendit la main.

— Je n'ai pas besoin de promesses, Monsieur. Je vous connais à présent, et sens que tout ce qui sera en votre pouvoir de faire pour le bien de la grande-duchesse, vous le ferez. Ce sera la meilleure façon de justifier la confiance que je vous porte. Votre tâche ne sera peut-être pas toujours facile. Une femme, surtout lorsqu'elle a été éprouvée par la mort d'un être aimé, n'a pas cette égalité d'humeur dont nous autres hommes nous nous enorgueillissons. Faites pour le mieux, cher Monsieur.

Nous gardâmes un moment le silence. Puis il dit encore.

— J'ajouterais d'autres remerciements, si toute marque d'estime n'était superflue après celle que je viens de vous donner en vous parlant de la sorte. Vous me permettrez cependant de tenir compte du surcroît de dévouement que je me trouve exiger de vous. Je viens de donner des ordres pour que vos appointements soient portés à 15.000 marks.

Et comme je me récriais :

— Allons! me dit-il avec ce sourire qu'il savait rendre charmant, ne jouez-vous pas chaque soir maintenant au bridge, à cinq pfennigs le point ?

☆

J'arrivai un peu en retard au déjeuner et trouvai le professeur Cyrus Beck en grande discussion avec de Kessel.

Ce dernier s'amusait visiblement à taquiner le vieux savant qui, des moins aptes à comprendre la plaisanterie, était cramoisi d'indignation.

J'avais trop de sujets de méditation à rouler dans ma tête pour prêter l'oreille à leurs propos. J'entendais vaguement le professeur affirmer que la chimie jouerait dans la prochaine guerre un rôle supérieur à celui de toutes les autres armes, et que lui, Cyrus Beck, était sur le chemin d'une découverte qui permettrait, avec un modeste laboratoire et quelques cornues, de réduire à néant un corps d'armée.

Il s'excitait énormément aux railleries que lui opposait de Kessel.

A la fin, il en vint à m'appeler en témoignage contre le commandant, me demandant de lui citer le passage où Renan souhaite que les destinées de l'humanité soient remises entre les mains d'une commission de savants dépositaires d'explosifs assez forts pour faire sauter la Terre aux quatre coins du firmament, si ses habitants s'avisaient de broncher.

J'avoue que je n'avais qu'imparfaitement écouté son raisonnement.

— Evidemment, lui dis-je! Permettez-moi, je vous prie, Monsieur Beck, de vous demander maintenant un petit renseignement.

— A votre disposition.

— Pouvez-vous me dire ce que c'est que la *Kirchhaus?*

Le vieux s'était levé. A mon grand ébahissement, il me jeta un regard chargé de colère, et, avant que je fusse revenu de ma surprise, il sortit en faisant claquer la porte.

Je regardai de Kessel. Cet homme, si froid et correct, se tordait littéralement de rire.

— Qu'y a-t-il? demandai-je.

— Vous en avez de bonnes, put-il enfin dire. Pauvre homme! Avez-vous vu son air furibond? Lui qui croyait trouver en vous un appui.

— Mais pourquoi s'est-il fâché? demandai-je, et mon étonnement était si naturel que ce fut au tour de de Kessel d'être surpris.

— Comment, me dit-il, vous ne l'avez pas fait exprès?

— Quoi?

— Ce n'est pas exprès que vous lui avez demandé ce que c'était que la *Kirchhaus*?

— Je le lui ai demandé parce que je l'ignorais, et pour le savoir, dis-je, un peu agacé.

Il me regarda et se mit à rire encore plus fort.

— Ah! bien, comme hasard, alors, jamais je n'ai rien vu de mieux. La *Kirchhaus*, mon cher ami, à Lautenbourg, vous ne savez donc pas ce que c'est?

— Eh bien?

— Eh bien, parbleu, c'est la maison des fous.

★

En toutes saisons, la grande-duchesse chassait.

De temps en temps, pour faire plaisir aux officiers du 7e hussards, elle condescendait à courir un renard ou un cerf. Mais ce qu'elle préférait à tout, c'était la chasse solitaire, à travers la pluie et le vent, sans piqueurs, sans valets ni rabatteurs; la chasse avec un chien, et l'imprévu.

Que de fois, le soir, je l'ai vue, dans son petit salon, faire elle-même ses cartouches. Les belles douilles, bleues, violettes, vertes, chamois, tricolores, étaient alignées devant elle, sur une table, où était vissé le sertisseur. Réglant méticuleusement les chargeurs de cuivre, elle donnait à chacune sa dose de poudre, sa bourre, sa dose de plomb, son petit carton blanc. Puis, quand elle les avait serties, elle inscrivait, sur chacune d'elle, le numéro du plomb.

Hagen était de toutes les parties de chasse, et, vraiment, il eût été difficile de l'en évincer, puisque c'était son service. Mélusine de Graffenfried, molle et mauvaise marcheuse, préférait rester au palais, allongée sur les fourrures, à fumer ses éternelles cigarettes blondes. En revanche, presque toujours, M. de Marçais venait avec nous. Ce lui était l'occasion d'exhiber des costumes de sports sensationnels sur lesquels Aurore ne manquait jamais de le complimenter. Il était d'ailleurs un compagnon serviable, plein d'entrain, charmant.

Nous partions du château vers deux heures de l'après-midi, à cheval. Il fallait d'abord traverser l'*Herrenwald*. Des écureuils bondissaient dans les sapins, des faisans s'enlevaient pesamment dans les avenues. Au fond d'une gorge embrous-

saillée, c'était le vol invisible et tumultueux d'une bécasse.

De Marçais aurait bien voulu demeurer là. Il aimait mieux la chasse en forêt, aux faisans, dans une clairière, avec, à ses côtés, un laquais pour lui recharger son fusil et lui annoncer le passage du gibier : un faisan à gauche, Monsieur le Comte; une poule à droite.

Mais la grande-duchesse Aurore ne l'entendait pas de cette oreille, ayant horreur de tout ce qui rappelait la chasse officelle, et affichant d'ailleurs un goût prononcé pour le gibier id'eau.

Bientôt les arbres rabougris se clairsemaient. L'immense étendue palustre apparaissait, grise et vert pâle. Au-dessus, le soleil déjà bas était une grosse boule rose.

Deux valets nous attendaient dans un petit kiosque rustique; ils prenaient nos chevaux. De Marçais avait son chien Dick, un grand braque bleu d'Auvergne, dur de la gueule, chassant un peu loin, mais tenant bien l'arrêt. L'épagneul de la grande-duchesse noir et feu, assez laid, semblait le frère chien de Tarass-Boulba.

Avec quel bonheur, rejetant les brides, elle sautait à terre. Je vois encore le geste par lequel, ouvrant son *hammerless*, elle y faisait glisser les deux cartouches mauves. J'entends le bruit froid du laiton venant claquer contre l'acier du canon...

... Quand j'avais quinze ans, armé d'un vieux fusil à broche, j'avais déjà goûté à cette extraordinaire joie, la chasse dans un immense marais. Plus tard, au régiment, les tirs sur silhouettes disparaissantes m'ont été de l'enfantillage à côté des beaux doublés sur bécassines divergentes que je réussis alors.

Il y a, au nord de Dax, un marécage immense, délimité par les misérables bourgades d'Herm et de Gourbera. On y pénètre par une gorge appelée la Cible, parce que les chasseurs de l'empereur y firent autrefois des tirs.

C'était la même étendue brumeuse. Oh! la plainte mouillée du sable mou, de la terre fondante, les grandes herbes jaunes et tranchantes comme des sabres, qui scient la main maladroite qui s'y raccroche.

De cette boue, de ces traîtresses nappes de mousse verte, de ces trous entourés de roseaux, de ce paysage en apparence

uniforme, je savais toute la diversité, et l'innombrable faune qui l'habite.

Comme la belle chasseresse des marais de la Volga, je connaissais tous les oiseaux de ces étendues pâles : le râle noir, ou râle d'eau, qui sautille dans les arbustes dépouillés ; le râle de genêt ou râle rouge, qui court à perdre haleine à travers les grandes herbes, dépiste les meilleurs chiens, essouffle le chasseur et fait croire à la présence d'un lièvre, avant de se décider à s'envoler, pauvre oiseau alors malhabile, proie condamnée.

C'étaient les multiples espèces de canards, sur lesquels le plomb glisse, et qui filent vertigineusement, de leur vol oblique et rigide : souchets siffleurs, milouins, tadornes à belles têtes rouges ; aigres sarcelles qui naviguent par couples, et qui, sur leurs poitrines roussâtres, ont trois plumes en forme de trèfle noir...

C'étaient les vanneaux, noirs et blancs, comme des pies, qui montent dans l'air en croassant, et tout d'un coup chavirent vers la terre, pour éviter le coup de feu...

C'étaient les pluviers, si beaux, au printemps, dans leur simarre d'or...

C'étaient, enfin ! les reines du marais, le plus beau, le plus difficile coup de fusil, les bécassines : la petite, moins grosse qu'une alouette, que chez moi on appelle *sourde*, rayée de bleu et de vert ; la bécassine ordinaire, de la taille d'une caille, mais toute en nerf, et la plus rare, la double, qui a la taille d'une perdrix.

Avec leur cri triste et rauque, elles filent dans une vitesse qui éblouit, avec des crochets qui déconcertent. On vise à droite et, quand le vent a emporté la fumée, on voit à gauche, très loin, le petit oiseau gris qui disparaît.

Au milieu de ces marécages hanovriens, semblables à s'y méprendre aux marais landais, Aurore de Lautenbourg était plus belle encore qu'au palais, en toilette d'apparat. Une toque de grèbe sur ses cheveux, d'immenses et fines bottes la chaussant, elle allait, sautant avec la légèreté d'une bergeronnette sur les mottes croulantes. La buée jaune de cette atmosphère brouillée d'eau mettait à son profil un reflet mauve. De Marçais tirait froidement, bien. Le petit de Hagen s'énervait et lâchait toujours trop vite son coup de fusil. J'étais de beau-

coup plus adroit qu'eux, mais quelle piètre figure je faisais à côté de la grande-duchesse.

Nous laissant les râles et les canards, elle ne s'en prenait qu'aux bécassines. Peu à peu, la nuit tombait sur l'étendue aquatique. Le bas de l'horizon se cuivrait dans un dernier embrasement. Les flaques d'eau brillaient d'un éclat vert qui se fonce et noircit. Des fusils, à chaque détonation, commençait à sortir une pâle baguette de flamme qui, à mesure que l'obscurité tombait, devenait plus rouge.

C'était l'heure de la grande-duchesse. Son épagneul endiablé se multipliait. On entendait, sous ses arrêts répétés, s'envoler les bécassines. Ni de Marçais, ni de Hagen, ni moi, ne les voyions plus. Mais Aurore les voyait, elle; chacun de ses coups de fusil abattait un petit oiseau gris.

On attendait, une seconde, puis dans l'obscurité, c'était un bruit d'herbes écartées. Les yeux plein de phosphore, trempé, luisant et noir, l'épagneul apparaissait, rapportant à sa maîtresse la bécassine qui venait de tomber.

Il faisait nuit. Au ciel bas, avec des cris lointains et rouillés, des files de grues invisibles passaient. La grande-duchesse prenait à son chien l'oiseau. Nous nous rapprochions. Je la voyais tâter le corps ténu, encore chaud. Pas une blessure apparente. Rien qui pût déceler le grain de plomb, l'imperceptible trou noir par où cette mince vie s'était envolée.

Alors, avec l'inconséquence qui est le propre de bien des chasseurs, portant à ses lèvres la petite tête inerte, Aurore de Lautenboug y déposait un baiser.

VI

Ce fut le samedi soir, 16 mai 1914, que la grande-duchesse de Lautenbourg me fit l'honneur de me conter l'histoire de sa vie. Ce récit, permettez-moi de vous le refaire, moins en raison de l'utilité incontestable de certains de ses détails pour l'intelligence du drame qui va maintenant se précipiter, que pour la joie que j'ai à ouvrir ce coffret à bijoux, à manier les admirables pierreries barbares dont il déborde, et qui, toujours, si noire soit-elle, éclaireront ma nuit.

De Hagen, obligé d'assister à un dîner que donnait le 7e hussards, n'était pas là. Je vis avec bonheur que, quelle que fût

la désinvolture avec laquelle elle traitait cet amoureux taciturne et obstiné, elle était plus libre avec moi que devant lui.

Etendue à demi sur la peau d'ours blanc qui recouvrait sa chaise longue, elle était vêtue ce soir-là d'une tunique très vaste, très légère, de soie turque, jaune, avec des broderies mauves et argent. Par moment, elle froissait les grandes roses d'une coupe posée à côté d'elle sur un guéridon bas, et l'on entendait la chute molle des pétales sur le tapis bleu.

Mélusine, accroupie sur le tapis, les cheveux à demi déroulés, laissait sa tête languissante reposer sur les pieds nus de sa maîtresse, que, par moment, elle enlaçait.

Du fauteuil où j'étais assis, je voyais, dans l'entrebâillement de son fichu de Valenciennes, se gonfler voluptueusement la fine gorge mate de la jeune fille. Derrière les tentures tirées, la fenêtre était ouverte, et la brise nocturne, les écartant parfois, mêlait à l'odeur entêtante de l'ambre, des roses et des cigarettes, les balsamiques parfums de l'*Herrenwald*.

Avec cette insouciance complète de l'effet, du style, mêlant trois langues, passant du vousoiement français, à la troisième personne allemande, au tutoiement russe, Aurore parla.

« Tu sais, commença-t-elle, que je n'ai pas précisément monté en me mariant. De princesse, je n'ai plus été que grande-duchesse. Et pour être alliée aux Hohenzollern, la famille de mes maris n'est pas de beaucoup aussi ancienne que la mienne.

« Je suis une princesse Tumène. Je sais bien que vos histoires occidentales ne contiennent presque rien à notre sujet. Mais si tu allais à Samarkande, à Kara-Koroum, ou seulement à Tiflis, tu lirais dans les vieilles chroniques mongoles des choses qui te laisseraient rêveur sur l'antiquité de nos origines, et tu comprendrais que vos Broglie, vos Cumberland, ne sont que des parvenus à notre côté.

« Il y a eu un prince Tumène décapité pour avoir résisté à Iaroslav le Grand, et je ne remonte pas plus haut pour ne pas t'ennuyer avec des noms à coucher dehors. Un autre, beaucoup plus tard, a donné tellement de fil à retordre à Ivan le Terrible que celui-ci préféra traiter avec lui, et lui envoyer des présents merveilleux, dont une grande pendule avec le zodiaque tout en saphirs. N'empêche que le fils de ce Tumène-là amena quarante mille cavaliers au Khan de Crimée, lorsqu'il alla assiéger Moscou, en 1571, je crois.

« Il ne faudrait pas croire que parce que nous avons lutté d'abord contre le Czar, nous étions des sauvages. Boris Godounov a eu bien besoin de nous contre les Tartares, les Tcherkesses et les Tchérémisses. C'est vrai que nous préférions nous battre contre les Européens. C'est Alexis Tumène, filleul de Pierre le Grand, qui a conduit la grande charge de Pultawa. En récompense, ce czar le laissa tranquille avec ses réformes. Il y a chez nous un tableau dans le style de votre Mignard qui le représente avec son bonnet de grèbe, sa touloupe d'or, brodée comme une chasuble, et ses longues moustaches que le Czar avait fait couper à tous les autres.

« Le premier qui fut rasé fut Wladimir, mon arrière-grand-père. C'est ce Wladimir qui faillit être fusillé par ordre de Barclay de Tolly, je ne me rappelle plus pourquoi. Il commandait le corps des cosaques d'Astrakan, qui campèrent dans les Champs-Elysées, et qui y firent du beau, paraît-il. Mon arrière-grand-père avait beaucoup pillé, mais il vendit tout pour avoir de l'argent qu'il s'empressa de perdre au Palais-Royal. Tu penses, il faisait paroli sur la rouge, et la noire est sortie quatorze fois.

« Le père de Wladimir avait été d'abord très bien avec Catherine II. Lorsqu'elle en eut assez, elle lui fit épouser une demoiselle d'Anhalt. C'est la première fois que ma famille s'est alliée avec des gens de par ici. J'espère que je clorai cette liste. Mélusine, je ne dis pas cela pour te peiner, mais cette Allemande était bête et économe. Par exemple, elle n'a pas pu faire à sa ressemblance un seul des sept enfants qu'elle donna à son mari. Tous des petits cosaques.

« Ma grand'mère était d'Erivan. On dit que je lui ressemble, mais elle était plus belle que moi. Elle se convertit pour épouser mon grand-père, dont elle était folle. Avant, elle adorait le feu, ce qui est bien la plus belle religion du monde.

« Papa, dont j'aurai l'occasion de te reparler, est le second de la famille qui se soit allié aux Allemands, et aux Hohenzollern encore. Mais il faut savoir comment cela s'est fait. Papa était, comme le grand-père Wladimir, abominablement joueur. Il avait juré de regagner en France ce que l'autre y avait perdu. En réalité, il s'y serait ruiné, si on peut être jamais ruiné avec des terres grandes comme six de vos dé-

partements, des cosaques dont on ne connaît pas le nombre et des troupeaux qui se doublent tous les ans.

« Toujours est-il qu'il passait dix mois de l'année à Paris, il était du Jockey, à Aix, à Nice, dans tous les endroits où l'on peut rencontrer des types comme lui.— C'est à Aix qu'il connut ma mère. C'était en été 1882. Il était un soir à la Villa des Fleurs avec le roi Georges de Grèce et le grand-duc Wassili. Ils avaient beaucoup bu et ne devaient pas être seuls. C'est alors que papa se mit à dire des femmes un tas d'horreurs, affirmant qu'elles se valaient toutes, et que lui, prince Tumène, obligé de se marier à cause du nom, était bien décidé à prendre n'importe laquelle, au hasard.

« — Alors, dit le grand-duc, épouse la première qui entrera ici.

« — Aussi bien, pourvu naturellement qu'elle ne soit pas déjà mariée, ajouta mon père qui avait de la religion.

« — Je parie que non.

« — Combien ?

« — Cent mille roubles.

« — Tenu.

« Jamais, paraît-il, le roi Georges ne s'était tant amusé. Pauvre homme, j'ai eu du chagrin, il y a six mois, quand on l'a assassiné. Mais enfin, je voudrais que vous vous figuriez, Mélusine et toi, cette scène avec ces trois hommes attendant que la porte s'ouvre devant celle qui allait être princesse Tumène, car ils connaissaient bien l'entêtement de mon père et savaient qu'il aurait épousé la reine Pomaré ou Mme Dieulafoy plutôt que de perdre son pari.

« Ce fut ma mère qui entra, c'est-à-dire la duchesse Eléonore de Hesse-Darmstadt, alors âgée de seize ans, et suivie de sa gouvernante anglaise. J'en frémis encore. Si l'Anglaise était entrée la première, papa l'aurait certainement épousée, et j'aurais été bien moins jolie.

« Maman était en effet belle comme le jour. Une Mélusine blonde. Peut-être pourtant pas si belle que toi, ma chère Mélusine. Je l'ai peu connue, puisque je n'avais que cinq ans quand elle est morte. Elle ne put jamais bien s'habituer à la Tartarie. Je me rappelle, les premiers soirs d'automne, elle frémissait en entendant crier les courlis dans les marais de la

Volga.. Papa l'a beaucoup trompée. Elle ne savait que pleurer et il paraît que c'est ce qui agace le plus les hommes.

« Comment ne pouvait-on pas se plaire dans notre palais, c'est ce que je me demande encore. Ne te figure pas, je te prie, que ce soit une demeure de sauvage. Vers 1850, une Française est venue chez nous. Tu peux lire le livre qu'elle a écrit : *Voyages dans les steppes de la Caspienne*. Il a paru à Paris. Elle s'appelait Mme Hommaire de Hell. Son mari était un ingénieur, chargé de mission géodésique. Tu pourras vérifier cela dans tes bouquins. Elle fut reçue par mon grand-père. Elle a laissé une description assez exacte du palais.

« Ce palais était bâti dans une île de la Volga. Mes aïeux avaient fait cela à cause des nomades. Cette raison a disparu, mais le pittoresque est resté.

« Mon plus lointain souvenir est celui du bruit de la sirène du bateau à aubes, qui, trois fois par semaine, faisait le service d'Astrakan. C'était une joie, parce qu'il y avait des visiteurs, le gouverneur, le ministre de France, un homme aussi aimable que de Marçais, qui m'apportait des poupées et plus tard des livres. Comme les vrais seigneurs, papa était toujours de bonne humeur quand il avait du monde à recevoir.

« La fenêtre de ma chambre donnait sur le fleuve. Je voyais, sur l'eau jaune, les flottilles des milouins, des souchets, des tadornes à tête rouge descendre le courant, gravement, comme des jouets mécaniques vernis, et cela, a-t-on idée, pendant que Mlle Jaufre, ma gouvernante, me serinait la règle des participes : quand le complément est placé avant, il s'accorde ; quand il est placé après... Moi, je me levais doucement, je prenais ma longue canardière, avec du N° 4, et pan, pan, dans la flottille. Les domestiques allaient en bateau me chercher les canards. Papa ne se fâchait que si je n'en avais pas tué au moins une demi-douzaine. Après cela, ne t'épate pas si je fais quelquefois des fautes d'accord.

« Pour le piano, j'avais un professeur italien. — Un républicain. Il aurait voulu faire croire, avec des sourires entendus, qu'il était fils naturel de Garibaldi. Je ne me rappelle que son prénom, Teobaldo. Un jour, j'avais quinze ans, il tournait derrière moi les pages de la partition que je déchiffrais, il m'embrassa dans le cou. Il faut dire que je l'avais un peu agacé, pour voir, tu comprends. Je me mis à me tordre de

rire. Il prit ça pour des frissons, et m'embrassa plus fort. Je riais, je riais. Papa entra, je crus que j'allai être grondée. Mais la pièce était sombre. Il ressortit en emportant son sertisseur qu'il avait laissé sur une table. Pour le petit gibier, papa faisait ses cartouches lui-même, à cause du groupement.

« Le lendemain, j'étais avec Mlle Jaufre à me promener dans un petit bois de sapins, à la corne ouest de l'île, très fourré. Nous donnâmes presque de la tête dans une grande forme flasque qui se balançait pendue à un cèdre. C'était le pauvre Teobaldo. Mlle Jaufre s'enfuit en poussant un grand cri. Moi, je le retournai par les pieds, pour voir. Mais je m'enfuis bien vite aussi. Sa langue, noire et tuméfiée, pendait sur sa lavallière. Il avait les yeux blancs avec déjà, comme dans une vieille pomme, de grosses mouches, et, ce qu'il y a d'horrible, la même expression que quand il m'avait embrassée. Depuis, les hommes m'ont toujours dégoûtée.

« C'est alors que je devins rêveuse, pour avoir lu le *Démon*, de Lermontov, qui est un bien plus grand poète que votre Vigny et même que Byron. Je pâlis. Deux plaques roses marbrèrent mes joues. Un médecin vint d'Astrakan. Entre nous, je trouvai moyen de lui graisser la patte. Il m'ordonna les eaux de Piatigorsk. C'était précisément ce que je voulais, car c'est là, tu ne l'ignores pas, que fut tué en duel Lermontov.

« Les eaux de Piatigorsk sont des cascades qui rebondissent au flanc de murailles de granit noir et de mica étincelant. Cela a très grand air. Au bout de huit jours, je m'y ennuyais tellement que j'en avais recouvré la santé.

« Je crois que je n'aurais pu atteindre les quinze jours décrétés par papa sans la découverte que je fis d'un vieux Français extrêmement pittoresque, qui servait, à Piatigorsk, à guider les étrangers dans leurs promenades à travers la montagne. C'était un condamné politique. Je crois qu'il avait été l'ami de Vaillant. Bref, on l'avait expulsé de chez vous sous Carnot, et, comme ils font tous, il était venu se réfugier en Russie.

« Ce vieux était instruit, mais il avait des idées à lui. Je le pris en amitié surtout parce que Mlle Jaufre levait les bras au ciel en répétant : Que dira Son Altesse ! lorsqu'il

me parlait d'un tas de gens que j'ignorais jusqu'alors : Saint-Simon, Enfantin, Bazard, et Karl Marx, et Lassalle, et la Loi d'airain. Que sais-je encore !

« Je n'avais jamais lu Tolstoï. Le vieux me prêta *Résurrection*. Je n'avais pas idée d'un tel monde. Pour faire endêver Mlle Jaufre, je me fis expliquer les idées sociales de Tolstoï. Le vieux jubilait : Ah! Mademoiselle! Si vous vouliez, quelle belle œuvre !

« Le résultat, c'est qu'en quittant Piatigorsk, je ramenai avec moi le père Barbessoul. C'était son nom. Papa fut bien un peu étonné quand il nous vit revenir avec ce patriarche. Mais comme j'avais bonne mine, il ne dit rien. Et puis, il était habitué à mes fantaisies.

« Il fit plus. Il y avait à côté de l'île du château, dans la Volga, une autre petite île, d'une demi-verste carrée. Papa me la donna avec cinquante moujiks, hommes, femmes et enfants, pour y installer, d'après l'idée du vieux, un phalanstère, moitié Saint-Simon, moitié Tolstoï : suppression de la propriété individuelle, répartition des instruments de travail selon les besoins et les capacités, etc., etc.

« D'abord, tout alla très bien. Je passais quatre heures par jour dans le phalanstère. Le vieux Barbessoul exultait. Il était dans cette organisation quelque chose comme pope et contremaître. Papa me croyait folle.

« Vous ne vous étonnerez pas si je vous dis que j'en eus vite assez. D'ailleurs, les choses se gâtèrent : les gens du phalanstère allaient la nuit en barque voler les poulets des riverains, se sentant protégés par mon influence. Papa avait eu la bonté de leur supprimer les impôts et les journées de travail : c'est effrayant ce qu'ils buvaient de kvass. Il n'y avait que le vieux Barbessoul pour ne pas voir comme ils sentaient fort l'alcool, jusqu'aux femmes. Figure-toi qu'au bout de deux mois, l'un d'entre eux avait fini par posséder tous les instruments agricoles ; les autres les avaient mis en gage pour avoir du kvass. Alors, comme ils ne pouvaient plus travailler, ils fainéantaient tout le jour, et la nuit allaient voler les moujiks de la plaine. Une nuit, il y eut bataille. Deux moujiks furent tués. Papa se fâcha tout rouge, me traita de sotte et voulut faire pendre le vieux Barbessoul. Sur mes instances, il n'en fit rien, mais le phalanstère fut dissout. Depuis, il ne faut plus me la faire avec

le socialisme. Il est sûr que, sans les cosaques de papa, tous ces gens se seraient entr'égorgés.

★

« Un jour de février 1909, je venais d'avoir vingt ans, j'étais en bateau, sur un bras de la Volga, en train de tirer les macreuses, quand je vis sur la berge le cosaque préféré de papa qui faisait de grands gestes. Il avait mis au bout de son sabre son bonnet et l'agitait, l'agitait.

« Il criait aussi, mais je ne l'entendais pas. Je comprenais qu'il y avait un événement à la maison. Mais je voulais paraître indifférente, malgré toute la curiosité où j'étais de savoir quoi. Je ne ralliai la rive qu'une heure plus tard; le pauvre homme était mort de fatigue, tellement il avait agité des bras en s'époumonnant. Il me dit que le Prince m'attendait dans son cabinet. Je m'y rendis le plus lentement possible, prévoyant d'ailleurs une bonne semonce.

« Il n'en fut rien. Papa avait l'air ravi. Il m'embrassa, puis me montrant une grande enveloppe scellée de rouge sur son bureau, il m'expliqua de quoi il s'agissait.

« C'était le Czar qui écrivait à Papa. Il lui annonçait qu'en mai l'empereur Guillaume devait venir à Saint-Pétersbourg, qu'il y aurait de grandes fêtes, et pour finir une revue à Tzarskoïe-Selo; qu'à ce propos, il était désireux d'y voir les cosaques d'Astrakan et de l'Aral, et qu'il priait le prince Tumène de lui en emmener une division. « La Czarine, ajoutait-il, sera heureuse de faire connaissance à cette occasion avec sa petite nièce. » J'ai oublié de vous dire que j'étais sa nièce, par suite du mariage de papa avec une grande-duchesse de Hesse-Darmstadt.

« Jamais, je puis vous l'affirmer, je n'avais trouvé longs les jours dans notre palais de la Volga. N'empêche qu'en écoutant mon père, je sentis une immense joie, et que, de ce moment, je n'eus plus qu'une idée : épater le Czar, la Czarine, et l'empereur d'Allemagne, et tout le monde. Je me regardais toute la journée dans la glace, et vraiment, je n'étais pas trop fâchée de l'image qu'elle me renvoyait.

« Jusque-là, je m'étais fait habiller à Astrakan, chez les sœurs Menjuzan, de fort bonnes couturières françaises, qui

allaient une fois l'an à Paris pour les modèles, et qui réalisaient de l'or avec les grandes dames tcherkesses. Papa m'ouvrit un crédit illimité, et je partis deux jours après avec Mlle Jaufre. Mais il faut te dire que j'avais mon idée.

« Je revins d'Astrakan en disant qu'il n'y avait rien du tout. Je pleurai devant papa en affirmant que je ne voulais pas paraître à la cour attifée comme une sauvagesse. Vous pensez que je n'allais pas lâcher ainsi la belle occasion qui s'offrait de voir Paris. Papa se fit un peu bien tirer l'oreille. Mais j'avais tout de suite compris qu'il ne serait pas fâché d'aller redire un mot à ses connaissances de jadis.

« Dans les premiers jours de mars, nous partîmes. En arrivant dans ce Paris dont on m'avait tant bourré la tête, je n'avais qu'une crainte, y paraître étonnée. De là les allures un peu extravagantes que j'affectai.

« Papa se découvrit tout de suite un tas de visites et de courses indispensables à faire. Au Ritz, je ne le voyais plus qu'à l'heure des repas, et encore.

« Il voulait m'envoyer chez Redfern. Par esprit de contradiction, j'allai chez Doucet. Jamais je n'ai rien vu d'aussi ridicule que Mlle Jaufre avec son pince-nez et sa robe de satin noir caparaçonnée de jais, au milieu de ces belles filles qui allaient, venaient, me saluaient, pour que je puisse bien faire mon choix.

« On m'avait demandé : Que veut voir Son Altesse ?

« — Toutes les collections, répondis-je froidement.

« En un rien de temps, j'avais commandé six robes du soir, une douzaine de tailleurs, deux amazones, et le reste à l'avenant.

« Jamais je ne me trouvai assez décolletée. Mlle Jaufre était verte. La première crut même devoir me faire remarquer que, pour une jeune fille, c'était peut-être un peu risqué. Je la renvoyai à ses essayages. D'ailleurs papa, qui était venu une fois, m'avait approuvé, en me regardant avec un air dont je m'étais sentie fière, car je le savais connaisseur.

« Ce soir-là, se reconnaissant un peu coupable de tout le temps me plaquer ainsi, il me dit que nous dînerions ensemble, et donna l'ordre à Mlle Jaufre de me conduire, à huit heures précises, avenue Gabriel, devant chez Laurent. Inutile de vous dire qu'à huit heures il n'y avait personne. J'attendis,

assise sur un banc. Pour passer le temps, avec le petit poignard damasquiné que je portais en boucle de ceinture, je gravai mon nom sur ce banc. Il doit y être encore.

« A huit heures dix, voyant un vieux monsieur qui rôdait autour de nous, et ayant envie de détendre un peu mes nerfs, j'ordonnai à Mlle Jaufre d'aller m'acheter une boîte de *Mercédès* au bureau de tabac de l'avenue Matignon. Elle regimba un peu, mais partit. Le vieux alors s'approcha. Il avait des pantalons damier, un melon gris. Il me dit un tas de choses drôles, me parlant d'un petit appartement rue d'Offémont, avec un ascenseur doublé de toile de Jouy. Je tournais la tête pour ne pas qu'il me vît me tordre de rire, si bien que je fus fort étonnée en entendant le bruit d'une gifle formidable. En me retournant, j'aperçus papa. Le vieux partit avec dignité, murmurant que si on ne pouvait même plus plaisanter... Sous la lune, je voyais son melon gris tout cabossé.

« Mlle Jaufre revenait avec les *Mercédès*. Papa lui dit froidement de rentrer dîner au Ritz et de se coucher.

« Chez Laurent, on dîne dehors, sous les beaux arbres, par petites tables avec des abat-jour. Il y avait un monde fou. Papa était là plus chez lui que dans notre palais de la Volga. Il me présenta à un tas de gens célèbres; Bunau-Varilla, le vieux Finali, M. de Bonnefon, la princesse Lucien Murat, Maurice Rostand. Celui-ci me plut beaucoup, avec son air d'enfant de chœur de messes roses. Nous nous écrivons toujours, et il doit venir me voir à Lautenbourg.

« A onze heures, papa me raccompagna au Ritz, et me dit qu'il avait besoin de passer rue de Grenelle, à l'Ambassade. Mais vous pensez comme j'avais envie de me coucher. Mlle Jaufre ronflait comme une toupie de Nuremberg, et je crus ne jamais pouvoir la réveiller. Si vous aviez vu son air ahuri quand je lui dis que papa nous avait donné rendez-vous à minuit, et qu'il fallait se lever.

« Rue de la Paix, nous prîmes un taxi. « Au *Grelot* », dis-je à l'homme. C'était un nom que j'avais entendu chez Laurent.

« Le *Grelot* est place Blanche. Je doute, cher petit ami, studieux et sérieux comme je te sais, que tu y sois jamais allé. Quand nous entrâmes, je fus un peu jalouse du succès qu'obtint le corsage de jais de Mlle Jaufre. Un petit viveur tout à fait saoul cria que c'était Mme Fallières. Alors toute la salle

se mit à chanter en chœur une chanson célèbre, dont le refrain était :

La Tante Julie,
La Tante Octavie,
La tante Sophie,
Le cousin Léon,
L'oncle Théodule,
L'oncle Thrasybule,
Les cousins Tibulle,
Et Timoléon.

« Moi, je riais, je riais, et ma gaîté naturelle en imposait à tout ce monde qui, au moment de notre entrée, avait l'air de s'embêter ferme.

« Nous bûmes du champagne, énormément de champagne. Puis on dansa. Je montrai à ces Français ce que sait faire une princesse russe. Il n'y eut qu'un des tziganes qui arriva à valser convenablement avec moi. On nous fit une belle ovation.

« Un musicien nègre vint inviter Mlle Jaufre. Vous me croirez si vous voulez, elle accepta. Après le champagne, ce n'était plus la même femme. Deux danseuses étaient venues s'asseoir à côté de moi, l'une brune, Zita, avec une robe bleu argent, une autre, la Crevette, toute habillée de rose, qui m'appelait ma princesse, sans savoir que c'était vrai. Elles mangeaient mes croustilles et buvaient mon champagne. Moi, j'étais heureuse, heureuse, et, déjà un peu partie, je répétais : C'est beau, c'est beau, Paris.

« Je vis tout d'un coup que plusieurs de ces pauvres filles avaient des reprises à leurs bas de soie, près du soulier verni. Alors, je criai qu'on fît attention, et je lançai en l'air une poignée de louis. Elles se précipitèrent et les retrouvèrent presque tous, à part cinq ou six sur lesquels des messieurs très chics avaient mis leur pied.

« Je crois que j'aurais passé là toute la nuit, si tout d'un coup, dans la salle à côté, je n'avais entendu pousser de grands cris :

« — Lili, Lili, voilà Lili ! Vive Lili !

« Je regardai, et vis papa qui arrivait. C'est lui qu'on appelait Lili, à cause de son prénom qui était Wassili.

« Il était lui aussi excessivement gai, et avait à ses bras deux filles, tellement belles que j'en fus jalouse.

« Il était trop occupé pour me voir. Immédiatement, je me mis en devoir de filer. Mais pour emmener Mlle Jaufre, ce fut toute une histoire. Elle ne voulait pas se séparer du nègre. Dans le taxi elle chantait à tue-tête :

Caroline, Caroline,
Mets tes p'tits souliers vernis.

« Puis tout d'un coup, appuyée à la vitre, elle se mit à pleurer à gros sanglots, disant que je ne l'avais pas respectée.

« Papa eut, chez Doucet, une note de trente huit mille six cent francs. Il ne protesta pas, et il me sembla que les exigences de sa fille avaient encore été moindres que celles d'autres personnes, ce dont je conçus un certain dépit.

★

« De retour en Russie, nous trouvâmes au palais une autre lettre du Czar, avertissant papa que l'arrivée du Kaiser à Saint-Pétersbourg était fixée au quinze mai, et qu'il ait à se préparer en conséquence.

« Je ne peux vous dire le luxe avec lequel il fit équiper sa brigade. Les cosaques d'Astrakan ont le bonnet noir en forme de pain de sucre, comme les Arméniens, la pelisse rouge, bordée de fourrure, avec les cartouchières jaunes. Les cosaques de l'Aral ont la pelisse bleu de ciel, avec les cartouchières blanches et le bonnet kalmouck, rond, d'un diamètre de 75 centimètres, qui les fait appeler les « Grosses Têtes. » Ils sont armés du sabre recourbé, sur lequel ceux de l'Aral, qui sont mahométans, gravent des versets du Koran, du fouet à boules de plomb et de la grande lance.

« Papa fit remplacer à tous les passepoils de laine par des parements d'or et d'argent. Un jour de fin d'avril, quand les petits crocus sortent de terre, il passa en revue ses escadrons. Il n'y avait qu'un mince soleil jaune, mais il suffisait à donner à ces magnifiques cavaliers un tel éclat qu'on pouvait imaginer ce que ça serait, sous la lumière de mai, à Tzarskoïe-Solo.

« Le jour de leur départ pour Pétersbourg, il faillit y avoir du grabuge. Figurez-vous que ces pauvres gens, qui ne craignent ni les bouranes, ni les hommes, ni les esprits des marais

et des eaux, ont peur du chemin de fer. Leurs chevaux sont comme eux. La moitié s'emballèrent, quand ils virent la petite locomotive ventrue, crachant et sifflant au milieu de la steppe. Sans le pope, qui bénit cet animal, personne n'aurait voulu monter.

« Ils partirent enfin, par douze trains successifs, qui mirent douze jours à leur faire traverser la grande Russie. Nous qui prenions l'express, nous ne quittâmes le palais que huit jours plus tard. Le Czar avait fait mettre à notre disposition un wagon salon. Nous y invitâmes les deux colonels et les six commandants. Le pope était avec Mlle Jaufre et Kounine, le cosaque préféré de papa; je leur avais confié mes robes.

« Pétersbourg est une grande ville, avec des casernes et des églises, et d'immenses jardins. On voit que l'homme qui en a tracé le plan avait des idées nettes. Nous fûmes splendidement logés au Palais d'Hiver et, dès le premier soir, reçus par le Czar en audience privée. « Ah! dit-il, voilà la petite nièce », et je vis bien qu'il me trouvait belle. La Czarine m'embrassa et appela mes cousines les grandes-duchesses pour nous présenter. Je remis à Olga et à Tatiana deux colliers de rubis du Caucase, qui ont à l'intérieur comme une larme de diamant, et aux petites des colliers de perles roses. Papa avait apporté au Czarevitch une boucle d'aigrette pour le kolbach, faite d'un gros diamant, et un petit sabre cosaque avec le pommeau en saphirs et brillants.

« Le surlendemain, tous les bourdons de la capitale sonnant annoncèrent l'approche du Kaiser. Le Czar, le Czarevitch et les grands-ducs étaient allés à sa rencontre, à Kronstadt.

« J'ai revu depuis tant de fois des entrées de souverains dans les villes qu'elles sont parvenues, presque, à me démolir, pierre à pierre, le souvenir de celle-là. C'est égal, ce fut bien beau.

« De mon balcon, j'assistai à l'arrivée au palais. Les cuirassiers blancs, avec les grands-ducs, galopaient aux portières. Les honneurs étaient rendus par le régiment Preobrajensky. Pendant ce temps, les cosaques de papa étaient parqués dans deux casernes, avec défense de sortir. Je fus d'abord vexée, mais je compris vite que c'était parce qu'ils étaient les plus beaux de toutes les Russies, et que le Czar les cachait jalousement pour le grand coup d'épate final.

« Sous le doux ciel pommelé de Bothnie, les cuirasses et les sabres étaient bleus et jaunes.

« Le Kaiser était avec le Czar, le Czarevitch et le Kronprinz dans la première calèche. Il était en colonel de cuirassiers russes, avec, sur le casque d'argent, le grand aigle d'or éployé. Il saluait beaucoup, d'un air heureux. Frédéric-Guillaume portait l'uniforme des hussards noirs.

« L'Impératrice et la Czarine venaient derrière, avec un tas de princes allemands et de généraux.

« Les présentations n'en finirent pas. J'eus mon succès. « Eh! mais c'est la petite nièce », dit le Kaiser en me prenant la main et en m'emmenant à l'Impératrice. La vieille poule, du fond de ses malines et de ses plumes d'autruche, m'embrassa en me disant qu'elle aimait beaucoup ma pauvre maman. Pour tous ces gens, j'étais encore la petite nièce. Pendant ce temps Frédéric-Guillaume et Adalbert me reluquaient, je ne vous dis que ça. Adalbert est joli garçon, mais il a l'air obstiné et sournois. Je préfère le Kronprinz, qui est un farceur. Je vous jure qu'on ne s'embêtera pas en Allemagne, quand il aura remplacé son père.

« Je passai toute l'après-midi à me préparer pour le gala du soir. J'avais peur de ne pas faire de l'effet. J'étais nerveuse ; pour un rien je querellais Mlle Jaufre. On aurait dit que je pressentais tous les embêtements qui allaient fondre sur ma vie à la suite de cette maudite soirée.

« On ne peut s'imaginer la beauté d'une fête à Péterhof. Le Kaiser avait mis un deuxième uniforme, plus brillant encore que le premier. Mais si vous saviez la tête qu'il fit quand il vit celui de papa. Pour la richesse du costume, il n'y a rien à faire avec le prince Tumène. A côté des pierreries de la chaîne qui retenait sur l'épaule gauche sa tunique rouge, les diamants de l'impératrice avaient l'air des rognures d'une pauvre petite bourgeoise de Moabit.

« Moi, quand je parus, je vis le Czar réprimer un petit geste d'étonnement. J'eus peur une seconde de m'être trop décolletée. Puis cette crainte se volatilisa avec la sensation de l'effet que je produisais. Vous pensez, j'avais tiré le grand numéro un de Doucet, la robe de velours bleu saphir, très simple, mais moulée il fallait voir, et, comme bijoux, rien que des saphirs. Comme les enfants, je pensais déjà à mon effet du lendemain.

« Quelle trompette ils vont tous faire, me disais-je, quand ils verront mon numéro deux, ma robe rouge, avec rien que des rubis. »

« On dansa. J'étais heureuse de voir ces Allemands, habitués aux valses lentes, perdre la mesure de notre valse russe, si nerveuse, et être obligés, à cloche-pied, de sauter jusqu'à deux temps pour la rattraper ; — ou de l'attendre, comme des hérons.

« Je dansai avec le Kronprinz. Il me fit compliment de ma toilette, et me dit que l'empereur allemand n'était pas un souverain absolu, puisqu'il n'avait jamais pu obtenir des dames de sa cour qu'elles missent moins de six couleurs dans leurs robes. Espérant le vexer un peu, je lui dis que ce n'était pas étonnant, et que la mienne était de Paris. Mais il me dit que j'avais bien raison, qu'il n'y avait rien comme Paris, et me raconta, avec ces grimaces impayables que lui seul sait faire, un tas d'histoires tordantes sur cette ville, à tel point que, lorsqu'il me reconduisit à ma place, j'entendis la vieille poule lui murmurer au passage : « Fritz, de la tenue. »

« En même temps, elle me faisait signe de venir m'asseoir à son côté.

« Dès le matin, j'avais remarqué, parmi les officiers du Kaiser, un grand hussard, vêtu d'un uniforme ponceau, à brandebourgs jonquille. Il était roux, avec de bons yeux myopes, bleus et obstinés, qui, sous le lorgnon, ne me perdaient pas de vue une minute. Naturellement, tout le temps, j'avais fait semblant de ne pas le remarquer. On m'eût bien étonnée, à ce moment, si on m'était venu dire que cet uniforme ponceau serait un jour le mien.

« — Aurore, me dit l'impératrice, voici mon cousin Rodolphe, grand-duc de Lautenbourg-Detmold, qui sollicite la faveur de vous faire valser.

« Il dansait abominablement, ce hussard rouge, tout en se donnant beaucoup de mal. Il crut devoir s'en excuser. Je lui répondis à peine et ne le remerciai même pas, quand la valse prit fin. Il revint prendre sa place derrière l'Impératrice, essayant de temps en temps son binocle, avec un air si malheureux qu'il aurait attendri des pierres.

« Le lendemain, j'appris avec joie qu'il y aurait deux jours après une chasse au renard. Comme je me félicitai d'avoir

emmené Tarass-Boulba, mon méchant petit cheval barbe ! J'allais le voir à la caserne de nos cosaques. Il avait été tellement désagréable qu'on l'avait mis tout seul dans une écurie dont il avait à moitié démoli la porte en ruant dedans.

« Quand il m'aperçut, il hennit de plaisir, et eut tôt fait d'avaler le sucre que je lui avais apporté.

« Mon fils, lui dis-je en passant la main dans sa longue crinière embroussaillée, il va falloir être à la hauteur. Nous allons tous les laisser derrière, pas vrai ?

« Il me fit amicalement signe qu'il avait compris, et je sortis pour aller essayer mon amazone.

« En rentrant, je trouvai papa, qui avait un air grave et ravi. J'ai toujours eu horreur des surprises. Ce sont immanquablement des choses désagréables.

« Je voyais que papa ne savait par où commencer, ce qui acheva de me rendre méfiante.

« — Dépêchez-vous, lui dis-je, il faut que j'aille m'habiller.

« — Ma fille, me dit-il, j'ai à te parler sérieusement.

« — Ce n'est pas une raison pour ne pas vous dépêcher.

« — Ma fille, cela te déplairait-il d'être reine ?

« — Reine de quoi ?

« — De Wurtemberg.

« On a beau avoir été élevé chez les sauvages, on connaît son Gotha. Aussi je demandai à papa s'il avait l'intention de me faire épouser le roi de Wurtemberg, qui avait soixante-deux ans.

« — Ce n'est pas Sa Majesté le roi de Wurtemberg qui m'a fait l'honneur de me demander ta main, c'est son Altesse le grand-duc de Lautenbourg-Detmold.

« Papa, qui est prince pourtant, avait la bouche si pleine de cette Majesté, de cette Altesse, que j'en fus exaspérée.

« — Quoi ! criai-je. Celui qui a l'air d'un homard au safran ? Jamais de la vie.

« — Soyons sérieux, dit mon père.

« — Jamais de la vie, répétai-je, en frappant du pied. D'ailleurs je ne vois pas le rapport qu'il y a entre ce myope roux et la couronne de Wurtemberg.

« — Il y a, dit mon père doctoralement, que le roi Albert de Wurtemberg n'a pas d'enfant, qu'il a soixante-deux ans,

comme tu l'as très bien dit, le diabète, et que le grand-duc de Lautenbourg est son héritier.

« — Je m'en contrefiche, répliquai-je. Je préférerais épouser Kounine, et puis, je ne veux pas me marier.

« Papa commençait à se fâcher. Il me raconta toute une histoire. Rodolphe de Lautenbourg était amoureux fou. Il avait parlé à l'Impératrice, sa marraine, qui avait parlé au Kaiser, qui avait parlé au Czar, qui venait de lui parler. De telles propositions, nonobstant ce qu'elles ont de flatteur, sont presque des ordres, et...

« — Et, vous avez dit oui avant de me consulter? éclatai-je.

« — Pas tout à fait, répondit-il avec embarras, mais enfin, je n'ai pas pu ne pas remercier, accepter...

« — Accepter quoi ?

« — Accepter, oh! quelque chose qui n'engage à rien, que le grand-duc soit ton cavalier dans la chasse au renard d'après-demain.

« — Si ce n'est que cela, dis-je, vous pouvez compter sur moi pour dégoûter cet Allemand de venir chercher une héritière en Russie.

« — Promets-moi d'être convenable, supplia mon père alarmé. Tu commences à me faire regretter la liberté que je t'ai toujours laissée. Songe que c'est d'une couronne royale, ni plus ni moins, qu'il s'agit.

« Une couronne royale ! Voir sa fille reine! Il n'avait que cela en tête, le vieux Kalmouck.

« Le soir, au moment de monter en voiture pour la représentation de gala, je compris que papa s'était laissé engager beaucoup plus avant qu'il n'avait osé me l'avouer.

« — Voilà donc notre petite fiancée, dit le Kaiser en me prenant la main.

« L'Impératrice, plus poule couveuse que jamais, m'embrassa sur le front. Il paraît que c'est un tic de famille.

« Il n'y eut pas jusqu'au Czar qui ne se crut obligé d'ajouter, avec son pâle sourire, en s'adressant à Guillaume II :

« — Il ne te suffisait donc pas de m'inonder de tes sujets? Voilà, maintenant, que tu viens me prendre mes sujettes!

« Moi, je souriais d'un air candide, mais je regardais à la dérobée mon hussard rouge, qui ne savait où se mettre, et je me disais :

« — Attends, mon bonhomme ! Tu paieras tout cela après-demain.

★

« Le surlendemain arriva. Je n'avais qu'une peur, c'était que la chasse eût lieu dans un terrain trop peigné, trop ratissé. Je fus vite rassurée. Il y avait bien de grandes allées dans la forêt, certes, pour les dames, mais, à côté, des taillis bien épais, des ruisseaux, et de-ci de-là, quelques bonnes petites fondrières.

« Tarass-Boulba, à qui j'avais administré avant de partir une demi-livre de sucre humecté de wisky, était guilleret, mais très digne.

« Je mentirais si je cachais que son apparition excita des exclamations. Le Kromprinz me demanda pourquoi je ne l'avais pas fait raser.

« — Laisse-les dire, vieux camarade, murmurai-je à mon petit cheval.

« Il comprenait, et secouait la tête d'un air goguenard.

« Le grand-duc Rodolphe était venu se mettre à mon côté. Je fus tellement aimable que le pauvre garçon, enhardi, me dit à voix basse :

« — Cela ne vous déplaît donc pas, Mademoiselle, que je sois votre cavalier ?

« — Avez-vous pu le croire, Monsieur? répondis-je. Cette cour est assommante. On n'est jamais tranquille. Ici, on respire, on a l'espace. Nous pourrons causer.

« — Vous aimez la nature ! murmura-t-il, transporté. Que je suis heureux !

« Moi aussi, j'étais très contente, je sentais qu'il ne me quitterait pas d'une semelle.

« On lança le premier renard. Il n'y eut pas d'incident notable, si ce n'est que Tarass-Boulba, mis en gaieté par le bruit du cor, esquissa un pas de polka et vint poser ses pieds de devant sur la croupe de la jument d'Adalbert, qui faillit être désarçonné. A partir de ce moment, on se gara comme de la peste de mon petit barbe.

« Le grand-duc de Lautenbourg montait un de ces chevaux chers aux Allemands, un grand bai brun, avec des jarrets gros comme des jambonneaux, et un dos aussi large qu'un

billard. De plus, j'eus vite fait de voir que ce vilain animal était dur de la bouche et galopait la tête entre les jambes.

« — Pauvre ami, pensais-je, tu vas rire, tout à l'heure, en sautant les fossés.

« Le deuxième, puis le troisième renard furent abattus sans encombre. Tout à coup le quatrème déboula entre moi et le grand-duc. Je le vis, maigre, presque sans queue. Je compris que c'était le bon.

« — A nous ! criai-je à Rodolphe.

« Il éperonna son grand carcan qui prit le galop de charge.

« Le renard était à cent mètres en avant.

« Brave petite bête ! Il nous conduisait droit aux fourrées.

« De temps en temps, le grand-duc se retournait :

« — Je ne vais pas trop vite ? Vous pouvez me suivre ? demandait-il, haletant.

« — Allez, allez, répondais-je.

« Et Tarass-Boulba reniflait comme pour dire :

« — Vas-y, vas-y.

« Cette fois, c'était la pleine forêt. Alors, je touchai simplement le cou de mon barbe et lui lâchai les rênes. En une minute le grand-duc était dépassé.

« J'entrevis sa figure rougeaude, essoufflée... Il était maintenant à un quart de verste derrière moi.

« Tarass-Boulba, sur mon ordre, ralentit.

« — Vous m'avez fait peur, dit le pauvre garçon en me rejoignant. J'ai cru votre cheval emballé.

« Attention ! lui criai-je.

« Un ruisseau s'ouvrait sous mes pieds. Il le franchit tant bien que mal. Devant nous, dans une petite plaine rase, en pente, avec trois chiens à ses trousses, le renard filait.

« De nouveau les fourrés. J'étais baissée sur l'encolure et ne recevais à la figure aucune des branches où la tête de Tarass-Boulba faisait des trouées brusques, sitôt refermées. Mais mon pauvre compagnon avait déjà la figure en sang. Un petit chêne lui enleva son lorgnon. Je le sentis désemparé. Le gros cheval soufflait comme une cornemuse.

« — Hardi, criai-je, le renard se fatigue ! et je touchai Tarass-Boulba de l'éperon.

« Le petit cheval n'aime pas ces plaisanteries. Il fit un bond énorme. Derrière, l'autre suivait péniblement, dans un bruit effrayant de branches cassées.

« — Toi, me dis-je, tu commences à être rendu. Tu rateras la prochaine.

« La prochaine se présenta bientôt sous la forme d'une fondrière large de quinze pieds, profonde d'autant, avec des bords mal définis, traîtres en diable. Une seconde, je me demandai même si Tarass-Boulba, avec la course qu'il venait de fournir, en viendrait à bout. Mais baste! s'enlevant comme une hirondelle, il avait déjà, mon brave petit cheval, franchi l'obstacle.

« Alors, je me retournai, sûre de ce qui allait arriver.

« C'était fait. Avec fracas, cheval et cavalier s'étaient abattus. Le premier avait manqué le bord, des deux pattes de derrière, envoyant l'autre à terre, sans ménagements.

« Je sautai sur le sol et m'approchai du grand-duc, avec la vague crainte d'avoir poussé un peu loin la plaisanterie.

« — Vous ne vous êtes pas fait mal? m'écriai-je.

« — Je ne crois pas, murmura-t-il faiblement. J'ai eu si peur pour vous, en vous voyant vous élancer par-dessus ce maudit fossé.

« Pauvre diable! j'eus envie de lui demander pardon.

« — Voulez-vous que je vous aide à vous relever? dis-je, un peu confuse.

« — Je veux bien.

« Mais ce fut vainement que j'essayai de le mettre debout.

« C'est alors que je m'aperçus de sa pâleur.

« — Vous avez la jambe droite cassée, m'écriai-je.

« — Oh! je ne pense pas, dit-il, avec sa douceur désarmante, une entorse, tout au plus.

« — Je vous dis que c'est la jambe qui est cassée, je m'y connais.

« — En même temps, de mon poignard de chassa, je fendis la botte. La jambe apparut, ballante.

« — Nous voilà propres, pensai-je, à six verstes au moins de la chasse.

« Lui ne disait plus rien, me regardant avec ses bons yeux d'une infinie douceur. On aurait dit qu'il était heureux.

« — Merci, murmura-t-il même.

« — De quoi? éclatai-je. Je vous ai cassé la jambe et vous

me remerciez ! Attendez au moins que je vous aie tiré d'affaire.

« Il dit d'un air contrit :

« — Vous pouvez rentrer, et m'envoyer les piqueurs.

« — C'est cela ! dis-je furieuse. Arriver là-bas, sans le renard, et quand on me demandera où est le grand-duc Rodolphe, je répondrai : Je l'ai laissé, au fond d'un trou, avec une jambe en petits morceaux. Non, Monsieur !

« — Comme vous voudrez, dit-il faiblement. Mais je ne sais pas bien comment vous vous y prendrez.

« — Vous allez voir.

« Le grand carcan était à quelques pas, broutant bêtement, sous l'œil goguenard de Tarass-Boulba.

« — Viens ici, sale bête !

« Quand je l'eus emmené, je compris que je n'aurais jamais la force d'y hisser le grand-duc.

« — Quelle idée de prendre des chevaux hauts comme des échafaudages ! dis-je, rageuse.

« Le blessé me regardait, avec son air perpétuel de s'excuser, qui finissait par être exaspérant.

« — Tarass Boulba ! appelai-je.

« Le petit barbe vint, mais en rechignant. Il se méfiait de ce qui allait lui arriver.

« Rodolphe de Lautenbourg ne put réprimer un mouvement de crainte. — Vous allez me hisser sur cet animal ? murmura-t-il. J'aimerais autant rester ici.

« — Jamais, répétai-je en frappant du pied. Et puis Tarass-Boulba est doux comme un mouton. Tenez-vous bien.

« Il était lourd, cet Allemand. Mais je l'enlevai tout de même, et le fixai solidement sur la selle, avec les rênes.

« Je montai moi-même sur le grand carcan.

« Vous pensez si, en revenant, je me traitai de sotte. Je n'avais réussi qu'à me rendre pitoyable celui que je voulais haïr. Et puis, il y avait le regard étonné de Tarass-Boulba qui achevait de me mettre hors de moi :

« — Qu'ai-je donc fait, avait-il l'air de dire, pour que tu me donnes à porter un Allemand, et pour me préférer ce vilain cheval brun, sans crinière, et qui a les sabots plus larges que des poêles à frire ?

★

« Il ne faut jamais casser les jambes des gens que l'on ne

veut pas épouser. Je n'ai guère besoin de vous raconter ce qui arriva. Des numéros comme moi ne sont liés que par leurs actes, et je fus liée par mon sauvetage, alors que tous les kaisers du monde n'y auraient pu arriver.

« Ce fut une scène sensationnelle que mon retour sur le bai brun, suivi de Tarass-Boulba portant son grand-duc en bandoulière. La chasse fut arrêtée. On s'empressa. Je dus raconter l'histoire, ce que je fis avec le plus de brièveté possible, comme des choses dont on ne se sent pas très fier. Mais le blessé y ajouta force détails. Sa fièvre le rendait éloquent et me transformait en héroïne. J'eus à subir les félicitations de toute la cour.

« Le Kaiser, qui voit faux et grand, proclama :

« — Elle est adorable, cette enfant, qui le premier jour trouve le moyen de sauver la vie à son fiancé.

« L'Impératrice m'embrassa. C'est un tic de famille. Mon père était aux anges.

« — Tous mes compliments à Votre Majesté, vint-il me dire à l'oreille.

« J'étais furieuse et souriante. Ma rage se passa sur Tarass-Boulba qui eut plus de coups de cravache, en rentrant au palais, qu'il n'en a reçu depuis.

« J'ai une qualité. J'aime les situations nettes. Consciente que, en grande partie par ma faute, j'étais désormais engagée de façon à ne plus pouvoir me libérer sans un de ces scandales auxquels toute princesse digne de ce nom répugne plus qu'à la certitude d'être malheureuse, je résolus de poser le soir même mes conditions à celui que la Cour appelait déjà mon fiancé.

« Je le priai de me recevoir, ce qu'il fit immédiatement, après avoir renvoyé le poseur de gouttière.

« Quand nous fûmes seuls, voilà à peu près comme je lui parlai :

« — Monsieur, ma démarche vous étonnera peut-être. Mais j'ai et conserverai toujours l'habitude de faire ce que je juge utile, sans m'inquiéter de savoir si c'est convenable. Or je juge au suprême degré utile de vous dire ceci :

« Je suis venue à Pétersbourg pour accompagner papa, voir de belles fêtes, m'amuser en un mot, non pour y trouver un mari. Des maris, j'en ai refusé, vous me ferez l'honneur

de me croire, autant qu'il y a de provinces en Russie, et le dernier était un prince persan, possesseur d'une montagne où les émeraudes se trouvent avec la même facilité que les truffes en Périgord, et y sont plus grosses.

« Or, j'arrive ici. Je ne sais pas ce qu'il leur prend à tous. Bref, voilà qu'il faut me marier. Ce que je vous dis n'est pas pour vous désobliger. Mais enfin, Monsieur, nous ne nous étions jamais vus il y a trois jours.

« Quoi qu'il en soit, je suis à peu près dans l'obligation de vous épouser. Les circonstances dépassent l'homme que vous êtes et la fille que je suis. Il y a dans notre histoire quatre empereurs et impératrices, des couronnes, sans doute des budgets à équilibrer; je sens que papa fera une maladie si je ne suis pas reine, maintenant qu'il en a vu la possibilité. En outre, je vous ai cassé la jambe.

« Il fit un geste : ne parlons pas de cela.

« — Parlons-en au contraire, puisque, je vous le dis carrément, c'est cet accident dont je suis cause qui m'aura si vite déterminée à accepter une chose dont hier encore je ne voulais pas entendre parler. Grâce à lui, je me donne l'impression de ne pas faire tout à fait un mariage de raison, ce qui, pour une fille de ma qualité, est assez agréable.

« — C'est l'autre jambe, et les bras, que je voudrais avoir brisés, dit-il avec une tristesse douce, pour ne pas vous entendre prononcer ce mot affreux, mariage de raison.

« — Je conclus, dis-je sans m'émouvoir. J'accepte d'être votre femme. Mais vous trouverez bon que j'y mette une ou deux petites conditions.

« — Parlez, parlez, dit-il avec force. Vous savez que tout ce que vous demanderez est accordé d'avance.

« — Oh ! oh ! dis-je en souriant. Vous trouverez peut-être tout à l'heure que vous êtes allé un peu vite. Eh bien, mon cher ami (j'insistai sur ce mot), j'ai joui dès mon enfance de la plus grande liberté, et je ne prétends pas l'aliéner en me mariant. Je veux qu'il soit entendu que rien n'y soit changé, rien, entendez-vous.

« — Comment pouvez-vous croire !...

« — Ne vous méprenez pas vous-même sur le sens des mots, dis-je. Admettez que ce n'est pas une jeune fille qui vous parle, ni une femme, et comprenez que ma condition est que notre

union doit être, selon mon inflexible volonté, un pacte d'amitié, exclusif de toute autre chose.

« Je ne sais pas si j'aurais continué à m'en bien tirer de ma petite allocution scabreuse, si sa balourdise masculine ne m'en avait fourni le moyen.

« — Vous aimez quelqu'un ! dit-il d'une voix rauque.

« — Soyez convenable, et surtout ne dites pas de bêtises, répliquai-je doucement. Je consens à vous dire que je n'aime personne, si ce n'est — puisque ce mot aimer est un maître Jacques — mon pays natal, la chasse, papa, les fleurs, qu'on me fiche la paix, et deux ou trois autres choses qui ne peuvent réellement porter ombrage à une jalousie regrettable à constater chez un homme intelligent. Êtes-vous satisfait ?

« Il eut un pâle sourire.

« — Ceci, repris-je, c'est notre petit sous-seing privé. Les chancelleries s'occupent des actes publics, de tout. Je m'en moque, et j'espère que vous aussi. Je n'ai pas besoin d'ajouter que vous aurez en moi une compagne toujours digne de vous, à la hauteur des circonstances, quelles qu'elles soient, et capable, si Dieu en décide ainsi, de porter comme il faut cette fameuse couronne de Wurtemberg. Là dessus, voici ma main.

« Il la prit et la baisa avec ferveur. Dans ses yeux, la joie avait remplacé la fièvre. Je n'en revenais pas de lui avoir si facilement passé le lacet. Puis, soudain, je compris son raisonnement : « Je serai si bon, si prévenant pour elle, si aimant, qu'il faudra bien, au bout d'un temps que je ne veux même pas prévoir, qu'elle finisse par en être touchée. »

Il y avait tellement de naïveté dans cette pensée de pauvre hère que je ne pus m'empêcher d'en être un peu émue. Nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde.

« En regagnant mes appartements, j'entendis un vacarme du diable dans la Cour d'honneur. C'était Tarass Boulba qui, s'ennuyant dans sa cellule, avait défoncé la porte, assommé un palefrenier, deux sentinelles, et m'appelait en bas avec des hennissement terribles. J'eus beaucoup plus de peine à le convaincre de se tenir tranquille que je ne venais d'en avoir avec le grand-duc Rodolphe.

PIERRE BENOIT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES ROMANS

Léon Daudet : *Le Bonheur d'être riche*, E. Flammarion, 3.5o. — Louis Léon Martin : *Jean Denis*, D. Grasset, 3 5o. — Jean Giraudoux : *Lectures pour une ombre*, Emile Paul, 3.5o. — Jean-José Frappa : *A Salonique sous l'œil des dieux*, E. Flammarion, 3.5o. — Jean Beshère : *Franzili*, Emile Paul, 3.5o. — Charles Géniaux : *Sous les figuiers de Kabylie*, E. Flammarion, 3.5o. — Claude Varèze : *L'Eau lustrale*, B. Grasset, 3.5o.— Louis Delluc : *La Guerre est morte!* L'Edition, 3.5o. — Charles Derennes : *Cassinou va-t'en guerre*, L'Edition, 3.5o. — Isabelle Sandy : *Chantal Daunoy*, Plon, 3.5o. — René Bazin : *La Closerie de Champdolent*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Marcel Nadaud : *Les Derniers Mousquetaires*, Albin Michel, 3.5o. — Mireille Havet : *La Maison dans l'œil du Chat*, G. Crès.

Le Bonheur d'être riche, par Léon Daudet. « La bienveillance instinctive de la nature humaine fait que l'on est toujours content d'être dans le secret d'un drame et qu'on sait gré à celui ou celle qui vous a documenté. Quand deux versions d'un scandale ou d'une querelle sont en présence et en antagonisme, la victorieuse est celle qui groupera autour d'elle les sympathies les plus qualifiées. Un certain nombre de matrones, d'oisifs, de colporteurs de potins, n'ont pas d'autre rôle social que de butiner le miel empoisonné de la calomnie, de la médisance, du mensonge et d'en former le hideux gâteau primé à la devanture de la farce parisienne. » Ce n'est pas moi qui invente ce joli morceau, d'une morale impeccable, c'est l'auteur du roman : *le Bonheur d'être riche*. Je crois, en effet, que la plus grande joie des détraqués, c'est encore de semer le désordre. Et il convient même d'avouer que les fous ne sont pas les premiers à désirer guérir les... autres de leur sagesse, il y a aussi des gens très sages, des philosophes, qui par calcul, pour un devoir secret ou une perversion voulue du sens moral, rêvent de changer la face des choses, ce qui n'est pas, hélas, *sauver leur face*, à eux. Dans *le Bonheur d'être riche*, nous apercevons un brave homme, le héros de l'histoire, complètement stupide, à la merci d'une créature dangereuse, dont il a fait sa femme légitime, et ce brave homme qui cherche perpétuellement de nouvelles cachettes pour son argent n'a pas la force d'affronter le ridicule de battre sérieusement sa moitié ou la plus élémentaire prudence de se protéger lui-même en protégeant sa fille. Il faut donc tabler sur la bêtise, *l'imbécillité* médicale reconnue du chemisier Jean Badelot pour bien comprendre ce roman. Si cet homme est fou, il n'est intéressant qu'aux yeux des morticoles, et la culpabilité de la personne dangereuse, de la femme adultère en

est très atténuée. S'il n'est pas fou, on ne conçoit plus du tout sa descente vers la maison de santé par de très normales crises de démence, gestes d'amour sénile, monomanie avérée de la persécution et négation répétée de l'évidence. Léon Daudet doit savoir aussi bien que tous ceux qui ont fait de la clinique qu'on *naît* candidat à la folie, qu'on ne le devient pas. Or, on peut *naître* fou et ne pas le devenir tout à fait, si la circonstance, le déchaînement moral, ne se produit pas; pourtant on demeure dangereux, plus dangereux que le furieux échappé de son cabanon, car aucune loi, aucun moyen policier n'arrivent à temps pour réfréner le sinistre déclanchement intérieur. Alors, que désire-t-il nous prouver ? Son chemisier n'est pas plus intéressant qu'un malade. Ce n'est pas une victime de la société, s'il est fou ! Est-ce que, par hasard, il voudrait insinuer qu'on l'a rendu fou ?...

Après la première vision de cet homme ne sachant pas compter l'argent de ses cachettes et se refusant à protéger sa fille, qui désire le sauver ? Je sais bien que sans les alternatives d'une intrigue de ce genre, il n'y aurait pas de roman et, personnellement, je regretterais la rutilance des tirades, le style ombrageux comme un cheval de sang qui se cabre et les trouvailles vraiment heureuses de mots populaciers de l'auteur ; mais le sens de l'œuvre humanitaire m'échappe. J'ai une horreur justifiée des demi-fous. Le personnage à la fois cynique et burlesque de ce chemisier avare, libidineux, incapable d'un sentiment paternel sincèrement éprouvé ne nous permet pas l'attendrissement. Ce qu'il aurait fallu, c'est peut-être le soigner avant l'éclosion irrémédiable de son mal.

L'auteur ne croit pas à « la bienveillance instinctive de la nature humaine ». Il ne pense pas que l'on veuille guérir un fou et il préfère nous démontrer qu'on tient à le supprimer. Cherchez à qui le crime profite. Vaut-il mieux demander la liberté pour tous?... En effet, si on soignait ou emprisonnait les demi-fous, on ferait un acte de sagesse qui serait en même temps un crime de lèse-majesté vis-à-vis de l'art. Si on reprochait à certaines gens de ne pas « couper à la racine la mauvaise plante qui fournit le miel empoisonné du fameux gâteau primé de la devanture parisienne », nous serions tous frustrés de l'émerveillement quotidien que nous procurent les articles littéraires de Léon Daudet. S'il bouscule un peu le pot de fleur et le bonnet phrygien, s'il déroule des kilomètres de noms propres (ou sales), s'il possède à un degré extraordinaire le sens du vilain côté de toutes les affaires, c'est seulement qu'il est littérateur. N'a pas le don du génie qui veut, et les dieux cherchent à perdre ceux qui désirent les égaler. Ah ! être le *Dieu de la machine !* Ça doit se payer cher. En somme, c'est là le *bonheur d'être trop riche.* Maintenant, que si une république en crève, pardon, je veux dire si des républi-

cains s'en font mourir, ça ne nous regarde pas, nous, les littérateurs. Il nous reste l'*Astre noir*, *Germe et poussière*, *Les Morticoles*, surtout *les Morticoles*; j'admire passionnément *les Morticoles*, parce que j'ai peu d'affection pour les médecins; mais mon admiration devient de l'effroi quand je songe que l'auteur, par son entière liberté d'action plus ou moins bien française, peut attirer le crime profitant à quelqu'un. L'auteur du *Bonheur d'être riche* possède un genre de fortune qui pousse à assommer l'innocent justement parce qu'il a les mains pleines de toutes les généreuses folies. J'ignore s'il sera *dieu*, *table* ou *cuvette ;* je crois qu'il finira mal, par exemple, le jour où il rencontrera un royaliste, un vrai.

Jean Denis, par Louis-Léon Martin. Œuvre de pitié très profonde qui méritait de hauts suffrages par la qualité fine de sa psychologie, si claire, si touchante. C'est le roman d'un remords. Un malade ignorant la gravité de son état s'imagine être un embusqué, parce qu'on l'a réformé. Il trouve le moyen de s'engager, prend le mauvais rhume et en meurt. Il est mort, non pas dans la solennité du champ d'honneur, celui-là, mais dans le pli le plus intime de son drapeau; il s'est sacrifié sans gloire, pour une idée qui est la même idée que celle du grand général jetant toutes ses troupes au barrage de l'invasion, et c'est pour cela qu'à son enterrement, ceux qui ne savent pas peuvent dire : « Encore un qu'ils nous ont tué. » Mais au moins souvenons-nous de son histoire, du roman de *Jean Denis*, l'humble martyr.

Lectures pour une ombre, par Jean Giraudoux. Tournue, serrée, trop abondante en détails et en critique, c'est la course de la pensée à la mort. Elle va aussi vite en avant qu'en arrière. Elle est à la fois le passé, le présent et l'avenir. Elle démonte et remonte le ressort du courage et plus elle paraît légère, un peu de côté, plus elle voit grand, se dépêche d'embrasser tout en effleurant ou en appuyant. L'ombre qui lira cela, c'est André du Fresnois *disparu*. Il peut donc, il doit revenir. Il comprendra mieux que nous, parce qu'il est plus calme que celui demeuré dans la mêlée de toutes les écritures des combattants. Les laissés pour compte de la gloire sont les plus malheureux. Les portés disparus ou envolés ont enfin le secret de la fin et savent pourquoi la leur. Ils sont plus heureux que nous et on a raison de leur dédier des livres..., qu'ils peuvent protéger de leur ombre.

A Salonique, sous l'œil des dieux, par Jean-José Frappa. C'est le conte pittoresque d'une petite vie de cireur de bottes. Il est d'un pays où le soleil incline à toutes les indulgences. Par amour, par enfantillage aussi, on le sent devenir adroit. On dirait de lui, à Paris, qu'il a du vice. Non. Il est simplement un très petit carnassier qui cherche une existence dans les tas d'ordures. Orphelin, né comme une petite salamandre au milieu du foyer de toutes les guerres,

il n'a pas songé à les éteindre, mais bien plutôt à profiter de ce qu'elles peuvent fournir de chaleur... communicative. Ce petit bonhomme trouve naturel de protéger les femmes de mœurs légères et d'accaparer les denrées plus lourdes qu'on expédie aux soldats. Il devient grand... sans jamais avoir bien su que Mahomet n'était pas son prophète. Reconnu Juif, pour être sacré mercanti, on n'aura pas même besoin de lui entendre dire : « Nous autres, Français, nous autres, Anglais, nous autres, Américains. » C'est un arbre greffé. Il porte tous les fruits, comme celui de la science du bien et du mal.

Franzili, par Jean Beslière. C'est un peu attristant, ce roman d'amour, si pervers et si poignant, entre des enfants, rien que des enfants. Les parents, on le devine, sont les initiateurs à cause de leurs intrigues et de leur manque de surveillance. Cependant ce gamin contemplatif a l'imagination des plus vibrants romanciers et la petite tentatrice, Eve fort savante, donne la réplique en actrice consommée. Je ne nie pas la bonne observation des us et coutumes du petit monde qui veut imiter le grand ; mais quand on suit attentivement les jeux des enfants point encore adolescents parvenus aux tristes expériences, on s'aperçoit que leurs résolutions ne tiennent pas. Ils ne font jamais qu'un chapitre du roman. Il faut déjà le souffle de l'homme pour aller jusqu'au bout. Le tort de l'écrivain, c'est de se prendre à leur résolution d'un jour comme à un piège éternel. Franzili, qui n'est pas une malade, possède une perversité de femme faite dépassant un peu l'imagination. Je crois à la perversité des petites filles, seulement elles n'en savent pas jouer de cette façon ; parce qu'alors... le monde finirait encore plus sûrement que par les guerres !.. le monde, petit ou grand. Le type de la bonne fille dévouée : Christini, est assez naturel, malgré sa crise de mysticisme. Espérons qu'elle sauvera le pauvre coxalgique pleurant sur son nœud de ruban tombé de l'arbre, parce qu'il voulut y cueillir trop tôt la pomme.

Sous les figuiers de Kabylie, par Charles Géniaux. Ces visions d'un peuple rude et peu civilisable sont-elles consolantes ? Oui, si on pense que les peuples sont plus dangereux dès qu'ils cachent leurs défauts sous l'hypocrisie de manières apprises. Ces femmes, aux gestes toujours les mêmes, qu'elles fabriquent des poteries ou qu'elles trahissent des époux, sont des fruits que le soleil du pays remplit de cendres. Le Kabyle nous a montré, chez nous, son profond mépris de notre administratif enlèvement des ordures. Chez lui, on devrait lui apprendre au moins sa très proche parenté avec ses courageux petits ânes qu'il torture, jusqu'à la mort pour en obtenir une vertu de résignation au travail qu'aucun ouvrier, du reste, ne peut égaler. La grâce et la bonté consciente d'une nature humaine n'a

pas d'autre critérium que sa compréhension de toutes les animalités. Aucune race n'est supérieure... que par la justice envers les inférieurs. La première fois que je rencontrerai un Kabyle boudant à la besogne, je prendrai mon épingle à chapeau et je le piquerai dans le dos. J'ai déjà traversé l'oreille d'un savant vivisecteur avec une aiguille de laboratoire... Qui peut plus peut moins. Chacun sa manière de réfuter les mauvais arguments.

L'Eau lustrale, par Claude Varèze. Après le sacrifice des goûts, des luxes et des êtres, on en arrive à préparer le renoncement total de soi-même à toute vie logique.

Cette sœur, veuve, qui renaît parce que son frère aveugle est à sa charge, c'est la femme forte de l'évangile. Seulement, une famille Obsen avait-elle de tels devoirs puisqu'elle ne pensait pas tout à fait en français?... A la place d'Obsen, je serai resté dans mon pays, le pays neutre, d'abord, et cela nous aurait évité toutes ces complications; mais nous y aurions perdu un agréable roman de guerre, ce qui est tout de même la seule manne dont nous ayons besoin sur le front ou à l'arrière.

La Guerre est morte, par Louis Delluc. Déjà, rien que pour le titre, on devrait pardonner à l'auteur sa furieuse fantaisie. En le suivant, dans cette randonnée vraiment pleine du vertige de l'inconnu, on lui pardonne davantage et si on ne comprend pas toujours bien ce que cet aviateur, qui est Napoléon (au moins par l'initiale) et cette actrice, qui est amoureuse sans le savoir, peuvent faire pour le salut du monde, on saisit qu'il s'agit d'un Bolo pas banal nouant tous les fils de cet imbroglio. L'aviateur tombe et le héros napoléonien s'évanouit dans les bras de la petite actrice qui meurt, tellement son rôle s'était incarné en leurs deux pauvres corps de pantins désarticulés. La guerre n'est pas encore morte. Continuez, M. Dulluc.

Cassinou, par Charles Derennes. Fantaisie illustrée des aventures de ce va-t-en guerre du midi qui va très bravement sur les champs de bataille, après avoir crié durant le premier tocsin que le monde entier était à feu, expression même de la vérité! Mœurs aimables et faciles du midi des landes, des gens n'ayant pas la coutume de mâcher leurs disputes entre eux, sachant taire les gros mots, tout de même, devant celui, énorme, de la France.

Chantal Dounoy, par Isabelle Sandy. Une histoire d'amour est toujours intéressante, quand elle est racontée par une jeune femme; et quand cette jeune femme est un poète, c'est encore plus touchant, qu'elle, jeune, forte, bien portante et bien disante, puisse souffrir très gravement pour les héros qui sont blessés, aveugles, aimer pour les jeunes héroïnes préférant l'homme abîmé par le coup d'aile de la gloire à l'homme intact, embusqué.

Mon Dieu, que j'ai fixé sur l'escalier du Louvre
Comme le mage fixe un zénith étoilé,
Les épaules sans bras, ce cou brisé qui s'ouvre
Et cette nudité puissante qui recouvre
Un tourbillon de pierre ailé

. . . . . .

Celui de nos soldats hurlant la Marseillaise
Avec un front levé que la lumière baise
Et des regards fixant le Rhin.

Fixer chez nous la victoire de Samothrace, hum! c'est peut-être un peu hardi. Cette femme sans tête sera-t-elle fidèle à une patrie quelconque?

La closerie de Champdolent, par René Bazin. La vie très étroite, très humble des gens de Cornouaille, de Fouesnant, moitié pêcheurs, moitié terriens. Une femme de riche ferme épouse un gars un peu par caprice et on ne s'entend pas longtemps. Le soldat répare la faute commise par le pêcheur coureur de bordées et, quand il meurt, la femme et la fille du héros réconcilié avec la justice ira chez son beau-père pour lui aider et lui apporter la petite fille de son garçon, héritage que la guerre laisse au vieux.

Les derniers Mousquetaires, par Marcel Nadaud. C'est la suite de Chignole, accompagné du Vieux Charles et le Flagada, tous chevaliers de l'air et vainqueur des orages. Dans les dernières pages, un index des termes cités, trop techniques pour être compris. Voilà une bonne idée. Comme cela on comprendra au moins l'argot de la cinquième arme. Ah! pourquoi diable certains décadents de jadis n'ont-ils pas eu cette idée si simple et si pratique de nous expliquer, même après coup, les obscurités de leur langage! Mais c'était peut-être moins nécessaire que pour l'aviation, parce que beaucoup plus dans la : crasse (nuages noirs).

La Maison dans l'œil du chat, par Mireille Havet. On voit des choses, mais on ne les regarde pas. Elles vous sont entrées quand vous étiez sortis. De sorte qu'on reste simple, sans tirer parti de rien, ce qui est tout de suite du sale arrivisme. Comme la demoiselle de la préface, Belgazou, on ne sait pas. On saura toujours trop tôt. Et puis, malgré Mme Colette qui tient à avertir ceux qui ne veulent rien savoir, les autres lecteurs, il y a, dans ce livre, une idée éternelle qui était en marche depuis qu'on fait des livres utiles ou inutiles, celle de convier le premier lecteur venu à *collaborer*. De place en place, à l'endroit palpitant où se posent l'œuf tiède, la fraise ou la fleur de pissenlit, on laisse une page en blanc. On met un titre et une jolie gravure de Jeanne de Lanux..., et voilà. Ah! ce n'est pas l'envie qui m'en manque, mais je n'oserai jamais. Ne dérangeons pas les grandes personnes.

RACHILDE.

HISTOIRE

La Maison de Clio. — S. R. : *Histoire de la Révolution russe* (1905-1917), Berger-Levrault, 1 fr. 25. — Emile Laloy : *La Diplomatie de Guillaume II*, depuis son avènement jusqu'à la déclaration de guerre de l'Angleterre (1888-4 août 1914), Editions Bossard, 6 fr.

La Maison de Clio. — Anastase, vous qui, malgré vos fonctions de Bibliothécaire, ne manquez pas d'érudition, dites-moi : c'est bien ce brave Claude qui ajouta des lettres à l'alphabet?

— Ce brave Claude? L'alphabet?... Ah ! oui, l'empereur Claude?

— C'était un homme très savant. La perte de son Histoire des Guerres puniques est tout à fait regrettable...

— Avant d'être César, il vécut de longues années, loin du Palatin, dans un faubourg de Rome, en simple particulier, avec ses affranchis. Il accumula, durant ce laps, de nombreuses connaissances. Il avait une finesse qui, desservie par une extraordinaire gaucherie, en partie congénitale, parut de l'indécision, ce qui le fit passer pour imbécile. L'empire, sous l'administration de ses Affranchis phrygiens, fut fort en ordre.

— D'ailleurs, d'une façon générale, jamais le genre humain ne fut si heureux que pendant les trois premiers siècles de l'Empire.

— Oui, ce sont des époques fort sages, fort sensées. Cela ne se reverra plus.

— On ajouta force choses au patrimoine humain.

— A commencer par les lettres dont l'empereur Claude enrichit l'Alphabet.

Pierre Séveral se prit à rire :

— Aujourd'hui, ajouta-t-il, l'on voudrait plutôt lui enlever des lettres, à l'Alphabet, certaines lettres... interdites.

— Certaines lettres?

— Oui, par exemple, les lettres X, I, A, P...

— Ah ! oui, et vous rangez à l'envers les lettres du mot, — sans doute pour mieux montrer l'X, l'inconnue...

— Terrible inconnue ! Quel algébriste de la politique la découvrira?

— On la cherche, croyez-le.

— Ce n'est pas le tout de la chercher, c'est de la bien chercher. Je ne prétends pas dire quelle est la bonne façon ; mais je sais bien quelle est la moins efficace façon.

— Et quelle est-elle?

— Tenez ! mon cher Anastase, vous vous en souvenez : nul moins que moi ne fut pacifiste avant la date de 1914. Cette idée de croire, dans la question des risques de guerre, à des difficultés purement théoriques, cette foi en la vertu de décisions purement théoriques,

académiques,... c'est là ce qui m'a fait regarder comme tout à fait dangereuse la mentalité de ceux qu'on appelait alors les pacifistes. Aussi le mot « pacifiste », à condition de n'en point changer la *date*, de ne point le séparer de la période antérieure à 1914, qu'il caractérise, hélas ! aussi ce mot, dis-je, mérite-t-il la pauvre réputation qu'il a. Et je considère donc comme très inexact de s'en servir, *aujourd'hui*, pour qualifier un désir de paix, une opinion qui n'est plus du tout celle d'avant 1914, oh ! mais plus du tout. Pacifisme, aujourd'hui, ou n'importe quelle chose en *isme*? Il s'agit bien de choses en *isme*. Il s'agit de la vie tout court.

— Vous aurez beau faire : le mot reste, et la paresse des gens continue à s'en servir comme d'une étiquette commode, sans regarder au delà.

— C'est possible. Mais, que ce mot ne s'applique plus du tout, maintenant, aux mêmes choses qu'avant 1914, mais bien à des choses qui veulent être prises en considération, c'est là une situation de fait qui apparaîtra, en dépit de toutes les paresses d'esprit et de cœur. D'ailleurs le pacifiste d'avant 1914 continue à se reconnaître à divers traits.

— Entre autres ?

— Mais à celui-ci, par exemple, qu'il conçoit toujours la paix d'une façon abstraite, métaphysique. Rationaliste vide, il lui faut la Paix inconditionnelle, idéale, la Paix en soi. C'est là son Manitou logique, à cet homme; vous ne lui ôterez pas son fétiche rembourré de son.

— Ce peut être substantiel pour lui : le son se mange...

— Et les chardons aussi. Mais, tandis qu'il est à ses chardons, voyez les nations qui continuent à verser leur sang. Dès lors, croyez-vous qu'on puisse envisager sans impatience les concepts purs, abstraits, à longue échéance, en fait de paix ? Parmi ces concepts abstraits, un esprit tant soit peu nourri de réalités ne saurait faire autrement que de ranger l'idée, chère au pacifiste absolu, de gratifier l'ennemi d'institutions politiques à sa convenance à lui, le pacifiste absolu.

— Par exemple, la démocratisation de l'adversaire.

— Et la paix ne saurait se conclure avant que ce désir soit devenu une réalité ? Allons donc ! On croit rêver ! Les pires tyrans, les conquérants les plus durs n'ont jamais versé le sang des hommes, jamais semé les ruines, multiplié les deuils, désolé le genre humain pour de pires fadaises ! Prenons garde que la prétention à une démocratie universelle ne soit, en son genre, un rêve impérialiste aussi, d'autant plus meurtrier qu'il se développe d'après une logique en dehors des données humaines, pratiquées, en dehors des moyens courts !

— Ah ! le fait est que c'est long !... Mais il y a aussi, là-dedans, une très vieille, une très antique chose. Nous voyons reparaître, sous d'autres formes, la conception ancienne des Palladiums. Sois démocrate, renonce à tes institutions politiques, prends les miennes, ensuite je traite avec toi. Sinon, non. Renonce à tes dieux, prends les miens, sinon je continue la guerre. Livre-moi ton Palladium. Ne pensez-vous pas que c'est cela, cher Ami ?

— Eh ! oui, bon Anastase, vous parlez d'or ! Dans toutes les grandes crises, l'humanité redevient identique à elle-même. Il s'agit, comme toujours, de ravir le Palladium. Oui, plus on y réfléchit, plus c'est cela. La force qui gît dans les institutions politiques d'un peuple, dans ses dieux, dans son palladium, c'est, en effet, ce que l'instinct le plus sûr de l'adversaire cherche à dérober. Les Démocraties occidentales ont ce désir, qui est une démarche de leur volonté de puissance beaucoup plus qu'une tendance de leur soi-disant idéalisme, et que dès lors j'admets en cette qualité-là. Seulement, il s'agit de parvenir, je veux dire que le but de la guerre, désormais, est tout à fait intransigeant et, comme tel, lointain.

— Très lointain.

— Dès lors, le plus sûr ne serait-il pas ceci : Dans vos idées sur la paix, n'ayez pas de prétentions trop absolues. Songeons à la désolation universelle, qui dure depuis trop longtemps, qui ne peut plus durer. *Bella matribus detestata :* ah ! on peut sentir dans de trop fréquents spectacles d'infinie douleur humaine la poignante réalité du mot. *Matribus, Patribusque !* Dans vos idées sur la paix, comptez combien vous avez, dès maintenant, d'éléments raisonnables, acquis ; combien, de gages réels, capables de faire réfléchir l'ennemi. Il y en a. Il y en a. Le genre humain exige une transaction.

§

L'Histoire de la Révolution Russe, de S. R., présente l'avantage de nous donner, en peu de pages, l'exposé du grand mouvement issu, en 1905, des défaites de Mandchourie (et de diverses autres causes plus lointaines), et activé par d'autres défaites à partir de 1915. L'auteur s'arrête vers une date (un peu après la constitution du gouvernement Lvoff) où l'optimisme était encore possible, et l'un des derniers chapitres est plein de bonnes et fermes assurances, plein de bons billets, en ce qui concerne la discipline dans l'armée et la flotte. Les choses ont changé depuis. M. S. R., comme nous tous, a dit ce qu'il a pu, ce qui n'était pas pouvoir beaucoup. Une Révolution, surtout en Russie, c'est à peu près aussi fixe de formes qu'un ciel nuageux par grand vent. M. S. R. a noté le nuage slave dans un moment où les contours en semblaient arrêtés et les couleurs tirer vers le rose. Mais le voici devenu un fantastique dragon noir, le dragon maximaliste qui claque ses mâchoires vers les bourgeois.

Ceux-ci cloront-ils cette gueule ? Du reste, sous les formes changeantes qu'amène chaque jour, c'est une donnée assez constante et classique dans les révolutions, dans la russe, dans la française et dans l'anglaise, que cette lutte du peuple et de la bourgeoisie; et la Révolution française, vers l'époque des Girondins, était de même pacifiste dans ses éléments démagogiques, représentés par la Commune, de même qu'ils le sont, en Russie, par le Soviet. Au surplus, il faut ne pas trop user des rapprochements. Le chapitre des causes spécialement slaves est très immense. — Une question d'histoire que M. S.R. a bien notée, c'est l'influence probable de la Révolution russe sur l'entrée en ligne du Nouveau-Continent, laquelle n'eût peut-être pas eu lieu sans cela, la Russie autocratique n'étant pas bien vue de l'autre côté de l'Océan (1). Résultat : arrivée de l'armée américaine; mais résultat aussi : départ de l'armée russe, qui, de l'aveu des plus optimistes, a décidément f... le camp. La mécanique des grands événements est dangereuse...

Voici l'important ouvrage de M. Louis Laloy sur **La Diplomatie de Guillaume II**, depuis son avènement jusqu'à la Déclaration de guerre de l'Angleterre. C'est un notable tableau de la politique étrangère allemande, un des principaux ouvrages qu'ait produits la Littérature historique de cette Guerre.

Les trois premiers chapitres ont pour sujet le caractère et les débuts de Guillaume II (ce caractère est très défavorablement jugé quant à la moralité, déclarée bien inférieure à l'intelligence, incontestable, elle, du souverain allemand). Vient ensuite l'exposé des événements : La Guerre hispano-américaine, l'Expédition de Chine et l'Alliance anglo-japonaise, la guerre de Mandchourie; plus près de nous, Tanger et Algésiras... Au sujet de cette funeste année 1905, M. Laloy, ayant constaté que divers partis chauvins, en France, avaient eu dans la Presse ou autrement une attitude provocante d'autant plus maladroite qu'elle était vaine, puisque aussi bien le gouvernement français ne voulait pas la guerre, M. Laloy ajoute :

Pour avoir la paix et contrarier les plans de Guillaume, il eût fallu tenir un langage exempt de rodomontades et être ferme en cas de menaces allemandes : on fit successivement le contraire, et c'est ce qui a permis à Guillaume de créer, en Allemagne, l'état d'esprit et les forces militaires et navales dont l'existence a permis la guerre actuelle.

Aux affaires marocaines succèdent les chapitres sur la politique du Roi Edouard, sur François-Ferdinand et l'annexion de la Bosnie, sur Guillaume II et l'Angleterre d'Algésiras à Agadir, sur le coup d'Agadir. Enfin viennent les guerres balkaniques, puis les

(1) Bah! les Yankees se seraient dérangés tout de même, ayant des raisons trop sérieuses de le faire.

événements qui ont précédé immédiatement la catastrophe et dont M. Laloy donne une étude approfondie.

Ce qui frappe dans l'œuvre de M. Laloy, c'est le soin, la minutie, la suite avec laquelle il fait agir Guillaume II sous nos yeux. Cela donne une sérieuse autorité aux réponses ou aux hypothèses qu'il avance en ce qui concerne les questions importantes. Par exemple, touchant l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie : « Le gouvernement allemand, dit-il, prétendit n'avoir pas eu connaissance de cette note plus tôt que les autres puissances. C'est fort possible et bien en accord avec la position de fidèle second assumée par Guillaume. Il désirait la guerre, mais sachant combien il est difficile, coûteux et dangereux d'y pousser un Etat qui y répugne, il s'efforçait d'y amener l'Autriche d'elle-même en louant ses desseins et en lui promettant de l'aider à les réaliser. » Ce fin morceau de psychologie politique sera pris en considération par ceux qui, ayant eu le livre en mains, savent quel labeur représente cet ouvrage, et quel tact y est dépensé dans l'etude des événements. Constatons que, pour M. Laloy, Guillaume II voulut de tout temps la Guerre. Selon lui, elle fut définitivement décidée un peu après la seconde guerre balkanique, quand l'accord des nations de la Péninsule, à l'exclusion de la Bulgarie et au détriment de l'Autriche, parut s'être fait sous les auspices de la Russie.

Voici, pour finir, à titre de document, la copie d'une note de l'auteur, relative à notre préparation, laquelle, quoi qu'on prétende, était sensiblement insuffisante :

Par une erreur colossale de notre Etat-Major, en 1898, lors de la mise en service du 75, on avait réduit le nombre des pièces dans chaque corps d'armée français de 120 à 96, les batteries ayant été ramenées de 6 à 4 pièces à cause de l'énorme quantité de projectiles qu'une batterie à tir rapide peut tirer en peu de temps et pour ne pas augmenter considérablement le nombre des caissons. A la même époque les Allemands avaient au contraire ajouté plusieurs batteries d'obusiers à leurs 120 canons de 77 par corps d'armée. Ajoutez qu'en 1906-1907 le 77, qui n'était jusque-là qu'à tir accéléré, devint un canon à tir rapide, les Allemands ayant copié notre affût (1).

La question serait de savoir si cet état de choses se prolongea et combien de temps ? M. Laloy note, dans le même passage, que « en 1905, la différence (l'inégalité) entre l'armée française et l'armée allemande était bien moins grande qu'en 1914. » Admettons cependant que l'artillerie de campagne se soit trouvée, en 1914, égale en nombre (ou même supérieure) à l'artillerie de campagne (légère) allemande. Reste la question de l'artillerie lourde, que les plus déter-

(1) Voir aussi, dans *les Cahiers Idéalistes Français* de juin 1917 (n° 5), l'article intitulé : *La France s'est-elle préparée à la guerre ?*

minés partisans de la préparation suffisante n'ont pu jamais étudier qu' « avec tristesse ».

EDMOND BARTHÉLEMY.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La Bataille de Cambrai. — Voici plus d'un mois que la bataille de Cambrai, après avoir fait rage pendant quinze jours, s'est terminée par suite de la lassitude de l'ennemi. Elle avait débuté de la manière la plus brillante pour nos alliés, en ouvrant le champ aux plus belles espérances ; elle a pris fin, avouons-le, par une nouvelle déception. Il faut le reconnaître avec franchise et ne pas s'en alarmer. Rien n'est instructif comme l'erreur, si l'on n'est pas aveuglé par la présomption. Aujourd'hui cette affaire de Cambrai, qui nous a passionnés pendant tant de jours, a pris suffisamment de recul dans le temps, pour qu'on puisse procéder à son examen de sang-froid, sans aigreur, à la sainte lumière du bon sens. Elle a été une véritable bataille, par sa durée, par l'étendue des fronts opposés, par l'importance des effectifs engagés, par les pertes subies de part et d'autre.

Essayons aujourd'hui d'en découvrir la véritable physionomie, d'en montrer les différents aspects, ce qui nous permettra d'en tirer quelques enseignements et de mettre en lumière les raisons qui n'ont pas permis de donner un plus grand développement aux brillants résultats obtenus dans la première journée.

Le 20 novembre, à la pointe du jour, la 3me armée anglaise qui, sous les ordres du général Julian Byng, occupe la partie du front comprise entre la Scarpe et Saint-Quentin, prononçait une attaque brusquée, vers l'Escaut et dans la direction générale de Cambrai, en partant de la ligne Bullecourt-Vendhuile. Une trentaine de kilomètres séparent ces deux localités.

En réalité, tout le front qu'occupe la 3me armée s'enflamme de la Scarpe à Saint-Quentin, soit sur environ 60 kilomètres. Mais sur cette vaste étendue de terrain, on distingue trois actions distinctes. 1° Une fausse attaque vers Riencourt, à l'extrémité nord du dispositif, destinée à fixer sur leurs positions les forces ennemies de cette région ; 2° une fausse attaque au sud de Vendhuile, ayant un objet semblable ; 3° une attaque centrale partant de Villers-Plouich, Trescault, Hermies, Doignies, Boursies et Lagnicourt. Celle-ci donnait en quelques heures des résultats inespérés, semble-t-il. Le terrain, en avant du front d'attaque, était balayé d'ennemis sur une profondeur d'une dizaine de kilomètres. L'attaque poussée d'une seule traite jusqu'à Masnières dessinait un saillant étroit, en fer de lance, s'en-

fonçant bien au delà des lignes ennemies. Il restait à élargir les brillants résultats ainsi acquis.

Une première remarque s'impose de suite. La 3me armée anglaise participe seule à l'opération. Elle fournit, à elle seule, l'attaque principale et les diversions, qui doivent l'appuyer. Pendant les quinze jours que durera la bataille, aucune activité particulière n'enflammera le reste du front, ni au sud de Saint-Quentin, ni au nord de la Scarpe. Tout se passe comme si le théâtre des hostilités se bornait au terrain occupé par la 3e armée. Celle-ci supportera seule tout le poids de la bataille pendant quinze jours de combats acharnés, traversés de fortunes diverses. De cette observation, on peut induire, avec quelque chance de ne pas se tromper, les conditions qui ont réglé les opérations du chef de la 3e armée. Sans doute, il a été autorisé par son gouvernement et par Sir Douglas Haig, après discussion, à exécuter son attaque. Mais le fait que la 5e armée anglaise, qui occupe le front au nord de la Scarpe, n'intervient à aucun moment pour tenter une diversion, capable de soulager la 3e armée, semble indiquer que Sir Douglas Haig a autorisé ou a dû autoriser cette opération sans l'approuver. Nous dirons de même qu'aucune diversion n'ayant été tentée, au cours de ces quinze jours de bataille, sur le front au Sud et à l'Est de Saint-Quentin, il y a apparence que l'entreprise conçue et exécutée par le G. Julian Byng a été décidée hors du contrôle du commandement français. On saisit ainsi sur le vif les méthodes pratiquées dans les armées alliées. Le mérite des généraux reste hors de discussion ; il n'est pas en cause, ici, pas plus que leur responsabilité personnelle. Si ce mérite et cette responsabilité étaient en cause, nous nous abstiendrions d'en parler ou, si nous étions résolu à rompre le silence à ce sujet, nous le ferions sous une autre forme. Il ne s'agit que de constater une fois de plus l'absence d'un organe indispensable, qui établisse une fois pour toutes la liaison nécessaire entre des armées qui luttent, qui souffrent et qui meurent pour la même cause. Il n'est pas de vues particularistes qui doivent s'incliner devant cette nécessité. Nous avons vu la bataille de l'Aisne (22-25 octobre), la poussée vers Paschendaale, qui aboutit le 6 novembre, et la bataille de Cambrai (20 novembre) s'échelonner dans le temps, sans liaison apparent entre elles. Sans s'inspirer autrement que du simple bon sense on peut dire qu'il n'y aurait eu qu'avantage à conduire ces opérations en dépendance l'une de l'autre, autant que possible dans le même temps.

Revenons à l'opération de sir Julian Byng. L'attaque principale se déclanchait à 6 h. 30, sans avoir été précédée d'aucune préparation d'artillerie. Celle-ci n'entrait en jeu, avec une extrême violence, qu'à l'instant où l'infanterie, précédée par des escadrilles de tanks,

s'élançait hors de ses tranchées. Cette absence de préparation de l'assaut par le canon était la grande nouveauté. On se rappelle que la bataille de l'Aisne avait été précédée par un bombardement intensif, qui avait duré six jours et six nuits sans interruption. Il s'agissait donc de réaliser un effet de surprise, par l'irruption soudaine des tanks dans les lignes ennemies, pendant que la grosse artillerie bombarderait la zone de terrain que devaient traverser les troupes de soutien allemandes, pour venir à la rescousse de la garnison des lignes de tranchées. La surprise a été complète; elle a donné des résultats inattendus. En moins d'une heure, s'il faut en croire les correspondants de guerre, les tanks avaient franchi la triple ligne des défenses allemandes et atteint la rive de l'Escaut, à Masnières. Ils poussaient même au delà du fleuve jusqu'aux lisières de Rumilly d'une part, jusque devant Crèvecœur, plus au sud. Les tanks se trouvaient sans doute avoir atteint, à ce moment, la zone battue par la grosse artillerie anglaise. Leur course se trouvait évidemment bornée à la limite ouest de cette zone.

Ils avaient ainsi pu pousser leur incursion sur une profondeur d'une douzaine de km. Le front, le fameux front Hindenburg, élastique et inviolable, était percé, cette fois de vive force. L'infanterie, qui progressait derrière les tanks, occupait, presque sans combat (on a signalé un régiment de fusillers de la garde qui n'a pas eu un seul blessé), les villages d'Havrincourt, Ribécourt, Marcoing, Masnières, Flesquières, Noyelles, Anneux, Graincourt et, dans la partie sud des terrains d'attaque, la Vacquerie et le hameau de Bonavis. 8.000 prisonniers et une centaine de canons restaient entre les mains des Anglais.

Tels étaient les bénéfices de la surprise. Il n'y a là rien de nouveau au point de vue militaire, si ce n'est le procédé employé cette fois pour la réaliser : l'irruption soudaine sur un large front d'un grand nombre de machines roulantes, armées de canons et de mitrailleuses. Mais les avantages que procure la surprise ont été reconnus de tout temps. Il est bien évident qu'en accumulant toutes ses ressources en artillerie sur un segment du front et en soumettant les positions adverses à un bombardement intensif pendant plusieurs jours, sans interruption, on fait connaître à l'ennemi sa volonté de l'attaquer et qu'il est loisible à ce dernier de prendre toutes les mesures pour y parer. Cependant nous avons vu une opération, effectuée dans ces conditions, brillamment réussie sur l'Aisne le 22 octobre. C'est qu'à la guerre, il n'y a que des cas d'espèce que résout l'inspiration du chef, suivant les moyens dont il dispose; s'il sait communiquer aux troupes son ardeur, sa foi, l'exécution suit, quels que soient les procédés employés. En ce qui concerne l'attaque devant Cambrai, la surprise de l'ennemi fut telle que le lendemain les

Anglais purent continuer leurs succès, en s'emparant de Noyelles, Cantaing, Fontaine-N.-Dame et Mœuvres. Ce n'est que dans la matinée du 22 que les Allemands sont capables de réagir. Il s'est donc écoulé 48 heures pendant lesquelles les Anglais sont restés maîtres incontestés de tout le terrain si rapidement enlevé. On peut se demander quelles conséquences aurait eues, dans ces conditions, l'intervention d'une masse de manœuvre tenue en réserve pendant l'attaque, prête à entrer en manœuvre à la première opportunité? Qu'on suppose cette masse de manœuvre, conversant vers le nord, sur la ligne Mœuvres-Fontaine-N.-Dame, dès le soir du 20 novembre, et marchant dans la direction générale de Marquion avec mission d'atteindre le cours de la Scarpe, ce qui impliquait une marche d'une quinzaine de km. en prenant à revers les lignes ennemies, tous les préparatifs de l'ennemi en cours pour la contre-attaque du 22 étaient bouleversés. Je crois qu'on peut avancer une telle proposition sans sortir de la vraisemblance.

En l'absence de toute masse de manœuvre, capable d'élargir le succès et d'achever de désorganiser l'adversaire, les événements, à partir du 22, vont prendre une tournure différente. Les Anglais, violemment contre-attaqués, vont défendre pendant douze jours avec acharnement les positions conquises en quelques heures, et se verront dans l'obligation de jeter dans la fournaise toutes les réserves qu'ils auront sous la main. Encore devront-ils céder à la fin de la bataille plus de la moitié du terrain conquis, en laissant aux mains de l'adversaire un nombre élevé de prisonniers.

Le 22, la manœuvre de contre-attaque des Allemands commence à se dessiner. Ils exercent une pression sur chacun des côtés du saillant formé dans leurs lignes par l'attaque anglaise des deux journées précédentes. Mais ils n'attaquent d'abord que sur le côté nord du saillant, sur la ligne Mœuvres-Fontaine-Notre-Dame ; ils reprennent ces deux villages. Ils se tiennent sur la défensive sur le côté sud du saillant de Masnières à Veudhuile. Leurs réserves ne sont pas encore à pied d'œuvre. On signale dans cette journée du 22 les mouvements de la 119e division, accourant de Gand, et de la 30e venant de la région de Laon. Il est probable que plusieurs autres divisions ont dû être déplacées. Dans cette même journée du 22, les Anglais attaquent dans les directions de Banteux et de Veudhuile, sans réussir à occuper ces localités.

Le 23, la lutte s'intensifie dans la partie nord du champ de bataille. Les Anglais sont près de l'emporter. Ils ne se bornent pas à une attitude défensive, Ils attaquent avec violence. Ils pénètrent dans le village de Bourlon et occupent le bois du même nom, qui domine une crête. Ils sont chassés du village dans la soirée; et ils ont échoué dans leurs attaques contre Suchy, Mœuvres et Fontaine-Notre-Dame.

Ainsi, les troupes anglaises se trouvent engagées dans un violent corps à corps.

Le 24, la lutte se localise dans la partie Nord-Est du front, sur un espace de 3 km. Le bois de Bourlon est pris et repris; le soir, les Anglais occupent de nouveau le village de ce nom. Il semble que ce jour-là, les Allemands se soient trouvés dans un état d'épuisement, qui aurait pu permettre de leur arracher la victoire, si des troupes fraîches avaient pu intervenir dans la région Suchy-Mœuvres ou plus au nord.

Le 25, les Anglais perdent à nouveau Bourlon ; ils conservent le bois. La lutte continue le 26, sur le même front réduit. Les Allemands paraissent à bout de souffle. Le 27, Bourlon est repris par les Anglais; mais, dans la soirée, des troupes fraîches allemandes enlèvent définitivement le village, en faisant un certain nombre de prisonniers parmi sa garnison, qui est éreintée. Une accalmie marque les journées des 28 et 29 novembre. Les deux partis se bornent à se bombarder de loin.

Le 30, les réserves allemandes arrivées à pied d'œuvre sur le côté sud du saillant attaquent en masse entre le hameau de Bonavis et Veudhuile. Elles enlèvent la Vacquerie, Gonnelieu, poussent jusqu'à Gouzeaucourt, mais au prix de pertes sensibles telles que le lendemain les Anglais les chasseront sans peine de leurs nouvelles positions. Dans cette même journée du 30, les Allemands attaquent également sur le front Mœuvres-Fontaine-Notre-Dame. Ils reprennent les villages de Graincourt, Anneux et Cantaing et font 4000 prisonniers. Ainsi depuis dix jours que la bataille est commencée, ils sont capables pour la première fois d'exécuter la manœuvre que leur Etat-major a décidée dans la soirée du 21. C'est la manœuvre d'encerclement, annoncée dans l'ordre à la 2me armée du G. von der Marwicz, en date du 29 novembre : « L'armée anglaise, dit cet ordre, comptait percer nos lignes avec un nombre considérable de tanks. Nous allons transformer son embryon de victoire en défaite, en l'encerclant... »

La manœuvre allemande devait échouer devant la belle résistance des Anglais.

Le 1er décembre, nos alliés, comme nous venons de le dire, chassent les Allemands de Gouzeaucourt, de Gonnelieu, d'Epehy même où ils avaient pénétré la veille. Ceux-ci ne conservent que La Vacquerie. Cependant, Sir Julian Byng a compris le danger que comporte la manœuvre allemande : il fait évacuer le village de Masnières, qui se trouve trop en flèche.

Pendant les journées des 2,3 et 4 décembre les Allemands renouvellent sans cesse leurs attaques sans succès. Le 5, ils avouent leur épuisement ; ils cessent la lutte, en faisant paraître un bulletin de

victoire, qui ne trompe personne. Ils annoncent 9.000 prisonniers et la capture de 140 canons; les Anglais leur en avaient pris 11.000 en deux journées de travail. Quant aux canons comptés parmi le butin allemand, il s'agit pour la plus grande part de pièces qui leur avaient été enlevées et qui ont été mises hors de service. Ils en récupèrent le métal brut, ce qui leur manque le moins. Les Anglais conservaient définitivement les villages d'Havrincourt, Ribécourt, Flesquières et peut-être Marcoing, au sujet duquel nous manquons de données certaines.

Que doit-on conclure de cette longue lutte acharnée ? La supériorité en matériel de l'armée anglaise s'y révèle d'une manière manifeste. Ses troupes ont fait preuve d'un mordant remarquable. Les troupes allemandes, au contraire, ont donné des signes de fatigue, d'épuisement même. Elles se sont montrées finalement défaillantes, dans l'exécution de la manœuvre d'enveloppement que l'Etat-major avait prescrite; et certes, l'on peut croire que ce n'est pas la volonté d'aboutir, l'obstination qui ont fait défaut à celui-ci. Au point de vue de la direction, on constate encore chez lui la même sûreté de jugement, en présence d'une situation tactique nouvelle. Peut-on dire que les mêmes qualités ne se remarquent pas encore au même degré chez le parti opposé ?

Quant aux enseignements que l'on peut tirer de la bataille de Cambrai, le premier de tous et le plus consolant pour nous est qu'il est possible de percer un front, si grande que soit sa réputation d'inviolabilité. Il n'y a pas de front inviolable. Mais ce n'est pas tout d'y pratiquer une brèche temporaire. L'art, après avoir pratiqué celle-ci, consiste à l'élargir immédiatement; et dans ce but, il faut avoir à pied d'œuvre une masse de manœuvre, tenue en réserve jusqu'au moment où la désorganisation commence à se faire sentir chez l'adversaire. Cette masse de manœuvre a fait défaut au début de la bataille de Cambrai ; son absence ne pourrait se comprendre, sans l'aveu dont il me reste à parler. L'agence Reuter, au lendemain de la bataille, nous a donné les déclarations d'une haute autorité militaire britannique à ce sujet. Elles sont d'une noble franchise et d'une indubitable sincérité. Nous nous bornerons simplement à les reproduire dans leur partie essentielle : « La bataille de Cambrai, a dit cette haute autorité militaire, constituait un essai.... A la différence de la bataille des Flandres, nous n'avions aucun objectif défini. Nous nous proposions seulement d'aller aussi loin que possible, et l'on peut dire que nous sommes allés beaucoup plus loin que le maréchal Haig ne s'y attendait... Il n'y a eu aucun grand déploiement de forces devant Cambrai...» Retenons cet aveu loyal; il suffit, à tout expliquer.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Les prétentions coloniales de l'Allemagne. — D'un article du docteur Krenkel paru dans la « Kölnische Zeitung » du 24 novembre 1917, j'extrais les passages suivants :

Une politique coloniale pratique, confirmée par les expériences de cette guerre, exige des dispositions d'ensemble pour nos colonies éventuelles, d'après leur situation et d'après nos forces extérieures et intérieures. Les brèches entre les colonies allemandes de l'Afrique doivent tomber pour leur créer des voies de liaison. Les parties intermédiaires étrangères doivent disparaître pour nous donner les produits qui manquent à nos anciennes colonies. Nous devrions demain définir les limites arrondies de notre empire africain de la manière suivante :

Togo, Dahomey, Nigeria et Cameroun ; de là, en allant vers l'Est, l'Afrique Equatoriale Française, l'Etat du Congo, les anciennes provinces du Soudan d'Emin Pacha, l'Ouganda et l'Est africain anglais. De la côte de l'Océan Indien la frontière de l'Empire courrait à nouveau vers l'Ouest jusqu'à l'Océan Atlantique, depuis la pointe Sud de la colonie portugaise du Mozambique, à travers la Rhodesia, jusqu'au Sud-Ouest africain allemand en y englobant l'Angola. A ce domaine se joignent les îles qui lui sont adjacentes à l'Ouest : les Açores, Madère, les îles du Cap Vert, du Prince, San Thomé ; à l'Est aussi Madagascar. Les îles de l'Ouest donnent à la la flotte de guerre et à celle du Commerce les points d'appui qui lui sont absolument nécessaires sur le chemin de l'Afrique Centrale. Les plans tendant à des buts plus lointains, qui veulent annexer les colonies tant anglaises que françaises et portugaises le long de la côte de Guinée, sont des utopies.

L'Afrique Centrale dans ce pourtour, bloc unifié de régions diverses, multiple du domaine impérial allemand, offre à l'Allemagne des vues qui ne peuvent même pas être esquissées dans ce cadre. Une population de cent millions d'hommes donne des travailleurs pour les plantations, pour les fermes, pour l'industrie, de même que des hommes aptes à la guerre pour sa propre défense. Les productions des différentes régions fournissent à l'Allemagne à peu près tous les produits bruts dont elle a besoin : la gomme, l'huile du palmier à huile, l'arachide, le coton, le café, les fibres végétales. Les territoires susvisés permettent d'y admettre quinze millions de colons allemands qui formeront l'épine dorsale de l'Empire. Le planteur y trouvera l'espace nécessaire pour toutes les cultures tropicales et le fermier ce qu'il faut pour y avoir et y élever du bétail. Commerce et Industrie y gagnent, pour toutes leurs branches, des possibilités étendues. Le Capital allemand ne s'en va plus à l'étranger, mais fait fructifier ses colonies . . . . . .

. . . . . .

Du moment qu'une très ferme volouté existe d'être une grande puissance en Afrique, l'Allemagne se place au rang de puissance mondiale à côté des autres puissances mondiales. La Belgique est en notre possession ; et l'Allemagne tient l'Etat du Congo, encore que ce dernier pourrait servir d'hypothèque pour l'Angleterre en raison des emprunts qu'elle a accordés.

Le Portugal a abandonné toute administration ; nous sommes en Afrique ses héritiers naturels, et en partie contractuels pour ainsi dire. — C'est ainsi que nous sommes déjà vraiment assurés d'une importante part du nouveau domaine africain. Le programme commercial de Cecil Rhodes : « l'Afrique anglaise du Cap au Caire » tombe et se trouve remplacé par un programme africain allemand. . . . . .

. . . . . .

Le nouvel empire colonial de l'Afrique Centrale offre à l'Allemagne, à tous les points de vue qu'on peut envisager, qu'ils soient d'ordre commercial ou politique, les perspectives d'un très puissant développement. A qui l'Angleterre doit-elle sa richesse et sa puissance ? A ses colonies. Qu'est-ce qui permet à la France épuisée de tenir encore ? Les sources de richesse de ses Colonies en hommes et en produits du sol. Ce sont là des avertissements pour l'Allemagne d'une force angoissante. Si l'Allemagne renonçait aujourd'hui à poursuivre une politique coloniale active et à poser de nouvelles bases d'une colonisation féconde, elle disparaîtrait du rang de grande puissance d'avenir et pourrait alors renoncer tranquillement à ses anciennes colonies comme à une passion ruineuse !

Telles se sont manifestées au début de l'hiver 1917, après plus de trois années de la grande guerre, les prétentions coloniales de l'Allemagne. Nous ne les accompagnerons d'aucun commentaire : ce serait affaiblir la valeur de ce document qui se suffit à lui-même et qui, d'ailleurs, au point de vue où nous nous plaçons aujourd'hui, ne possède d'intérêt qu'en tant que document et comme traduisant l'opinion de certains milieux d'outre-Rhin. Mais, il me paraît curieux et suggestif d'en rapprocher les conclusions d'un ouvrage paru, il y a une douzaine d'années, à la librairie internationale Charles Eitel, sous la signature Seestern et intitulé : *La grande guerre de 1906 !*

Tous les acheteurs de cet ouvrage, que je présume traduit de l'allemand et constituant une œuvre de propagande germanique d'avant-guerre, avaient droit *à titre de prime* et pour deux francs au lieu de trois francs cinquante, à un roman de Georges Verdène intitulé : « Ceux qu'on méprise », consacré à la Vie en Russie et préfacé par Anatole France. Je ne fais que noter ceci au passage...

« La grande guerre de 1906 », — l'auteur, quant à la date, s'est trompé de huit années, — est un roman d'anticipation, une œuvre d'imagination comme il s'en écrivit quelques-unes avant la fatale échéance, comme les feuilletons populaires du commandant Driant, comme le fameux numéro du journal *l'Illustration*, comme enfin certain volume dont je suis l'auteur responsable et dans lequel à la fin de 1913, je m'essayai à esquisser ce que serait le conflit franco-allemand, volume dont je ne tire aucune vanité, m'étant grossièrement trompé, sinon quant au fait lui-même et à son atmosphère, du moins quant à sa durée et à ses péripéties.

Seestern imagina donc aux alentours de l'année 1905 que la con-

flagration mondiale éclatait entre la France, l'Angleterre et l'Allemagne à l'occasion, — et ceci est assez significatif, — d'un *incident colonial* se produisant dans la possession allemande du Pacifique des îles Samoa. La lutte s'engage entre des navires anglais, américains et allemands dans le port d'Apia, et c'en est fait : quelques jours plus tard, l'univers s'embrase. Cet embrasement général est assez bien machiné et comporte nombre de prévisions dont les événements qui se sont passés depuis le 2 août 1914 vérifient suffisamment l'exactitude.

A propos d'un bombardement, l'auteur constate complaisamment : « La ville n'a rien perdu de sa beauté, grâce à la précision du tir « de nos artilleurs ; au contraire, elle a gagné beaucoup. L'écornement de quelques constructions ajoute encore aux nombreuses « curiosités du site et je suis persuadé qu'après la fin de la guerre, « ces ruines deviendront un lieu de pèlerinage pour tous les voyageurs et surtout pour les touristes anglais. »

Plus loin, Seestern, bon prophète, prévoit l'emploi de tranchées, de vastes réseaux de fils de fer et d'énormes fougasses creusées à cheval sur les routes que les Français devaient suivre et qui jettent souvent la démoralisation dans les rangs de l'adversaire. Il prévoit également que le gouvernement français se réfugie à Bordeaux et prescrit une levée en masse comme en 1871 dans le pays encore inoccupé.

Sur mer, dit-il encore, après quelques mois, les pavillons allemand et autrichien avaient complètement disparu. Le reste des flottes allemandes était bloqué dans les ports par les escadres ennemies. Les Océans étaient vides et les routes habituelles de la navigation internationale étaient désertes. La plupart des vapeurs marchands anglais avaient été réquisitionnés pour les transports entre les ports anglais et les ports français assiégés ainsi que pour le réapprovisionnement de la flotte anglaise du blocus dans la mer du Nord, la mer Baltique et la Méditerranée... Le pavillon allemand avait disparu du trafic maritime et il avait été aussitôt remplacé par le pavillon étoilé. L'Amérique se créait une situation sur tous les marchés abandonnés. Les marchands japonais ne déployaient pas une moins grande énergie dans l'Océan Indien et le Grand Océan et, partout, ils s'implantaient avec la ferme volonté de ne plus lâcher la proie abandonnée. Les belles phrases de la diplomatie européenne sur le principe de la « porte ouverte » et autres fadaises étaient foulées aux pieds avec des ricanements dans cette chevauchée sauvage pour la domination commerciale. De même, les théories des devoirs de la neutralité avaient autant de valeur qu'un sac de maculature...

Les lignes qui précèdent donnent un exemple suffisant des anticipations de Seestern. Sur certains points, on peut le constater, elles étaient assez judicieuses. Sur d'autres, elles le furent moins. C'est ainsi que dans le conflit imaginé, il fait demeurer neutres les Etats-

Unis et la Russie, cependant que les Italiens se rangent aux côtés des Empires centraux. Sans doute, il note qu'« une escadre volante allemande fait la guerre de course dans tout l'Atlantique coulant un bon nombre de grands vapeurs anglais et français qui lui fournissent du charbon avant de disparaître, et que des convois gigantesques de vivres et de matériel fournis par les Etats-Unis sont ainsi anéantis », mais, moins clairvoyant, il remarque que « la nouvelle arme de la France, les sous-marins tant vantés, ne donnent aucun résultat. Indispensables pour la défense des ports et la guerre des côtes, ces bâtiments n'étaient d'aucune utilité pour les attaques en eaux inconnues. »

Mêmes erreurs de fiction encore lorsque Seestern vaticine que « à l'approche de l'automne » un ouragan formidable se déchaîne sous la forme d'une vaste insurrection arabe qui s'étend sur toute l'Afrique de Suez à Tanger et de Dakar au Cap, et fait surgir « semblables à un nuage de sauterelles » d'innombrables armées de guerriers croyants qui font de la formule tant honnie jadis, « le maître de l'Afrique sera toujours le Nègre », une effroyable réalité.

Avec ce péril noir, nous sommes en pleine fantaisie. Cette fantaisie permet, d'ailleurs, à Seestern de conclure en imaginant que la peur de ce terrible péril noir amène l'Angleterre, la France et l'Allemagne à conclure un armistice.

L'armistice est signé et à la trêve de quinze jours succède la cessation des hostilités, conclue à Bordeaux par traité sous les conditions suivantes :

L'Angleterre cède à l'Allemagne : Walfishbay et Zanzibar.

L'Allemagne reçoit en outre les possessions portugaises d'Angola et de Benguela et le territoire africain central au nord de la frontière actuelle de l'Afrique allemande du Sud-Ouest et le cours du Zambèze qui devient frontière entre les possession anglaises et allemandes.

L'Angleterre reçoit les possessions portugaises de l'Afrique Orientale au sud du Zambèze. En outre, l'Allemagne reçoit le tiers oriental et la France le tiers occidental du Maroc à titre de sphère d'influences. A Mogador ou dans un autre port de la côte Ouest, l'Allemagne peut établir une station de charbon fortifiée.

L'Italie reçoit la Tripolitaine jusqu'à la frontière égytienne et, pour compenser ses vues sur l'Albanie, on lui donne l'île de Crète.

La France cède Nice à l'Italie.

L'Etat du Congo est partagé en parties égales entre l'Allemagne, l'Angleterre et la France. Les colonies portugaises du détroit de la Sonde passent à l'Angleterre ; l'Allemagne reçoit la Nouvelle-Guinée.

La partie nord de l'ancienne Belgique est réunie au royaume des Pays-Bas suivant la frontière des langues. La partie sud échoit à la France. Le Luxembourg devient allemand, les Pays-Bas se réunissent à l'Empire allemand.

Les possessions portugaises des Indes orientales passent à l'Angleterre.

Pour compenser la perte de la Hongrie, l'Autriche reçoit la Macédoine, la Struma forme la frontière avec le reste du territoire turc.

Les fortifications des Dardanelles et du Bosphore sont rasées. La mer Noire est fermée aux navires de guerre étrangers, les vaisseaux de guerre russes peuvent passer par le détroit. La Turquie perd la Palestine. Ce pays est placé sous la protection de l'Autriche.

Le détail des conditions est laissé à la compétence du Congrès de Berlin.

Tous les vaisseaux capturés, — sauf ceux qui ont été détruits, — seront rendus à leurs possesseurs, les conditions sur la capture et le droit maritime seront réglées à nouveau par le congrès de Berlin.

C'est ainsi que Seestern départage le monde au jour de la conclusion de la paix. Dans son ouvrage vieux de douze années (et qu'on peut, je le répète, considérer comme une œuvre de propagande pro-germanique) comme dans l'article de la *Gazette de Cologne* du 24 novembre dernier, c'est le même défaut d'appréciation saine des réalités, c'est la même *folie de Puissance*. Epiloguer à ce sujet serait superflu. Mais ces deux documents rapprochés m'ont paru comporter une double leçon : ils établissent clairement d'abord le caractère irréductible des prétentions allemandes sur le terrain colonial comme sur le terrain européen, et, partant, la nécessité qui s'impose à l'Entente de réduire ces prétentions par la Force, seul remède efficace contre certains délires. En second lieu, ils montrent toute l'importance du rôle joué dans la guerre de 1914 par le facteur colonial, la réalité confirmant la fiction :

Qu'est-ce qui permet à la France de tenir encore? Les sources de richesses de ses colonies en hommes et en produits du sol. Ce sont là pour l'Allemagne des avertissements d'une force angoissante !

Qui parle ainsi? Le docteur allemand Krenkel. Cet hommage rendu à la valeur de l'effort colonial de notre pays méritait d'être noté.

CARL SIGER.

LES JOURNAUX

Les Anglais ne badinent pas avec l'amour (l'Express de Lyon, 22 décembre). — *Une Renaissance de la librairie française* (l'Intransigeant, 23 décembre). — *Judith Gautier* (Paris-Midi, 30 décembre).

Je trouve dans **l'Express de Lyon** ce très curieux document sur les mœurs anglaises. Il nous montre d'une façon terrifiante que ce peuple ne badine pas avec l'amour.

Quand la nation britannique entreprend la lutte sociale contre un fléau, elle ne s'attarde pas aux demi-mesures, elle adopte d'emblée les grands moyens.

Il y a une dizaine d'années, vos apaches ont tenté de s'installer chez nous. Ecartés du continent pour des motifs étrangers à la politique, on les vit circuler entre Leicester-Square et Picadilly-Circus en surveillant les

petites amies qu'ils avaient amenées de Paris, de Bruxelles, de La Haye ou de Berlin, pleins de confiance au surplus dans le libéralisme réputé de nos policemen et persuadés qu'ils pouvaient tout se permettre dans une immense métropole sans service spécial adapté à la prostitution. Ainsi nous vîmes paraître le souteneur que nous ne connaissions pas encore et nous fûmes conduits à réfléchir quant au délit que la loi française qualifie de « vagabondage spécial », et punit, sans le réprimer sérieusement, de quelques semaines de prison.

Ah! ce ne fut pas long! En moins de quinze jours, malgré certaines protestations humanitaires, le Parlement vota une loi aussitôt promulguée de Sa Très Gracieuse Majesté, qui vouait les souteneurs au supplice du fouet. En cas de conviction et sans assistance du jury, le magistrat de la cour de police pouvait condamner le délinquant à vingt-cinq ou cinquante coups de fouet et les récidivistes à soixante-quinze ou cent coups.

F. Passmore, l'auteur de cette lettre, raconte qu'à quelques jours de là, un jeune parisien de Montmartre, Margotin dit « Mes pieds », surpris pratiquant son industrie le long des trottoirs d'Euston-Road, fut condamné à recevoir cinquante coups du chat à neuf queues, formé de neuf lanières de cuir tressé. L'apache dut subir le châtiment en deux séances, séparées par un séjour de six semaines à l'infirmerie. La leçon porta, observe M. Passmore, et les souteneurs repartirent aussitôt pour le continent. « Nous n'en avons jamais plus revu un seul », dit-il.

Contre la traite des blanches, ajoute-t-il, nous nous supposions suffisament armés. Le « Statut » a prévu des peines sérieuses contre le proxénétisme, contre l'excitation des mineurs à la débauche, mais la répression manquait d'unité. Les magistrats des cours de police de Londres n'ont pas jugé nécessaire de troubler le Parlement dans son œuvre de guerre pour lui demander de nouveaux moyens de répression : ils se sont réunis en un petit parlement professionnel pour délibérer sur la situation et ils sont allés porter leurs doléances devant les magistrats des cours de justice. Ces promptes négociations ont rendu les meilleurs effets. Il est désormais convenu que, sauf opposition déclarée du jury, les individus convaincus de participation à la traite des blanches seront frappés du « hard labour » (prononcez hard lébeure). Cet accord est entré hier en vigueur ; la femme Annie Blondin, d'origine roumaine, âgée de trente-cinq ans, a été condamnée hier, par le jury criminel de Londres, à quinze mois de hard labour, pour avoir « favorisé l'inconduite » d'une jeune fille âgée de moins de vingt-et-un an.

Vos journaux s'abusent lorsqu'ils confondent le hard labour avec les travaux forcés. Point d'analogie possible entre les deux termes. Ici les mots eux-mêmes impliquent une différence, car la servitude pénale (travaux forcés) est une peine, tandis que le hard labour est un supplice. Pour mieux vous le faire entendre, connaissez-vous le sort présent d'Annie Blondin ?

A son arrivée à la prison d'Holleway, après sa condamnation, elle a reçu les vêtements qu'elle portera jusqu'à l'expiration de sa peine : chemise de coton, jupe et corsage de laine, sabots de bois sans chaussons,

bonnet de tricot. Dans sa cellule elle n'a trouvé qu'un lit de bois sans matelas ni paillasse sur quoi elle va dormir à la dure pendant quinze mois, et un peu de vaisselle en fer émaillé. On l'a pesée et on la pèsera ponctuellement chaque samedi, car la loi exige qu'elle dépérisse. Défense d'engraisser au hard labour. Interdiction de la moindre coquetterie. La condamnée a eu la chevelure tondue.

Comme nourriture, du pain, des légumes secs, bouillis à la graisse, jamais de viande ou de charcuterie, sinon sur ordonnance du médecin; comme unique boisson, de l'eau. Une ration de thé sans sucre le dimanche. Un peu de lait en cas de maladie ou d'indisposition. Dans l'esprit de la loi, il faut que, constamment, la condamnée endure l'envie, le besoin torturant de quantité de choses qu'il lui est absolument impossible de se procurer.

La journée de travail est de douze heures; les prières et les repas occupent en plus une heure et demie. Annie Blondin aura, entre autres tâches, à faire de l'étoupe avec les vieux cordages goudronnés de la marine, elle y brisera ses ongles et s'y uzera la peau des doigts; elle s'y aidera de ses dents qui tomberont.

A ces rigueurs de fait se superpose une sorte de terreur morale. Annie Blondin est maintenant retranchée du monde vivant. Elle n'a droit qu'à une seule lettre tous les trois mois, à une seule visite d'un quart d'heure tous les six mois. Si, à l'expiration d'un trimestre, trois ou quatre lettres étaient arrivées pour elle à Halloway, elle n'en pourrait lire qu'une à choisir. Si demain sa mère, sa sœur, son mari venait à mourir, elle n'en serait informée que dans trois mois. C'est comme si elle était descendue provisoirement au tombeau.

Nous comptons sur ces sévérités pour glacer d'épouvante les spéculateurs de la débauche, les marchands de chair vivante, — et, par avance, la police nous répond du succès.

C'est pure duperie et flagrante maladresse d'introduire de la mansuétude dans la répression.

Nous qui sommes plus indulgents pour le péché, nous ne pouvons nous empêcher de trouver le châtiment, sous son apparente vertu puritaine, digne de Torquemada. Et le souvenir d'Oscar Wilde vient encore ajouter à la pénible impression.

§

Voici de M. Georges Lecomte, président de la Société des gens de lettres, un article paru dans **l'Intransigeant** où il nous révèle la renaissance de la Librairie française qui s'était un peu assoupie ces dernières années. Une exposition des Livres d'étrennes organisée par le Cercle de la Librairie témoigne de « ce réveil industriel ».

La Librairie française se réveille. Comme tant d'autres de nos industries et de nos négoces, elle se rend compte qu'elle avait parfois une tendance — celle des gens heureux — à jouir un peu paresseusement de ses succès et de ses gains, à ne pas toujours renouveler ses efforts et, quand il lui arrivait de le faire, à ne pas prendre assez d'ingénieuse peine pour les mettre en valeur, pour les révéler au public du dedans et du dehors!

Non pas certes que la Librairie française ait dormi! Mais, tout en inno-

vant avec énergie, goût et hardiesse, elle ne s'est peut-être pas, pour la diffusion de ses produits, démenée autant que ses concurents de l'étranger.

Aussi, en ces heures décisives où tous, tant que nous sommes, nous faisons le bilan de nos fautes, de nos négligences, de nos désordres et — si j'ose dire — de nos « flemmes », pour n'y plus retomber, la Librairie française secoue-t-elle torpeur et routines pour agir dès maintenant et ne plus se laisser distancer.

Signe des temps : lorsque, il y a quelques années, d'accord avec son associé M. Georges Moreau, homme de goût, chercheur et novateur, M. Gillon, l'un des directeurs de la Maison Larousse, eut la sage idée de proposer aux éditeurs, ses collègues, d'organiser tous les trois mois une exposition des plus récentes publications françaises et des derniers travaux d'impression, le projet fut accueilli avec politesse, mais sans chaleur. Si bien qu'il s'effaça peu à peu dans l'indifférence.

Mais lorsque, après le premier abasourdissement de la guerre, M. Gillon, bien inspiré et tenace, reprit sa proposition, on en aperçut mieux l'intérêt et la bienfaisance. L'exposition d'aujourd'hui en est la réalisation première.

Le but de ces expositions temporaires et sans cesse renouvelées est de montrer commodément aux acheteurs de France et du dehors les beaux travaux, les recherches heureuses, les créations harmonieuses, expressives et originales de nos éditeurs, fondeurs de caractères, graveurs, illustrateurs, typographes, relieurs, doreurs sur cuirs, etc...

Sans doute, il y a les bulletins bibliographiques qui annoncent les nouveautés, les catalogues qui en décrivent les séductions. Mais rien ne vaut le contact, la vue, le feuilletage, la lecture de l'ouvrage lui-même. L'idée de le mettre sous les yeux et pour ainsi dire dans la main du visiteur, de tenir à sa disposition, pour lui fournir tous les renseignements, un commis-libraire expérimenté, est une idée excellente et pratique. Il n'est pas douteux que, après la guerre, quand les étrangers connaîtront cette exposition pour ainsi dire permanente et alimentée de produits toujours nouveaux, ils prendront vite l'habitude de venir, à chaque voyage, se rendre compte de nos créations.

Nul n'était mieux désigné que M. Georges Lecomte pour présenter au public français et étranger ce réveil de la Librairie française auquel il aura si puissamment contribué.

§

Paris-Midi publie un article où M. Maurice de Waleffe nous évoque par quelques souvenirs précis cette belle figure de Judith Gautier qui vient de disparaître. Avec elle, dit-il, une époque se clôt, une certaine variété de fleurs, qui sentaient à plein nez la vieille France, familière et raffinée, ne refleurira plus. De la vieille France, mais romantique et wagnérienne alors? L'exotisme de l'œuvre de Judith Gautier est peut-être une des dernières manifestations du romantisme littéraire, bien que par sa « prose claire » elle rejoigne le pur classissisme que son illustre père n'atteignit jamais.

Je l'ai connue, comme il sied, dans un milieu japonais, chez le baron Motono, qui représentait à Paris l'empire du Soleil Levant. M. Motono aimait les artistes, ce qui est considéré comme un défaut de tenue dans la carrière diplomatique. Cependant, comme les Japonais sont des originaux, ça ne l'a pas empêché d'être aujourd'hui ministre des Affaires étrangères dans son pays. Ce soir-là, un soir d'il y a douze ou quinze ans, il nous donnait à la Légation un dîner nippon. Comme je mangeais de la carpe crue à l'aide de petits bâtonnets d'ivoire, une dame inconnue, ma voisine, voulut bien me donner quelques conseils. C'était Judith Gautier.

Elle avait alors dépassé la cinquantaine. Il ne lui restait rien des lignes sculpturales que Victor Hugo chanta dans un sonnet immortel, rien que de magnifiques prunelles noires, brûlantes d'intelligence et de bonté. Telle je la vis ce premier soir, telle je devais la revoir chaque dimanche pendant des années, avec le bon sourire de ses yeux lumineux, trônant dans une immobilité presque boudhique sur les divans de son petit salon bas de plafond, à un cinquième de la rue Washington.

Etrange appartement, obscur comme un temple, encombré de tentures et de coussins, de cages à serins et de théâtres de marionnettes ! On avançait à tâtons, en prenant garde de ne pas écraser un chien ou un chat tapi sous quelque meuble. Les lampes faisaient briller aux murs une précieuse bannière de soie orientale, voisinant avec un portrait de Judith par Whistler ou Sargent. Des pastilles du sérail fumaient sur le piano, côte à côte avec des marrons glacés ; une statue de Çakya-Mouni, tout en or sur son lotus, souriait à une photographie dédicacée de Wagner.

Mais les personnes assises là, sous la lampe, s'appelaient Pierre Loti ou Péladan, Montesquiou ou Pierre Louys, d'Annunzio ou Rostand, la duchesse de Rohan ou Mme Greffülhe, et toutes les femmes des jurys littéraires, et tous les hommes de l'Académie Goncourt, mêlés à tout ce qui passait en Europe de Japonais ou de Chinois éminents. L'ambassadrice de Chine, Mme Liou She Shun, amenait sa fillette, étrange petite beauté qu mariait sur sa joue le teint des deux races, comme une feuille de rose collée sur une feuille d'or.

Des ombres illustres rôdaient dans le petit salon ténébreux. La fille de Théophile Gautier avait connu les dieux ; elle les évoquait de sa voix douce : « Victor Hugo me disait... Wagner m'a joué au piano cette chevauchée de la *Walkyrie*... Flaubert se mit à rire... Barbey d'Aurevilly m'avait demandé de venir... Vous ne sauriez croire comme Villiers de l'Isle-Adam était drôle !... Un jour que mon père était invité chez l'Empereur à Compiègne. . »

La valeur sans prix de Paris, de ce Paris que les Prussiens voudraient si âprement nous prendre, est faite de ces petits mots-là, qu'on n'entend nulle part ailleurs...

Et maintenant relisons les deux chefs-d'œuvre où Judith Gautier nous a laissé les souvenirs de sa vie : *Le Premier* et *le Second rang du Collier*.

R. DE BURY.

THÉATRE

THÉATRE ANTOINE : *Les Butors et la Finette*, pièce en 4 actes et 6 tableaux, en vers, de M. François Porché (30 novembre 1917).

Une belle œuvre dramatique, la première, certainement, comme une véritable surprise, nous est née de la guerre actuelle. Ce sont **Les Butors et la Finette**, de M. François Porché. Nous n'avons pas là, comme dans les pièces récentes de M. Henry Bataille et de M. Bernstein, une anecdote passionnelle ou une affaire d'adultère plus ou moins bien adaptée dans le cadre de la guerre, comme elle aurait pu l'être dans n'importe quel autre cadre. C'est vraiment une œuvre inspirée à son auteur par la guerre, une œuvre qui n'aurait pas été sans elle, et dans laquelle nous la voyons évoquée devant nous dans une grande image légendaire et harmonieuse.

La valeur littéraire de cette œuvre est même telle que j'ai attendu à dessein quelque temps pour en rendre compte. Les nécessités du théâtre ont en effet obligé M. François Porché à quelques coupures, à quelques raccourcissements dans son texte. Sachant que la pièce devait être bientôt publiée, j'ai ajourné mon compte rendu jusqu'à cette publication, pour en avoir une vue plus complète.

Ce n'est pas suffisant de dire que M François Porché montre dans *les Butors et la Finette* un très grand talent de poète. Il y montre également, ce qui est souvent rare actuellement, dans la passion et l'aveuglement qu'ont créés les événements, une très grande probité et une belle générosité. Ce qui fait qu'en même temps qu'on applaudit l'écrivain et l'artiste, on apprécie l'homme et on salue son équité. J'ajouterai même, pour dire toute ma pensée, bien que j'aie eu le chagrin de rencontrer des contradicteurs sur ce point, que cette probité et cette générosité ont d'autant plus de sens et d'importance que nous n'avons pas affaire ici à un de ces écrivains de l'arrière qui célèbrent l'héroïsme, la bataille et la mort, citent des faits et peignent des tableaux, tout cela par ouï-dire, pour les autres, et bien tranquilles dans leur fauteuil. M. François Porché a été à la guerre. Il l'a faite et endurée. Il a vu, il a entendu, il a senti des choses dont nous n'avons, nous qui continuons à vivre comme d'habitude, que des échos souvent fort arrangés. Les sentiments qu'il nous exprime dans son œuvre n'ont pas seulement sur ceux de nos guerriers de cabinet l'avantage d'une morale plus haute, ils ont aussi celui de la vérité. Cela est si profondément certain, que je trouve inutile d'y insister.

Un autre mérite, également très grand, de M. François Porché, dans *Les Butors et la Finette*, c'est le tact, le goût, la finesse, je serais presque tenté d'écrire l'adresse, avec lesquels il a évoqué le formidable événement qu'il a pris pour sujet. Son œuvre peut être

donnée comme le modèle de la pièce allégorique, dans laquelle tout est précis sans être cru, dans laquelle le sujet est tout entier par l'ensemble plus que par les détails, dans laquelle l'allusion a plus de signification que le mot direct, et dans laquelle une certaine affabulation prend plus de profondeur que n'en aurait une peinture exacte. Le plus merveilleusement du monde, M. François Porché s'est évité, et nous a évité à nous-mêmes, toutes les vulgarités, tous les lieux communs, toutes les tirades niaises ou grossières auxquels pouvait donner lieu un tel sujet et dans lesquels tout autre que lui serait sûrement tombé. C'est la guerre de 1914, et pas une autre, que nous raconte sa pièce. Nous savons, nous voyons, nous sentons qu'il y est question des Français et des Allemands. Nous y reconnaissons, dans les personnages qui nous représentent, nos sentiments, nos aspirations, notre caractère, nos qualités et nos défauts. Nous y entendons exprimer également les sentiments, les aspirations, le caractère, les qualités et les défauts des *autres*. Mais les noms de Français et d'Allemands n'y sont point prononcés. Pas même celui de France. Des gens qui vont défendre leur terre y sont bien vêtus, comme nos soldats, de bleu horizon, mais avec un léger détail dans leur costume qui fait d'eux des soldats aussi bien d'une autre époque. Un air guerrier s'y fait entendre, d'un accent qui ne nous est pas étranger, mais ce n'est ni la *Marseillaise*, ni aucun *Chant du Départ*. Nous ne savons même pas exactement dans quelle contrée l'action se passe, ni de quels pays précis sont ces gens qui vont se battre les uns contre les autres, si ce n'est, tout de même, par leur costume militaire, bien français d'un côté, bien allemand de l'autre. Ces terres bénies, que les uns réclament et que les autres veulent garder, il n'en est pas plus parlé que si elles n'existaient pas, ce qui n'est qu'un rêve, hélas ! Et pourtant, c'est bien là la guerre de 1914, et ce sont bien là des images, des sentiments, des paroles sur la guerre de 1914, et tous plus éloquents que s'ils étaient exprimés sur le mode direct. La légende, en quelque sorte, se mêle dans cette œuvre à l'actualité, la domine, lui donne plus de force et d'émotion. C'est d'un événement présent qu'il est question, en même temps qu'il semble que ce soit d'un événement passé, au sujet duquel le temps, les récits, les transmissions orales et populaires ont fait leur œuvre, le dépouillant de toutes ses inutilités, de toutes ses exagérations momentanées, pour n'en conserver que le ton, le fait, la couleur, l'aspect généraux, les embellissant un peu, peut-être, les poétisant, certes, mais sans rien leur ôter de leur vérité et de leur caractère essentiels. C'est par endroit un conte de fée, une pièce pour théâtre de campagne, une œuvre d'inspiration populaire, au meilleur sens du mot, que l'œuvre de M. François Porché, et il semble qu'elle puisse plaire, par là, et c'est encore à son éloge, au public

peu lettré mais sensible et compréhensif, aussi bien qu'au public lettré.

Tout cela dit, je ne crois pas utile d'entrer dans les détails du sujet et de l'action de cette belle œuvre. On les a lus dans les journaux au lendemain des premières représentations. D'ailleurs, comme je l'ai dit, il ne s'agit pas ici seulement d'une œuvre dramatique dont l'intérêt ne dépasse pas la scène. *Les Butors et la Finette* sont une œuvre à lire, à l'égal d'un grand poème, dont toutes les beautés gardent leur force à la lecture. J'ai parlé plus haut de la probité, de la générosité, de l'équité exprimées dans son œuvre par M. François Porché et qui en sont, à mon avis, un des côtés significatifs. J'en donnerai comme témoignage l'extrait suivant, qui permettra en même temps de juger de la forme employée par M. François Porché et qui n'a rien des fatigantes et insipides tirades en alexandrins. La scène se passe après les premières escarmouches. L'ennemi a envahi les terres de la Finette (la France). En attendant l'exécution d'un plan destiné à repousser l'envahisseur, la Finette vient, la nuit, se promener sur ses terres, où déjà reposent les morts des premières batailles. C'est elle qui parle :

Tout est muet, la lune brille,
Je venais là, petite fille,
En avril cueillir la jonquille.
Comme le temps s'enfuit !
Je reviens, j'ai grandi, quel effrayant mystère !
Ma nourrice est morte et le rocher luit !
Dieu ! que la face de la terre
A d'énigme la nuit !
Comme elle est grave et close,
Détournée, on dirait, de la plus juste cause !
Hélas ! qu'importe aux brouillards froids
Qui là-bas dorment sur la combe
Que l'innocent vive ou succombe !
Qu'importent nos fureurs, qu'importent nos effrois
A la calme façon dont la lune est posée
Ici, dans la rosée !
Mais à mes pieds, dans l'herbe, ah ! que vois-je ? une croix !
Une tombe !
Une autre encore ! et là, deux, trois !
O terres molles, remuées,
Je me croyais seule avec les nuées,
Et je marche au milieu des morts !

On s'est battu là... Pauvres corps !

Ces croix portent des noms écrits en lettres blanches.
J'ai de bon yeux, voyons !
Si je pouvais les lire en écartant les branches,
Sous ces pâles rayons !

(*Penchée*).

O force ensevelie en quelques coups de pelle,
Comment te nommais-tu ? répond-moi, je t'appelle!
(*Redressée tout à coup.*)
Paul Miron! ah! mon Dieu! mon garçon jardinier!
Un frère de François! Paul!... oui, l'avant-dernier!

André ne m'a rien dit, le pauvre enfant ignore!

Paul si bavard qui dès l'aurore
Riait, chantait à plein gosier!
Paul qui disait : « Je laisse aux vignerons la prose,
Moi je travaille dans la rose,
Je suis le maître du rosier. »

Et maintenant c'est lui que la rosée arrose!
Un cœur si gai peut-il mourir ?
Non, j'en ai l'espérance!
Va, sang joyeux, cours refleurir
Dans la plus belle rose France!
(*Elle se penche une seconde fois.*)
Et celui-là, son nom ? Rousseau... un inconnu!
Ah! comment était-il et d'âme et d'apparence ?
Hélas! je ne sais point! C'est le héros tout nu,
Celui qui frappe et meurt au signal convenu,
Le guerrier sans visage à la pure bravoure,
Grandi par l'ombre qui l'entoure!

Et cet autre à l'écart comme s'il voulait fuir ?
Quel est ce solitaire ?
Otto!... Otto ? quoi !... non, je ne peux pas finir!
Un soldat étranger, ici, dans cette terre!
Près du héros obscur, voici l'hôte importun!
Ah! qu'aura-t-il conquis, ce conquérant superbe ?
Quatre pieds carrés d'herbe
Dans le grand pré commun!
C'est trop! comment vint-il ? en enfonçant la porte
Qui l'avait invité ?
Et voilà maintenant qu'il faut qu'on le supporte
Pendant l'éternité!

Visiteur indiscret, ô fâcheux personnage!
Eh! quoi! l'ortie avec le blé!
Je crains pour vous, mes fils! Si par ce voisinage
Votre dernier repos allait être troublé!

Quel silence pourtant! Quelle paix vaste et claire!
Là-bas la feuille et l'eau mêlent leurs chants confus...
Je sens obscurément planer comme un refus
De me suivre dans ma colère!

Mes fils, inspirez-moi, j'ai peur, je ne sais plus.
Blâmez-vous mes paroles ?

Peut-être que nos cris vous semblent bien frivoles...
Dois-je... prier aussi... sur ce sombre talus !
Prier pour l'ennemi ! Seigneur ! Oh ! quelle épreuve !
J'entends : Ce mort est un soldat !
Cet exilé, sans doute, a sa mère... et sa veuve.
Qu'a-t-il fait que servir, que remplir son mandat ?
Vos sorts étaient égaux, votre fin fut pareille...
Vous ordonnez qu'en paix comme vous il sommeille.
Dormez donc tous, bercés du même vent plaintif,
Vous, morts de la famille, et toi, mort adoptif,
Combattants rapprochés par l'honneur militaire
Qui montiez à l'assaut, orgueilleux d'obéir,
Dormez tous, à ce point détachés de la terre,
Que vous ne sachiez plus haïr !

Les Butors et la Finette ont été montés par M. Gémier avec une mise en scène aussi curieuse que parfaite de tous points. Les interprètes, en tête desquels il faut nommer Mme Simone, à laquelle l'œuvre doit beaucoup, M. Gémier, M. Desfontaines et M. Jean Worms, ont tous été remarquables.

MAURICE BOISSARD.

LE THÉATRE AU FRONT

Cette guerre en bouleversant l'humanité a changé sur bien des points les valeurs des choses et des êtres et a produit des résultats imprévus aussi bien dans les petites que les grandes sphères sociales. Chacun s'est adapté de son mieux aux fonctions nouvelles qui ont été dévolues, le plus souvent par le hasard des événements, et certains ont été amenés à se montrer aux autres et à eux-mêmes sous un jour nouveau, dans leurs actes comme dans leurs pensées ou leurs œuvres. Toute une littérature est née du développement qu'ont pris sur le front les organisations théâtrales et il conviendra sans doute un jour de l'examiner avec curiosité et avec intérêt. Les œuvres de psychologie, d'études de mœurs, les grandes comédies de caractères en sont absentes, de même que les drames et les tragédies qui ne sauraient atteindre et émouvoir l'âme et le cœur de spectateurs qui vivent au jour le jour une tragédie surhumaine. Dans le genre léger, le seul qui soit de mise ici, la revue est un de ceux qui ont pris la première place. Elle permet au poilu de rire de lui-même, des ennuis, des vexations, des misères qui lui sont journalières ; elle autorise la critique des incuries, des fautes qu'il remarque et dont il gémit tout bas et, si elle est habile, elle le hausse par instant vers l'héroïsme. Dépouillée de tout ce qui fait le plus souvent le principal attrait des revues parisiennes, je veux dire de l'exhibition de mollets, de cuisses et de poitrines, privée du faste des costumes et des

décors, elle doit forcément recourir à de plus solides qualités pour intéresser et amuser, et se rapprocher de la comédie, retourner par moment à la farce extrême et outrancière des batteleurs qui assemblaient le populaire autour de deux tréteaux aux époques du moyen-âge ou de la renaissance. Elle a ainsi tenté certains esprits que rien ne semblait disposer vers elle et l'on eût sans doute bien étonné M. Louis Payen en lui prédisant qu'un jour il donnerait aux poilus une revue de son cru. Celle qu'il vient de faire jouer sous ce titre : *A toute allure !* au q. g. d'une de nos armées de l'Est, a brillamment réussi auprès du public officiers et du vrai public de soldats pour qui elle a été écrite. Elle est ingénieuse, alerte, rapide, d'un esprit sans grossièreté et le poète a su se ménager l'occasion de reprendre ses droits dans certains passages de grâce, de force et d'héroïsme. Elle passe en revue les principaux événements de ces derniers mois. Le compère, un petit soldat de l'an II, qui a quitté le paradis des braves pour venir voir sur la terre comment on s'y bat aujourd'hui, trouve une commère chez un vieux fabricant de poupées alsaciennes, dont la plus belle s'anime sous l'invocation du père Noël. Parmi les scènes qui ont été particulièrement applaudies, il faut citer celle des scandales qui met aux prises Turmel et Bolo, tous deux se disputant la palme de l'ignominie, qui finalement échoit au neutre, profiteur éhonté du malheur humain ; la scène du civil, nouveau riche pleurant sur les restrictions qu'on lui impose et tremblant à la moindre alerte guerrière, est d'une fantaisie très réussie ; la scène du secrétaire d'état-major dénonçant l'incapacité des services administratifs, leurs lenteurs et leur complication, racontant les mille petites vexations qui finissent par irriter les nerfs les mieux trempés, est une scène de bonne comédie et a été très applaudie par des spectateurs qui pouvaient par leur expérience journalière en apprécier toute la justesse. La visite du roi d'Italie à l'Alsace est une charge amusante et outrancière du protocole ordinaire de ces voyages à la vapeur. La pièce se termine par l'entrée au paradis des braves du Poilu de la grande guerre qui, plus que tous les héros d'autrefois, mérite de prendre place au Panthéon de l'histoire. Sans doute, M. Louis Payen n'attache pas une grande importance à cette petite œuvre, mais il doit se réjouir d'avoir donné à ses camarades pour lesquels il a travaillé, quelques soirées qui les ont distraits et leur ont fait oublier un moment leur ennui quotidien. Il a été aidé dans sa tâche par M. Félix Hesse, un jeune musicien de talent, qui a orchestré pittoresquement les airs connus des couplets et a écrit pour certains passages une musique nouvelle d'un tour mélodique tout à fait agréable. La « lettre du petit enfant de France au bon Dieu » restera dans le souvenir de tous ceux qui l'on entendue chantée et dire avec émotion par M. Nucelly, à la belle voix de baryton. Cette

revue a été interprétée de façon parfaite par d'excellents artistes pris dans l'armée. Il faut citer parmi eux, MM. Poulot d'une fantaisie pleine d'imprévu et d'un entrain endiablé; Gallet, comédien d'un naturel et d'une sincérité remarquables ; Bayard, un compère d'une élégance charmante qui a dit et chanté son rôle avec un art très nuancé ; Royal N., un extraordinaire roi d'Italie ; Darclet, tour à tour avec art prisonnier boche, reporter et aviateur ; Durand, une très agréable commère ; Charpentiers fils ; Nosil, etc... Il est regrettable que M. Claude Garry n'ait pas été à la hauteur de sa réputation et ait su insuffisamment les vers que, sur sa demande, M. Louis Payen lui avait confiés. Il y a là un manque de conscience professionnelle qui ne peut que surprendre de la part d'un pareil artiste et qui a déçu tous les spectateurs.

LE RÉGISSEUR.

MUSIQUE

Opéra National : *Jeanne d'Arc*, drame lyrique de Raymond Roze ; *Henry VIII*, opéra en 4 actes de Léonce Détroyat et Armand Sylvestre, musique de Camille Saint-Saens.

Notre Opéra a, lui aussi, rouvert ses portes, quoique avec un retard dont il serait sans doute intéressant d'élucider les causes. On ouït vaguement parler d'une machinerie nouvelle qu'il fallut démolir après l'avoir installée, sous prétexte du danger qu'offrait l'innovation. Espérons que ledit danger n'était pas une économie de main d'œuvre. Quoi qu'il en soit, avant d'entrer soi-même en lice, notre Opéra prêta sa salle à un compositeur anglais, M. Raymond Roze, pour y représenter une **Jeanne d'Arc** de son cru sous les auspices d'un « Comité d'Honneur » si reluisant que M. Camille Saint-Saëns, « de l'Institut » et chevalier de l'Aigle noir de Prusse, n'y figure que bon dernier en queue. En parcourant le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle, je venais justement de tomber par hasard, à l'article *Haillan*, sur une citation tirée de l'œuvre du rigide historien dont notre Anatole France ne souffle mot dans la préface de sa *Vie de Jeanne d'Arc* où il énumère quelques-uns des auteurs qui ont parlé de la Pucelle à travers les âges. Le passage est assez curieux pour valoir d'être rapporté :

Le miracle de ceste fille, soit que ce fust un miracle composé, aposté ou véritable, esleva les cœurs des seigneurs, du peuple et du roy, qui les avoient perdus : telle est la force de la religion, et bien souvent de la superstition. Car les uns disent que ceste Jeanne estoit la garse de Jean Bastard d'Orléans, les autres du sieur de Baudricourt, les autres de Pothon ; lesquels estant fins et advisez, et voyant le roy si estonné qu'il ne sçavoit plus que faire ny que dire, et le peuple pour les continuelles guerres tant abbattu, qu'il ne pouvoit relever son cœur ny son espérance,

s'advisèrent de se servir d'un miracle composé d'une fausse religion, qui est la chose du monde qui plus esleve et anime les cœurs, et qui plus fait croire aux hommes, mesmement aux simples, ce qui n'est pas. Et le peuple estoit fort propre à recevoir telles superstitions... Adonc ces seigneurs, par l'espace de quelques jours, l'instruisirent de tout ce qu'elle devoit respondre aux demandes qui par le roy et eux luy seroient faictes en la présence du roy (car ils devoient eux mesmes faire les interrogatoires) et afin qu'elle peust recognoistre le roy, lors qu'elle seroit menée vers luy (lequel elle n'avoit jamais veu) ils luy faisoient tous les jours voir, par plusieurs fois, son portraict. Le jour désigné auquel elle devoit venir vers lui en sa chambre, et eux ayant dressé ceste partie, ils ne faillirent de s'y trouver. Estant entrée, les premiers qui luy demanderent ce qu'elle vouloit furent le Bastard d'Orléans et Baudricourt, lesquels lui demandans ce qu'elle demandoit, elle respondit qu'elle vouloit parler au roy. Ils luy présenterent un des autres seigneurs qui estoient-là, lui disant que c'estoit le roy ; mais elle instruite de tout ce qui luy seroit faict et dict, et de ce qu'elle devoit faire et dire, dit que ce n'étoit pas le roy, et qu'il estoit caché en la ruelle du lict (là où de vray il estoit), et allant l'y trouver, lui dit ce qui a esté dict cy-dessus. Ceste invention de religion fainte et simulée profita tant à ce royaume, qu'elle releva les courages perdus et abattus du desespoir... Quelques-uns ont trouvé et trouveront mauvais que je die cela, et que j'oste à nos François une opinion qu'ils ont si longuement eue d'une chose saincte et d'un miracle, pour la vouloir maintenant convertir en fable. Mais je l'ay voulu dire, pour ce qu'il a esté ainsi descouvert par le temps qui descouvre toutes choses ; et puis ce n'est chose si importante, qu'on la doive croire comme un article de foy.

Il ne faut pas oublier que Bernard de Girard, seigneur de Haillan, qui écrivit ces lignes, fut, non seulement un bon chrétien et un excellent catholique, mais historiographe de France sous Charles IX, Henri III et Henri IV, et tout particulièrement féru de véracité. Né en 1535, à trois générations de l'époque dont il traitait, il put avoir connu et entretenu pour le moins les petits-enfants de certains contemporains ou même compagnons de Jeanne. Je suis trop peu érudit dans l'espèce pour savoir si son avis résiste aux documents retrouvés depuis du *Procès*, mais j'avoue que cette version me plairait davantage que la légende. La mémoire de « Jehanne la Pucelle » n'en apparaîtrait pas moins vénérable, et même en serait allégée de la pathologie d'hallucinations voire aux yeux des croyants peu ou prou mâtinées d'hystérie, puisque, selon l'autorité des plus savants Docteurs, sainte Catherine et sainte Marguerite n'ont jamais existé que dans l'imagination de moines byzantins faussaires, qui farcirent de leurs inventions ridicules l'hagiographie et le martyrologe. Et combien plus gracieuse et touchante l'aventure de cette gente fille de notre terre gauloise, aimée du « Bastard d'Orléans », plus tard comte de Dunois, ou de Jean dit Poton, seigneur de Saintrailles, l'un et l'autre vaillants capitaines, complotant avec son amoureux de secouer la

torpeur du Dauphin, de le faire sacrer roi à Reims, de bouter l'ennemi hors de France, et y réussissant par la seule vertu d'une âme bien trempée et d'un sang généreux. On se doute bien que ce n'est point sous cet aspect que M. Raymond Roze nous fit voir la Pucelle. Son poème, taillé dans la légende, est assez diffus et coupé de tableaux que la musique illustre de commentaires symphoniques. Ces tableaux dits « vivants » par le livret ne le sont guère. Leur immobilité figée évoque les bonshommes de cire des musées Tussaud et Grévin ; leur brièveté frise la mystification de tout près. Pourquoi donc M. Roze ne se servit-il pas ici du cinéma ? La partition de cette *Jeanne d'Arc* est une œuvre considérable, qui atteste du compositeur un évident métier et un souffle verveux. Mais M. Raymond Roze, qui dirigeait l'orchestre et paraît jeune, n'a manifestement pas encore dégagé sa personnalité. Quelques promesses que puisse peut-être comporter pour l'avenir un ouvrage d'aussi longue haleine, on ne saurait dissimuler que la musique de M. Roze présentement implique une extrême candeur. Il semble presque inconcevable que M. Raymond Roze ait pu accumuler sans s'en apercevoir tant de réminiscences, démarquer insciemment maintes pages de Wagner, prélever quasi-textuellement des mesures entières de *Tannhaeuser*, sans préjudice des cloches de *Parsifal* tronquées tout uniment de la note ultime. Cette influence de Wagner n'est pas la seule : le ballet de *Jeanne d'Arc* remémore M. Saint-Saëns, quoique plutôt en mieux, avec plus de chaleur et moins de sécheresse. L'ouvrage cependant s'écoute avec un étrange plaisir. L'hommage d'un fils de l'Angleterre à notre héroïne nationale n'aurait pu, même en d'autres temps, qu'éveiller en nous une sympathie qui se confond dorénavant dans un sentiment bien plus vif à l'égard de nos loyaux alliés, mais précisément cette emprise wagnérienne que subit si intensément et si ingénument M. Roze, nous procurait en outre une illusion délectable, car, après si longtemps, on se figurait par instant entendre vraiment du Wagner. Grâces en soient rendues — sans la moindre ironie — à M. Raymond Roze.

M. Saint-Saëns recueille enfin les bénéfices de sa campagne antiwagnérienne : notre Opéra a repris son **Henry VIII** qui, pour sa valeur intrinsèque, ne sut jamais en temps normal susciter que l'indifférence. Réjouissons-nous pour « les blessés » auxquels, suivant ses conseils à autrui, M. Saint-Saëns évidemment va « envoyer l'argent » de ses tantièmes. Cet ouvrage, d'ailleurs, n'est pas à certains égards sans mérites. Quand M. Saint-Saëns le composa, il n'avait que quarante-sept ans, l'âge où Wagner termina son *Tristan*, où tout artiste doué fait son chef-d'œuvre, et, s'il serait exagéré de le parer de cette appellation, *Henry VIII* n'en demeure pas moins une des choses les plus remarquables qu'ait produites M. Saint-Saëns.

La déception qu'il engendre au théâtre provient de multiples raisons dont la principale est sans doute que, dès son apparition même, il était déjà suranné. M. Saint-Saëns, en 1882, n'avait rien oublié ni rien appris non plus, en dehors de ce qu'il emprunta à celui que depuis trois années il poursuit de sa haine. Son système dramatico-lyrique est un impénitent amalgame des formules meyerbeerienne et italienne trop insuffisamment dissimulées par l'usage du leitmotif wagnérien. Dans le développement symphonique de ces thèmes conducteurs, réservé naturellement à l'orchestre, — procédé qu'il tance aujourd'hui rageusement notre jeune école d'avoir hérité de Wagner, — M. Saint-Saëns déploie ici un art, sinon très neuf, du moins souvent ingénieux en son écriture impeccable. Ce sont probablement ces qualités, au surplus, relatives, qui nuisirent à l'ouvrage auprès du public de 1883, tandis que, ce qui lui fait tort maintenant, c'est le reste. C'est d'abord un livret de l'acabit dont Wagner a sonné le glas définitif; livret benêt, incohérent, pompier, déclamatoire, dépourvu de psychologie la plus élémentaire, qui nous dévoile un Henry VIII roucoulant comme un collégien, où tous les personnages ne sont que des pantins débitant des rimailleries mirlitonnesques ; c'est ensuite une kyrielle de romances et duos édulcorés ou pommadés, parfois d'une fadeur odieuse, interrompant l'action sans autrement se justifier que par la tradition d'airs chantés devant le trou du souffleur ; c'est enfin la fausseté d'expression qui s'ensuit irrémédiablement de tout cela, cependant qu'aujourd'hui le néo-classicisme académique de la trame purement musicale fleure invinciblement pour nous un relent de bibliothèque. Mais l'infériorité de M. Saint-Saëns au théâtre réside peut-être avant tout dans son manque de personnalité mélodique. L'inspiration de M. Saint-Saëns procède toujours de quelqu'un. De Bach à Chopin, Schumann et autres plus modernes mêmes, on reconnaît toujours à qui la rattacher, à moins qu'on y découvre encore plus nettement les effets d'une mémoire trop complaisante. Dans *Henry VIII*, M. Saint-Saëns abusa jusqu'à quelque indiscrétion de la propriété du prochain, et ce dont il s'y empara est justement parmi le meilleur de la partition. Le thème des fiançailles secrètes d'Anne de Boleyn et de Gomez appartient à *Rigoletto ;* la supplique de Catherine d'Aragon pour Buckingham condamné à la hache délaie la vingt-quatrième mesure du *Larghetto* du quintette avec clarinette de Mozart ; le choral qui clôt majestueusement le synode est de provenance britannique et le « Menuet de la Reine Anne », à l'avant-dernier tableau, intégralement copié dans un claveciniste anglais. Ailleurs, on est irrésistiblement hanté par Gounod, Massenet, Schumann ou Meyerbeer — et même aussi par *Tannhaeuser*. On s'explique, en somme, aisément que cette macédoine hétérogène soit plus capable de dérouter la réceptivité que de

la poindre. Chez M. Saint-Saëns, par surcroît, l'inspiration apparaît un dessin plutôt qu'une pensée, plus une combinaison de notes qu'une émanation sensorielle. Elle est froide et superficielle. Elle ne pénètre pas au fond du sentiment qu'elle exprime : elle en déclame seulement les paroles ; elle en affadit la douceur ou en dessèche la violence. Elle semble fréquemment constituer surtout un prétexte à trituration thématique, et c'est peut-être là qu'elle est la plus heureuse, mais dans la musique de chambre ou symphonique; et on conçoit, au demeurant, qu'il y a une cinquantaine d'années l'art de M. Saint-Saëns ait pu jouer chez nous au concert un rôle éducateur depuis longtemps périmé. Là comme ailleurs, pourtant, M. Saint-Saëns s'émeut trop peu pour émouvoir. L'émotion chez lui n'est pas même latente et contenue, mais tout au plus à fleur de peau, tout comme son esprit n'est que de la conversation de salon, tandis que l'intérêt de sa polyphonie correcte ne passe plus celui d'une conférence des *Annales*. On a parlé jadis, moi aussi, je crois bien, de Voltaire à propos de cet art. Mais l'esprit de Voltaire respire une humanité douloureuse. M. Saint-Saëns serait plutôt un Fontenelle de la musique, panaché de Casimir Delavigne et de Coppée. Il est cruel pour un auteur de survivre à son œuvre, et on en excuserait volontiers le dépit de M. Saint-Saëns contre son plus glorieux concurrent, si ses imprécations ne visaient, en réalité vraie, avec notre musique contemporaine, ce qui compte et qui comptera parmi le plus précieux de notre art national. *Henry VIII* apporte un nouveau témoignage de l'effondrement de son art révolu. Le musicien, dans cet ouvrage, a réparti le plus sûr de son talent; on y constate une verve facile et soutenue, une habileté consommée, de l'élégance, çà et là de la force et même, dans l'ensemble, certain souffle indéniable. Cependant il nous glace, nous lasse et nous ennuie. Le poncif, immuablement, transparaît sous la sincérité péremptoire. C'est que ce classicisme épigonique s'affirme irrévocablement conventionnel en son essence. Cet art de seconde main, où que ce soit, est fait de conventions infuses, et toute convention est artificielle, arbitraire, inévitablement éphémère et bientôt caduque. Sauf les chœurs qui ont chanté faux avec persévérance, l'interprétation d'*Henry VIII* a été des plus louables. M. Battistini, toutefois, n'éclipsa point le souvenir de Lassalle. Il composa un Henry VIII plus cauteleux qu'impérieux et brutal ; il est visiblement gêné par notre langue et sa voix délicieuse, un peu grasse, n'a pas toujours la puissance exigée en quelques endroits. Me Bonnet-Baron et M. Sullivan étaient dans leurs bons jours. Quant à Mlle Demougeot, qui joua fort bien, elle chanta de façon tout à fait admirable.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition d'œuvres de *Courbet* (Bernheim-Jeune). — Exposition « Peinture et Musique » (6, rue Huygens). — Exposition du Théâtre du Vieux-Colombier. *Henry de Warocquier*, etc. — Exposition *Levy Dhurmer* (Devambez). — Exposition *Fernand Truffaut* (Devambez). — Exposition *Maurice Asselin* (Druet). — Exposition *Jean Sala* (Druet). — Exposition de tapisseries de Mme *Paul Deltombe* (Druet). — *L'Arc en ciel*; Exposition de tableaux, *Ekegardh*, Mme *Muter*, etc. (Galerie du Luxembourg).

Quelques belles toiles de **Gustave Courbet** sont exposées chez Bernheim-Jeune. Comme apparaît clairement, à les revoir, la vanité de tous les reproches adressés à l'art de Courbet par ses contemporains qui le taxèrent de vulgarité ou par certains de ses successeurs qui l'accusèrent de lourdeur et d'opacité ! Quel bel art, magnifiquement équilibré, savoureux, velouté, parallèle par la recherche de l'intimité tranquille et de la véracité absolue, au meilleur moment des beaux Hollandais, aux recherches d'un Chardin ! Quelle vision sereine, familière, ample, grave, donnant à l'expression de la vie quotidienne, du plus simple de la vie, une sorte de majesté douce, empreinte de méditation émue, de contemplation intelligente du modèle !

Deux portraits de femme, et ces deux belles toiles, la *Vigneronne* de Montreux, une *Demoiselle de la Seine*, sont là comme pour réfuter par leur belle allure libre et vraie, par leur saine beauté robuste, cette accusation, fréquemment entendue par Courbet, de manquer de grâce.

Certes, au temps où la mode accrochait dans les salons les composés de veloutine et de chair des Dubufe ou des Winterhalter, aux yeux des portraitistes anecdotiers, ramassant leur modèle en un geste de grâce fatigant d'être figé pour toujours, cette simple présentation des êtres a pu paraître inesthétique de par son absolue tranquillité. Ces hostilités éphémères n'en ont point atteint la grâce profonde. Les portraits d'hommes sont très beaux et très caractéristiques, celui de Castagnary, celui de Cluseret, et celui de Berlioz surtout où vit dans un masque entêté, sombre, sculpté, raviné, une force méditative et profonde. Ce portrait de Berlioz est moins dramatique que celui de Daumier où Berlioz apparaît comme un vieil aigle irrité. Celui de Courbet est antérieur ; c'est un Berlioz plus jeune, moins âprement désenchanté, mais déjà tragique, empli de puissance méconnue, aux lèvres closes sur quelque vérité inutile à redire, au menton volontaire, à l'aspect empreint à la fois de rêverie, de recherche et de combativité. Peu de paysages ont ce charme à la fois confus et ordonné, ample et minutieux de ce petit *jardin à Montmorency*. C'est une belle page que le *château de Scey*. L'*Homme à la pipe* est une des toiles célèbres de Courbet,

une de ces études où la pleine vérité de l'expression jaillit du dessin, avec, au fond de l'apparence, cette certitude de vie, cette pénétration de la mentalité, cette force de réalité qui est le dynamisme de l'art de Courbet.

Courbet a ses limites. Il a voulu laisser de côté tout l'essor possible de l'art pictural vers l'imagination décorative. Dans sa passion d'originalité, Delacroix paraissait avoir fait avec assez d'éclat le tour de ce que peut donner le lyrisme pictural, pour qu'un nouveau venu, singulièrement doué, cherchât sa voie ailleurs. Courbet ne lutte pas avec Delacroix, mais il se saisit d'un terroir abondonné à l'afféterie, à la futilité, à l'anecdote, de la vie familière réduite alors à être représentée par la peinture de genre, mot qui définit si bien l'effort de ceux qui s'y adonnaient alors, et il affranchit sur ce point le regard des peintres, pour l'avenir. A ce titre, il est un précurseur.

Il se rattache à quelques devanciers, aux véristes du passé, mais avec une fierté de correspondre à un sentiment profond de l'art de son temps, d'être hanté de préoccupations sociales, avec une compréhension si ferme de la beauté du moderne, cherchée dans le caractère, qu'il a l'orgueil du spectacle qu'il peut contempler et rendre et qu'il est, à un moment, un glorieux isolé, le seul peintre moderniste et le guide (quelques divergences qui ressortent) des individualités, de ceux qui entreront dans cette voie. Que cet orgueil, cette fierté, cette nouveauté de vues ait débordé dans quelques manifestes trop explicites, et plus larges que le vrai vouloir du peintre, peu importe ! Courbet n'en est pas moins un maître, supérieur aux modes d'art, et qui sera dans l'avenir plus admiré qu'il ne l'est actuellement.

La présente exposition n'est pas pour nuire, au contraire, à l'ascension de son nom vers plus de gloire.

§

M. Henry de Warocquier, dont on a pu voir ces jours-ci quelques toiles et dessins au Théâtre du Vieux-Colombier et rue Huygens, est un artiste très nerveux, très sensitif, d'une cérébralité compliquée, sinon inquiète, d'un esprit affiné. Ses compositions visent toujours à une beauté décorative d'allure personnelle, complexe, presque aiguë. D'anciennes pages de lui ont fait invinciblement songer à des estampes japonaises par leur apparence, ce qui est peut-être un tort, mais aussi par leurs qualités de prime-saut, d'ingéniosité, par de savantes et savoureuses ellipses, ce qui est certes une beauté. Il semble que M. de Warocquier voie dans la nature un dictionnaire des formes, parmi lesquelles il s'accorde le droit de choisir ; aussi qu'il exige pour le peintre un droit absolu de transfiguration, de coordination libre et individuelle de ces formes, de façon à faire jaillir d'un spectacle, par un arrangement volontaire, une splendeur littéraire et intellectuelle. Mais le jour où la nature lui apparaît donner,

par sa seule présentation, une image parfaite et correspondant à son désir de féerie, il s'y accorde et traduit franchement l'impression naturiste.

De ce goût curieux, de cette nervosité et de cette habileté d'exécution est sortie une œuvre déjà nombreuse et notoire, autour de laquelle se groupent des curieux et qui acquiert de nombreux assentiments. Ce n'est pas la vie exacte que décrit M. de Warocquier, mais il en donne un très intelligent et très savoureux commentaire.

Rue Huygens, au groupe Peinture et Musique, les œuvres de M. de Warocquier voisinaient avec de fort intéressantes pages de MM. Kissling, Durey, Fournier, Moricand, Lejeune, d'un art souple, lumineux et divers. Au Vieux-Colombier, d'intéressantes pages de MM. Durey et Corneau commandent une attention approbative.

§

Chez Devambez, M. **Levy-Dhurmer** obtient un très gros succès du public avec ses **Mères pendant la Guerre**, pastels où apparaissent, sans être trop dramatisées, d'affreuses souffrances de ces temps. La sobriété de ce tragique et l'évidente émotion de l'artiste suffiraient à expliquer ce succès, même si l'art du pastelliste était moins adroit et moins consommé. Comme pour ne point fonder son succès sur des points de réalité terribles et par eux-mêmes poignants, M. Levy-Dhurmer a accompagné ses pastels d'études vigoureuses de types africains et d'une jolie transposition des Roses d'Ispahan, commentant Fauré plus que Leconte de Lisle, où la claire et légendaire beauté d'une ville d'Orient de rêve se lève et frissonne sur les fonds les plus délicats, en une sorte de tapisserie musicale aux tons doux et infiniment nuancés et harmonieusement fugaces.

Chez Devambez aussi, un excellent aquarelliste, **Fernand Truffaut**, expose les *Pierres qui pleurent*, feuillets d'un carnet de route parmi les pays dévastés par la guerre. C'est, en même temps qu'un document précieux, une jolie œuvre d'art. La seule objection que pourrait rencontrer M. Truffaut, c'est que ce métier clair, brillanté, presque coquet de l'aquarelle, qu'il manie fort bien, ne contribue point à traduire l'aspect de deuil et de dévastation des ruines qu'il retrace. Son étude documentaire est très poussée, mais il faut parfois se pencher vers ses pages et triompher de l'impression légère que donne au premier regard sa couleur et l'agrément de ses tonalités.

Chez Druet, près une ample et vigoureuse exposition de M. **Maurice Anelin**, qui s'affirme parmi les jeunes comme un des plus robustes tempéraments et comme un vrai et beau peintre, des verreries de **Sala** et des tapisseries de M^me^ **Deltombe**, sur dessins de Paul Deltombe.

Les verreries de M. Sala sont élégantes, de belles couleurs, de

métier amusant. Dans ses tapisseries Mme Deltombe réussit la transcription de bouquets agréables, parfois un peu touffus. Elle traduit aussi avec intelligence et même avec émotion les heures lumineuses d'un paysage et d'une architecture, triomphant d'un métier difficile et le pliant à la traduction heureuse d'une sensation.

Galerie du Luxembourg, intéressante série de tableaux d'artistes notoires : de beaux portraits où s'affirme l'art délicat et obstiné à la recherche de l'expression vraie de Mme Mèla Muter; de beaux tableaux de M. Ekegardh : des fleurs pittoresques et un beau port du midi bariolé de foule ; l'art de M. Ekegardh, savant, compliqué, primesautier, rapide, touche à tous les aspects de son sujet par une série d'étincelles vibrantes et son mode de transcription de la nature est bien à lui. Mme Céline Lepage a exposé de la sculpture intéressante : un buste de femme très expressif et une curieuse et très personnelle statuette de Charles Morice qui dénote de la recherche personnelle et volontaire. Les aspects de cette petite exposition sont variés et juxtaposent la grâce ingénieuse de M. Renaudot aux violences voulues de M. Corneau qui a des attaches avec les cubistes. Cette variété n'est point un défaut; au contraire. A la même galerie, une exposition : **l'Arc en ciel** offre une série de toiles trop également étincelantes, quoiqu'on discerne dans cet éblouissement une toile aux intimités assourdies, telles que les peint avec un charme prenant Mlle de Bosnanska. On s'intéresse aussi aux mouvements sommaires et pailletés des danseuses de M. Ysern y Alié.

Chez Bernheim-Jeune, M. **Halo Giordani** nous a montré une série de toiles, paysages, portraits, marines, vigoureuses, touffues, debon métier, de grande virtuosité, mais dont l'accent général est déjà connu.

GUSTAVE KAHN.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

René Puaux : *Les Etudes de la Guerre*, Librairie Payot, 1 fr. 50. — Jules Duhem : *La Question d'Alsace-Lorraine*, Félix Alcan, 1 fr. 25. — Henri Stein : *Notre Frontière de l'Est*, Félix Alcan, s. p. — *Le traitement des Arméniens dans l'Empire Ottoman* (1915-1916). Avec une préface du Vicomte Bryu. Imprimerie Moderne, G. Kavanagh et Cie, Laval, 2 fr. 50. — S. R. : *Chronologie de la Guerre*, sixième volume (1er janvier 30-juin 1917), Berger-Levrault, 3 fr. — *Les Communiqués Officiels*, XXXI, juin 1917. Berger-Levrault, 0 fr. 90. — Commandant Willy Breton : *Les Etablissements d'artillerie belges pendant la Guerre*. Préface de Emile Vandewelde. Berger-Levrault, 6 fr. ill. — Ferri Pisani : *L'Intérêt et l'Idéal des Etats-Unis dans la Guerre Mondiale*, Perrin, 3.50. — Alfred Joubaire : *Pour la France*, Perrin, 3.50. — Pierre Mac Orlan : *Les Poissons morts*, Payot, 3.50. — P-G. La Chesnais : *La Paix et le Soviet. En lisant les Izvestia. Le Manifeste à tous les peuples*, l'Action nationale. — *** *Les dangers mortels de la révolution russe*, Payot, 3.50. — Francisco Contreras : *Les Ecrivains hispano-américains et la guerre européenne*, Bossard, 1.50. — Antonio dos Reis Carvalho *Les Neutres et la grande guerre*, Rio de Janeiro, 1 fr.

Signalons, dans **Les Etudes de la Guerre**, où l'on se pro-

pose notamment d'élucider la question des responsabilités, des recherches sur quelques faits de la première période du conflit. A propos du message de Guillaume II au Président Wilson (10 août 1914), M. René Puaux se demande ce que sont devenus quelques-uns des télégrammes auxquels il y est fait allusion. Le document où Guillaume, on s'en souvient, relate des conversations de son frère, le prince Henri de Prusse, avec le roi d'Angleterre, sur la neutralité anglaise, mentionnait un certain télégramme au Tsar, télégramme qui ouvrait la porte à la paix. Il a disparu du *Livre blanc* allemand. Pourquoi? se demande M. Puaux, — et il avance l'hypothèse d'un coup monté, dans le genre de celui de la « Dépêche d'Ems », l'entourage du Kaiser ayant, dans cette hypothèse, modifié, conformément à ses désirs guerriers, le texte original, dont la minute, dès lors, n'aurait point été reproduite, et pour cause! On lira de même, dans cette étude documentaire, des détails sur les derniers actes de l'ambassadeur allemand à Saint-Pétersbourg, le comte de Pourtalès.

D'après M. Jules Duhem, **La Question d'Alsace-Lorraine** était devenue « une sorte d'impasse où la versatilité naturelle de Guillaume II s'est exaspérée peu-à-peu », et « elle explique en grande partie cette étrange succession d'avances maladroites, de provocations brutales, de variations et de soubresauts qui constitue sa politique avec la France ». S'il en est ainsi, on peut considérer cette malheureuse « Question » comme la principale cause de la guerre actuelle (pour le chapitre franco-allemand); et dès lors un exposé substantiel comme celui-ci sera le bienvenu. M. Duhem y analyse ce qu'il juge être les sentiments des Alsaciens-Lorrains, le point de vue français, enfin la politique allemande, de 1871 à 1914. On doit signaler ces pages à quiconque veut être au courant. Trois solutions y sont envisagées : l'autonomie absolue de l'Alsace-Lorraine, l'autonomie relative, le retour pur et simple à la France. Pour un Français, la guerre, en réalité, a supprimé deux des questions, et il reste celle du retour pur et simple à la France. C'est bien ainsi que juge M. Duhem, qui résout cette question par l'affirmative. Naturellement!

[*Censuré.*]

Je sais bien qu'il y a le Rhin, frontière établie de toute éternité par la Nature. Rhin gaulois? Rhin allemand? On voudrait pouvoir répondre : Rhin gallo-germanique. Mais alors, me dira-t-on, il faut que la rive gauche soit française, la rive droite étant allemande; et si la rive gauche est française, française aussi, et non plus neutre, non plus « tampon », doit être l'Alsace-Lorraine. Si l'on avait la simplicité de croire, comme certains métaphysiciens farouches de la guerre, devenus tels, de pacifistes qu'ils étaient jadis (les réalistes

non-pacifistes de jadis étant, eux, à cette heure, non point des métaphysiciens farouches, mais des relativistes quant aux résultats des hostilités, si l'on avait, disons-nous, la simplicité de croire que les solutions de la Guerre sont radicales, on pourrait s'écrier : Laissons tonner le canon, et taisons-nous jusqu'à ce qu'il ait fini ! La plupart des publicistes auteurs de brochures propagandistes croient aux solutions radicales du canon... et ne se taisent pas. Aider de leur voix de fausset la grosse voix du canon est un souci chez eux, honorable de leur part. Disons donc que des pages comme celles-ci sur **Notre Frontière de l'Est**, où je goûte d'ailleurs, çà et là, le sel d'une impartialité historique peu habituelle, vaudront quoi qu'il arrive, comme recueil d'informations rétrospectives.

L'histoire de l'Arménie durant la Guerre est un sujet auquel le Gouvernement britannique se trouve avoir fourni des contributions importantes, dans son « Livre Bleu ». Voici, extraite de ce Recueil et présentée à part, une collection de Documents concernant **le Traitement des Arméniens dans l'Empire Ottoman** (1915-1916). Recueillis et coordonnés sur l'initiative du Vicomte Bryce, avec l'assistance de M. Arnold J. Toynbee, d'Oxford, ils furent, par le même, présentés au Vicomte Grey of Fallordon, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères.

On trouvera, dans la traduction française signalée ici, les parties principales du texte original : la Préface où Lord Bryce examine la valeur des documents réunis par lui ; les opinions de savants et juristes anglais et américains touchant cette valeur ; le Mémorandum et le Résumé Historique dus à la plume de M. Arnold J. Toynbee, enfin soixante-dix rapports, lettres et témoignages relatifs aux traitements subis par les Arméniens. Le lecteur a de la sorte en mains tous les éléments capables de lui donner une idée de ce qui s'est passé. Il est trop certain que la Guerre a porté à leur comble les vieilles haines entre Turcs et Arméniens. Ce qui a pu s'ensuivre était demeuré avant cette Enquête un chapitre mystérieux pour l'Europe, mystérieux ou tout au moins très lointain.

De l'important résumé historique rédigé par M. Arnold J. Toynbee nous détachons les intéressantes considérations suivantes :

« Sous quelque forme que la nouvelle Arménie se relève, elle sera complètement différente de l'ancienne. Les Arméniens ont été un élément particulièrement typique dans le groupe de l'humanité que les Européens appellent le « Proche-Orient », mais qui peut être aussi appelé l'Occident en se plaçant au point de vue des Indiens et des Chinois. Il y a eu, en quelque sorte, un élément pathologique dans l'Histoire de ce monde du Proche-Orient. Il a eu une part injuste de calamités politiques, et il s'était trouvé pendant des siècles dans une sorte de paralysie spirituelle entre l'Orient et l'Occident,... lorsqu'il fut englobé avec l'Europe dans la guerre européenne. Le choc de cette suprême catastrophe semble avoir mis fin d'une façon

violente à la neutralité spirituelle du Proche-Orient, et si incertain que puisse être l'avenir de l'Europe, il est presque sûr qu'il sera suivi désormais par tous les pays situés entre Vienne d'une part et Alep et Tabriz d'autre part. Cette gravitation finale vers l'Europe pourra être un bienfait pour le Proche-Orient ou au contraire ouvrir un nouveau chapitre de ses malheurs : cela dépend de l'esprit qu'aura l'Europe, en sortant de cette guerre. »

Nous n'avons pas, quant à nous, une confiance sans limites en cet « esprit ». Citons encore ces lignes synthétiques : « Dans les deux cas, elle constituera (cette gravitation) un nouveau point de départ dans son histoire. Il (le Proche-Orient) a été entraîné à la fin dans une orbite plus violente, et il ne pourra plus suivre sa propre course paradoxale de paralytique. »

Nous verrons, Massacres à part, ceux qui ont connu le charme de l'« immobile Orient », le « Kief oriental », et nous sommes de ceux-là, ne tiennent pas tellement à la cessation de la « paradoxale paralysie ». Mais citons la conclusion de M. Arnold S. Toynbee :

C'est là (cet entraînement « dans une orbite plus violente ») ce qui donne un intérêt historique à tout récit concernant la vie orientale dans les derniers jours de l'ancien régime; et les documents arméniens réunis ici fournissent un récit parriculièrement intime et caractéristique...

La **Chronologie de la Guerre**, dont voici le sixième volume (1er janvier-30 juin 1917) est un répertoire au jour le jour des faits de tout ordre arrivés sur tous les points de l'immense théâtre des hostilités. Le 9 janvier 1917, par exemple, nous voyons que les Italiens sont près de Trieste; que l'Entente a adressé un ultimatum à la Grèce; qu'un grand journal anglais demande le retrait de l'expédition de Salonique ; que les Russes, abandonnant les lignes de la Putra, se fortifient derrière le Sereth; que les Allemands ont pris seulement 300 vagons de blé à Braïla ; que le général de Lacroix juge possible une résistance et même une offensive sur le front Sereth-Trotus; que les Russes ont pris 30 canons dans la région du lac Babit ; que les Anglais, partis d'El Arish, ont enlevé les positions turques, que le cuirassé *Cornwallis* (13.000 tonnes) est coulé en Méditerranée, etc., etc Et ainsi de suite quotidiennement pendant 319 pages. Pour un sommaire détaillé de la Guerre, c'en est un. Il pense qu'à une lecture suivie, attentive, on finirait par avoir quelque sensation de déroulement, de progression.On verrait les faits s'appeler entre eux,se masser par catégories et les résultats se dégager. On verrait cela, dans ces sortes de sommaires, là, plus qu'ailleurs, il semble, et ce peut être très bon pour l'esprit, tonifiant pour le jugement critique, lequel en a fort besoin, de toniques...

Le recueil des **Communiqués officiels** appellerait les mêmes remarques. On trouve ici tous les Communiqués de l'Entente.

Cependant, comme il n'y a pas ici tous les ordres de faits, mais un seul, — celui des faits militaires, — on éprouve une certaines impression de lenteur, de répétition. Et dire, cependant, que jamais, dans aucune guerre, une telle continuité ne s'est vue. A regarder les choses ainsi en détail, l'impression serait celle d'une impuissance universelle, dans une confuse grisaille de détails tactiques. Que dire? L'enseignement militaire décisif de cette guerre aux formes si nouvelles ne serait-il pas encore à venir? Il faut voir comment cela finira. La fin seule éclairera le commencement et le milieu, — en admettant qu'il y ait des causes finales, et que la science, à un point de vue un peu abstrait, soit possible en fait de guerre comme en en fait d'autre chose.

M. le Commandant Willy Breton nous apporte de nombreux renseignements sur l'effort qui a permis à l'armée belge de se reconstituer et de s'outiller après la retraite d'Anvers et les combats sur l'Yser. De cet effort sont notamment sortis **les établissements d'Artillerie belges** du Havre. Nous possédons, grâce à M. Willy Breton, les détails les plus complets sur la création et l'organisation de ces établissements. — Et par là, — un coup d'œil sur la table des matière suffit pour nous donner une description de l'usinage de guerre que la Belgique a su se créer — (par cet exemple qui résume tous les autres exemples) nous comprendrons mieux l'effort identique de tous les autres pays de l'Entente.

EDMOND BARTHÈLEMY.

§

C'est un historique complet, — au moins provisoirement, — des circonstances qui ont amené l'intervention américaine dans la guerre présente, qu'a voulu donner M. Ferri-Pisani en écrivant son volume sur **l'Intérêt et l'Idéal des Etats-Unis dans la Guerre Mondiale** — et qui serait attachant même si nous n'étions pas directement touchés par les choses qu'il rapporte. Il donne l'exposé d'abord des intrigues allemandes depuis les premiers jours du conflit; mais en dehors des intérêts, certes importants, que pouvaient avoir les Américains à voir s'orienter l'affaire, il est un acte de leur part, acte amical, que les alliés n'ont pu oublier; c'est d'avoir retenu de leur côté près d'un million de réservistes qui se trouvaient prêts à rejoindre en Allemagne, alors que les mobilisés français pouvaient s'embarquer librement pour gagner le front. — Cependant « l'Etat-Major de l'Espionnage » fut ramené par Bernstorff, qui se trouvait à Starnberg, outre-Rhin, à bonne portée de la Wilhelmstrasse, lorsque éclata le conflit. Sur l'initiative de Bryan, les Etats-Unis avaient signé un accord prévoyant une série de négociations d'au moins un an avant des hostilités entre les puissances contractantes :

mais cette convention ne concernait pas l'Allemagne qui s'était abstenue. Bernstorff avait trop compté sur la victoire immédiate, et quand il voulut entreprendre de nouvelles négociations il était trop tard. Il eut beau intriguer et répandre de l'argent, les choses restèrent en l'état. Il entreprit bien d'acheter divers journaux ; mais en Amérique, la presse est très localisée ; on n'y trouve pas l'équivalent du « Journal », du « Matin » ou de « la Dépêche de Toulouse » ; la tâche de ce fait était quasiment impossible. — Le récit toutefois donne un long historique des intrigues allemandes. Bernstorff était trop avisé pour pousser au terrorisme, mais il eut contre lui « l'entêtement de Dernburg, la rage soldatesque de Von Papen et de Boy-Ed ». On voulait surtout brouiller les cartes entre l'Amérique et l'Angleterre. Intrigues, grèves, sabotage, destruction de matériel, tout fut employé. Les Allemands d'Amérique fournissaient l'argent. Dernburg travailla surtout à créer des complications au président Wilson, au dedans comme au dehors, et, un moment, les dépenses de la propagande allemande sont indiquées comme se montant à 2 millions de dollars par semaine. Les agents allemands essayèrent surtout de s'entendre avec les *Trusts ;* mais lors du torpillage de l'*Hesperian*, les Etats-Unis demandèrent le rappel de l'ambassadeur autrichien Dumba. Ce n'était du reste qu'une des pièces de l'échiquier. Les intrigues et machinations continuèrent et à leur tour Boy-Ed et Von Papen se trouvèrent disqualifiés et durent prendre le chemin du retour. L'examen ensuite de leurs paperasses fit découvrir, d'ailleurs, une véritable tinette. — La dernière machination de la propagande germanique fut de déclancher l'insurrection mexicaine, et cependant les Etats-Unis, comme on le sait, furent longs à se décider pour une intervention. Il y avait eu des tiraillements avec les Etats de l'Entente, tant qu'on put croire un moment que l'Amérique serait contre nous. Le litige s'était dessiné avec l'affaire du pétrolier *Platinia,* avec les problèmes de l'importation et de l'exportation, qui obligeront ensuite les Américains à entrer dans le conflit, et à ce propos l'auteur du présent travail ne peut que rendre hommage à l'extrême habileté de l'ambassadeur français comme de son personnel. Il passe en revue les nombreux incidents qui auraient pu mettre le feu aux poudres, et en effet il y eut des alternatives diverses, — où l'intérêt commercial américain parlait haut et qui faillirent bien encore ranger les Etats-Unis dans le camp adverse. Mais les négociations de l'Angleterre furent adroites et du reste à mesure que passaient les mois, les avantages que trouvait l'Amérique à se mettre contre nous, d'abord en balance, tendaient à se modifier. Les torpillages que commença l'ennemi vinrent accélérer cette évolution. Lorsqu'il proposa d'atténuer les mesures excessives qu'il avait cru devoir prendre, ce fut pour demander aux Etats-Unis d'intervenir à Londres afin que

le blocus fut amendé. Mais en même temps, il coulait des navires yankees. Les Américains bientôt ne furent plus que « des neutres malveillants à l'égard de l'Allemagne » dont les intérêts passèrent à l'arrière-plan, — depuis les commandes, surtout de munitions, qu'ils eurent à exécuter pour les Alliés. L'affaire du *Lusitania* vint encore compliquer les choses, tant que le président Wilson demanda le rappel de Dernburg. Il y eut encore des négociations laborieuses — troublées par la question du coton, les hésitations du président à cause des intérêts de l'Amérique. Même lorsque les choses furent ensuite décidées, après le torpillage du *Sussex*, Bernstorff continua d'ergoter, favorisé d'ailleurs par la révolte des Irlandais, qui ont beaucoup de compatriotes aux Etats-Unis. Wilson balançait toujours devant une aventure donteuse, craignant d'être « d'un parti sans triomphe ». Mais l'Amérique ne pouvait prolonger sa prospérité après la guerre qu'en participant aux négociations futures et devait avoir la qualité de belligérant, — de belligérant vainqueur. Bernstorff s'évertua en vain, — d'ailleurs en bon commerçant il jouait à la Bourse et misait sur la baisse! ce qui est bien la part de bouffonnerie de cette histoire; mais sa grande tâche, depuis le commencement de la guerre, fut d'éviter de briser avec l'Amérique. En réponse à un dernier appel du président Wilson, la Wilhelmstrasse décréta la terreur des mers, le torpillage, indistinctement, de tout ce qui serait rencontré. Ce fut dès lors la rupture.

Le volume de M. Ferri-Pisani parle encore de beaucoup de choses : de la politique intérieure américaine et de la propagande allemande qu'il fallut museler ; du rôle de la femme aux Etats-Unis, dont il donne un curieux portrait, et de son influence sur la guerre, — de même qu'il présente les curieux personnages de Wilson et de Roosewelt. Il établit le bilan économique des Yankees en 1916 ; retrace encore le tableau de la période qui s'écoula entre la rupture diplomatique et l'entrée en guerre du pays, de même qu'il y a dans le récit des pages curieuses sur l'organisation et le sentiment des Américains devant la guerre ; sur une visite aux docks allemands de New-York, maintenant à l'abandon ; sur les missions de Balfour et de Viviani ; l'œuvre gigantesque enfin qu'entreprennent les Américains, etc. Il a rendu attachant en somme un récit de faits souvent ingrats par eux-mêmes; les questions commerciales, industrielles s'animent, prennent figure et parfois une grandeur tragique, — et sa conclusion se trouve naturelle : l'Amérique, comme l'Angleterre, en entrant dans le conflit a suivi son intérêt, — satisfaction qui se trouve doublée de considérations fort honorables : *l'intérêt* et *l'idéal*, dit-il très bien, se sont trouvés d'accord. — M. Ferri-Pisani a terminé enfin ce curieux travail par une visite aux usines de guerre, et comme l'affaire commerciale tient toujours le premier rang aux

Etats-Unis, il cite la réponse d'un quidam genre Marc Twain, à une question posée au sujet d'un télescope braqué sur le ciel, à la porte d'un bâtiment d'usine de Prompton Lakes, la dernière née des « cités de la poudre ». — « Maintenant que la guerre mondiale est venue jusqu'ici, il n'y a pas de raison pour qu'elle ne devienne pas la guerre des Mondes. Nous avons mis cette lunette pour guetter dans le ciel quelle planète voudra bien nous envoyer des commandes fructueuses. »

La librairie Perrin a publié encore un intéressant *Carnet de Route*, celui d'Alfred Joubaire : **Pour la France**, journal des événements de 1914-1916 notés à mesure, et dont l'auteur fut tué sur le front. — Parti de Laval où il avait obtenu de tenir garnison près de sa famille, le soldat Alfred Joubaire fut dirigé sur Verdun, aux premiers jours de la mobilisation. Les troupes passèrent ensuite à Beaumont, Damvillers, et furent dirigées sur Mangiennes. On était encore dans l'illusion du début : « Les Boches se sauvent devant nos baïonnettes, a noté le *Carnet de Route ;* nulle part ils ne tiennent. Ils n'ont plus à manger ; ils consomment leurs vivres de réserve. La guerre ne sera qu'une longue course à la victoire », etc. Un combat fut donné à Mangiennes cependant, et les troupes cantonnèrent à Wavrille. Puis ce furent des marches, par Merles, près duquel on s'était déjà battu, le bois Parfondevau et Saint-Laurent-sur-Othain ; Villers-sur-Mangiennes, Vitarville, Boémont, avec des incidents divers. Les troupes devaient se porter au secours de la Belgique et marchèrent sur Virton, par Marville,— où se trouve une jolie église, a noté le récit, — et en traversant d'admirables paysages. En Belgique, elles sont accueillies à bras ouverts ; elles ont des gâteaux, des bonbons, du sucre ; un jeu de cartes coûte quinze centimes ! — Mais l'expédition fut bientôt arrêtée, — après Virton. Il fallut reculer devant des forces supérieures, et ce fut le commencement de la retraite qui ne devait s'arrêter que sur la Marne. De village en village on revint par Sassey sur la Meuse, puis Villers-devant-Dun, toujours avec le feu de l'ennemi, la poursuite des obus. Dans un combat à Mont-devant-Sassey, l'auteur se trouva blessé, — légèrement d'ailleurs — et en rejoignant eut les galons de sergent. A Cernay, près de Ville-sur-Tourbe, le régiment embarqué fut dirigé sur Troyes, puis sur la capitale et cantonna à Bois-Colombes, pour se remettre bientôt en route et passer du côté de Meaux, dans un pays dévasté, les routes semées de cadavres. La bataille de la Marne avait pris fin et l'ennemi était en pleine retraite : « La route est semée de morts innombrables qui emplissent l'air d'une odeur fétide. Ils sont amoncelés dans les fossés et couverts seulement d'un peu de paille, car on n'a pu les les enterrer tous. Certains mêmes restent étendus sur la route, tels que la mort les a surpris, infects et déjà gonflés. La plupart appar-

tiennent à des régiments noirs et il exhibent des blessures hideuses, qui font se détourner dans un mouvement instinctif de répugnance et d'horreur. » — La bataille de la Marne avait été une victoire, mais en somme nous avait coûté cher.

Les troupes passèrent cependant à Lagny-le-Sec, à Béthisy-Saint-Pierre, que les Allemands venaient d'évacuer, et la poursuite continua par Pierrefonds, Cuise-la-Motte, Berneuil-sur-Aisne, Saint-Crépin-aux-Bois. Une attaque eut lieu du côté du ravin de Moulin-sous-Touvent, mais le feu de l'ennemi arrêta les nôtres qui durent se retrancher. Le régiment avait 700 hommes hors de combat ; les vivres n'arrivaient plus par le bombardement. Le 3e jour enfin il fut relevé et revint à Compiègne, — du reste pour repartir presque de nuit, gagner Remy, la Neuville-Roye par un temps abominable. L'hiver avait commencé ; mais Alfred Joubaire se trouva sorti des rangs, passa secrétaire du colonel. Les troupes gagnèrent Hainvillers, Boulogne-la-Grasse, — bientôt Roye et se portèrent sur Nesle, mais se heurtèrent à des forces supérieures. L'ennemi ne fut arrêté que par le canon. — Après qu'on eut rassemblé les restes du régiment, l'auteur séjourna à Carrepuis, et se trouva de nouveau blessé. Mais il faut passer sur les multiples circonstances de cette période, et les combats qui durèrent quinze jours avec des alternatives diverses. Les troupes avaient passé à Caix, à Hangest, au Quesnoy et, sur la fin de 1914, le régiment fut envoyé dans l'Est, du côté de Châlons. — Le récit que nous suivons s'interrompt d'ailleurs au 17 janvier 1915 pour ne reprendre qu'avec le mois de septembre. C'est que l'auteur avait été touché encore à Perthes (19 fév.) et resta au dépôt de Laval jusqu'au 29 septembre. Il retourna au front pour prendre les fonctions d'adjudant et passer enfin sous-lieutenant. Il dut se battre en Champagne, puis en Argonne, — dans les tranchées, avec de la boue jusqu'au ventre. Il fut de nouveau blessé sous Verdun le 2 juin par l'éclatement d'un obus, et mourut dans la journée, — brave garçon, aimant et simple, toujours d'esprit alerte, d'un dévouement inlassable et qui ne laissa que des regrets. Il avait refusé peu avant de se prêter aux démarches des siens qui pensaient pouvoir agir afin de lui faire avoir un poste moins dangereux. — Son « Carnet de Route », publié avec une préface de Fortunat Strowski, professeur à la Sorbonne, et des notes biographiques, est un récit attachant dans sa simplicité. Il est de ceux, — des milliers ! — qui ont tout donné pour la défense du pays et qui restent simplement « nos morts », — les sacrifiés de la grande guerre que nous traversons.

De M. Pierre Mac Orlan voici encore un curieux volume fantaisiste, — des croquis et des épisodes pris sur les fronts de Lorraine, en Artois, Verdun, la Somme, et publié sous ce titre bizarre : **les**

Poissons morts. M. Pierre Mac Orlan raconte que la mobilisation le surprit en Bretagne, — où il faisait du reste un temps à ne pas mettre un douanier dans la rue — et donne l'impression de ce moment dramatique. Plus tard, à Buissoncourt, il fit connaissance avec les premiers obus, mais il n'insiste pas davantage, car, dit-il, c'est un sujet peu décent. C'est à ce propos aussi que nous faisons connaissance avec *les Poissons morts*, — ceux de la Moselle, qui filaient le ventre en l'air et « dans un désordre inexprimable », tant qu'il fut raconté que les Allemands avaient dû empoisonner les eaux de la rivière. C'est donc par correspondance qu'il a tiré de cet épisode le titre de son livre, dont les scènes défilent un peu au hasard comme les poissons de la Moselle. Il y raconte d'ailleurs beaucoup de choses : la rencontre sur la route des premiers cadavres allemands ; des faits anecdotiques comme l'histoire de cet enfant abandonné, dit « le petit père Cayotte », adopté par le régiment et qui le suivait partout. Ce sont ensuite les combats en Artois avec, dans les cantonnements, des silhouettes curieuses comme celle de Fanny la Porchère ; la bataille contre les rats dans les caves de Villers-au-Bois, souvent pour attraper d'un soulier jeté à la volée un dormeur qui pousse des hurlements de colère. Plus loin, c'est le boyau de Carency, enlevé d'un bond et où les nôtres ont l'impression de n'être plus « chez eux » ; des histoires amusantes encore, comme le concert improvisé où « le bouif » qui était au programme et se trouvait très saoul « aima mieux ne pas pisser et aller chanter ». Enfin c'est la vie pénible dans la boue « tenace et pestilente » du front d'Artois ; la tranchée de Verdun, où les troupes montent en ligne par des boyaux interminables et dans la fange jusqu'aux genoux ; le poste de secours enfin et le train qui ramène en arrière l'auteur qui se trouve blessé.

Le volume de M. Pierre Mac Orlan a été illustré d'amusants dessins de Gus. Bofa, qui suivent intimement le texte et dont la fantaisie — et quand même l'exactitude — peuvent consoler de bien des incongruités que nous servent « ces Messieurs ».

CHARLES MERKI.

§

Nous savions, depuis César et Tacite, que nous étions bien loin des Allemands ; mais les Russes, nous les considérions comme des frères. Hélas, où sont nos anciens enthousiasmes ? Quoi, ces Russes qui en mars dernier se sont soulevés contre leur gouvernement parce qu'il voulait les livrer à l'ennemi, contre la Tsarine parce qu'elle les trahissait, contre le Tsar parce qu'il ne voyait pas qu'on le conduisait à la paix séparée, ces mêmes Russes, d'eux-mêmes, au bout de huit mois, en arrivent à la paix séparée, à la trahison, à la banqueroute, à un déshonneur qu'aucun peuple n'a jamais connu ! Comment tout

cela a-t-il pu se faire? Dans son travail, **le Soviet et la paix**, M. La Chesnais montre que le Soviet primitif n'était pas défaitiste. Dans le *Manifeste à tous les peuples* que son journal *Izvestia* publia le 15 mars, il y avait des phrases de belle allure : « La révolution russe ne reculera pas devant les baïonnettes de l'aggresseur. » Helas, elle a fait plus que reculer, et peut-être la verrons-nous ne se soutenir que par ces baïonnettes-là ! Manque de cœur, tout est là; le léninisme finira par s'aplatir lâchement devant le kaisérisme, comme le Soviet s'est aplati devant les bolcheviks, comme la Douma s'était aplatie devant le Soviet, comme auparavant la Russie tout entière s'aplatissait devant l'Okhrana. L'auteur anonyme et d'ailleurs remarquable du livre intitulé **Les dangers mortels de la révolution russe** aurait pu, en tête de ces dangers, signaler le défaut de courage; c'est la lâcheté qui explique et qui a toujours expliqué la défaite des majorités hésitantes par des minorités décidées à tout. Ceci dit, les dangers plus précis que signale l'auteur sont très réels; le principe électif en particulier peut devenir néfaste chez un peuple qui n'a pas la pratique des institutions libres; l'urne du scrutin en pareil cas devient une vraie boîte de Pandore; seulement les vrais coupables alors, ce sont ceux qui ont détruit ou empêché de naître les institutions libres : quand un peuple est soumis pendant plusieurs siècles au régime de compression et de corruption du tsarisme, il garde, avec le pli de la servitude, l'incapacité profonde d'user de la liberté; de même que, chez nous, l'ancien régime a été le couveur du jacobinisme terroriste, de même l'autocratie policière et brutale des Holstein-Romanof a été la cause lointaine du léninisme. Maintenant que sortira-t-il du chaos actuel? Une restauration du tsarisme protégée par l'Allemagne, une anarchie persistante entretenue par l'Allemagne, une confédération slavo-finnoise tenue en laisse par l'Allemagne? On ne sait, mais l'Allemagne sera toujours là. L'ancienne Russie appuyée sur le panslavisme moscovite, le fanatisme orthodoxe et la bureaucratie tsariste est morte à jamais. Toutefois, comme il est plus sage de s'attacher aux raisons d'espérer qu'aux motifs de désespérer, on peut croire que l'avenir s'éclaircira. De la défaite de l'Allemagne, malgré tout inévitable si nous tenons bon, sortira non pas une Russie kaiseriste brandissant sans doute qui auront fait le dur apprentissage de la liberté et qui sauront se défendre aussi bien contre l'invasion des canons que contre celle des capitaux et des produits. Peut-être sera-ce l'Ukraine, qui est le plus russe des pays russes (car la Moscovie est mélangée de sang finnois et tartare) qui sauvera le monde slave. Et une fois que tout sera remis en ordre, les traîtres au poteau d'exécution, et les fous à l'asile d'aliénés, nous reverrons la vraie Russie, douce, affectueuse, mystique, artiste, avec sans doute quelques tares de paresse ou d'intempérance, mais quoi !

mille fois ces tares plutôt que les vertus hygiéniques ou laborieuses des Allemands !

Mais pour ne parler que du temps présent, comme, en comparaison de ces lamentables Russes, les Latins d'Amérique apparaissent d'une fière beauté ! Cette guerre de la Civilisation contre la Barbarie leur sert de baptême héroïque, et c'est avec joie que nous lisons les déclarations ardentes que M. Francisco Contreras a réunies dans son petit livre, **Les Ecrivains hispano-américains et la guerre.** De toutes ces républiques de l'Amérique latine, aucune qui ait pris parti pour le Kaiser ; toutes sont de cœur avec nous, et la plupart y sont de corps avec leurs trésors, leurs vaisseaux et leurs canons. Hier encore c'était l'Equateur qui venait se ranger aux côtés de ses frères, l'Equateur dont un de ses fils, Victor Rendon, avait dit magnifiquement, dans le dernier numéro du *Bulletin de l'Amérique latine*, la foi en notre victoire certaine. Et les autres républiques encore neutres suivront cet exemple ; sans son équivoque président, l'Argentine serait aussi avec nous, et le Chili, secouant ses anciennes admirations pour les reitres et les lansquenets, ne tardera pas à imiter ce noble Brésil qui, dès le premier jour, avait pris notre parti (M. Antonio dos Reis Carvalhos a tenu à rééditer dernièrement un article chaleureux, **les Neutres et la grande Guerre**, qu'il avait écrit en octobre 1914 pour nous). De tout le monde de langue ibérique, il ne restera bientôt plus de neutre que l'Espagne, la pauvre Espagne jadis si chevaleresque, si magnanime, si héroïque, et qui méritait vraiment d'avoir au cours de ce duel de la Justice et de la Violence une autre attitude que celle que lui ont imposée ses gouvernants !

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Autriche-Hongrie.

PRO DOMO. — Les propositions de paix des maximalistes ont causé à Vienne et à Budapest autant d'embarras que de joie. On serait bien heureux de voir finir la guerre avant la complète débacle, mais Lenine et Trotsky ont des théories vraiment dangereuses et qui arrivent à un bien mauvais moment. Le 20 novembre, en effet, Wekerle, outré des revendications slaves, avait déclaré au Parlement de Budapest que le roi Charles ainsi que le gouvernement autrichien les réprouvent et qu'elles « ne peuvent être satisfaites que dans les frontières des provinces actuelles ». Les Tchèques et les Yougoslaves s'empressèrent d'interpeller le premier ministre autrichien, Seidler. Celui-ci répondit catégoriquement que « dans toute réforme, le gouvernement observera deux principes essentiels : 1° l'unité de l'État autrichien doit être sauvegardée ; 2° les frontières de chaque pays de

la couronne doivent être maintenues ». Ce qui signifiait que Vienne et Budapest s'opposent à l'union et à l'indépendance réclamées par les Tchèques et les Slovaques, d'une part, par les Yougoslaves, d'autre part. Seidler ajoutait : « Le gouvernement condamne toute tendance poussant nos ennemis à nous imposer comme condition de paix une forme de notre organisation intérieure. » Et voilà que les bolcheviks s'avisaient de placer en première ligne le droit des nations à disposer d'elles-mêmes.

Pour parer à ce danger, le Ballplatz recourut à un expédient digne de lui : il accusa le télégraphe d'avoir mal fonctionné et supprima dans la note de Trotzky les passages gênants. Les députés tchèques, yougoslaves et ukrainiens (ruthènes) rédigèrent immédiatement une rectification qu'ils communiquèrent à la presse le 30 novembre. Elle fut échoppée par la censure. Le lendemain seulement, après que le *K. K. Korrespondenz Bureau* en avait donné une édition *ad usum Delphini*, la publication intégrale en fut permise aux journaux slaves. Le 3 novembre, les députés Korošec (Yougoslave), Stanek (Tchèque), et Petruszewicz (Ruthène), portèrent, en une interpellation trop longue pour être reproduite ici, toute cette affaire devant le Reichsrat. Le lendemain, ils renouvelèrent leur protestation devant la Délégation autrichienne. Le député Staněk fut leur porte-parole.

Conformément à notre profonde conviction, dit-il, qui est en même temps l'inébranlable volonté de nos nations, nous déclarons qu'une paix durable n'est possible que sur la base du droit le plus absolu des nations à disposer d'elles-mêmes. Le fait que le gouvernement impérial et royal a supprimé, sciemment et intentionnellement, dans la publication des propositions des gouvernants actuels de la Russie, la partie la plus caractéristique, c'est-à-dire l'exigence de garanties pour le droit des nations à disposer d'elles-mêmes... nous inspire une profonde méfiance, trop justifiée par l'histoire antérieure de nos peuples...

Les Délégations devant lesquelles avait été portée cette interpellation s'étaient réunies la veille. « C'est, définissait l'*Arbeiter Zeitung* du 4 décembre, un corps institué en vue du contrôle de la politique extérieure et du militarisme. Or, au cours des trois années pendant lesquelles ces deux facteurs ont absorbé toute la vie de l'Etat, les Délégations étaient suspendues. La dernière réunion de ce corps avait lieu en mai 1914. » Telle est la façon dont l'empereur-roi d'Autriche-Hongrie applique cette fameuse Constitution dont il cherche à abuser le monde. Ces Délégations donc recommencèrent à siéger le 3 décembre dernier. L'empereur Charles reçut les Délégués à la Hofburg et leur lut le discours du trône. C'est un amas de lieux communs groupés autour de cette idée-programme : « Nous voulons être le maître dans notre propre maison. » Le grand quotidien socialiste de Vienne, l'*Arbeiter Zeitung*, a, le 5 décembre, repris ce thème et l'a

commenté en un article qui vaudrait d'être cité tout entier, car il éclaire vraiment la situation de cet Etat vermoulu qu'est l'Autriche-Hongrie.

« Nous voulons rester les maîtres dans notre propre maison. » Par ces paroles, le discours du trône veut sans doute repousser toute tentative d'immixtion dans les rapports intérieurs de l'Autriche-Hongrie. Si l'on admet que la prétendue souveraineté des Etats est tout et que l'unité de la Société humaine n'est rien, on comprendra fort bien ce refus. Il reste pourtant à savoir qui sont ces « nous » qui sont et veulent rester les maîtres.

Si cette « propre maison » était ce qu'elle devrait être, l'immixtion de l'extérieur serait non seulement inutile, mais même elle ne viendrait à l'idée de personne. C'est qu'en effet, les nations seraient toutes maîtresses et la maison appartiendrait à elles toutes. L'Autriche-Hongrie constituerait alors une union de peuples libres et indépendants, dans laquelle il n'y aurait ni maître ni esclaves, et tous seraient alors à tel point réconciliés avec ce groupement d'Etats, seraient si pleinement satisfaits, que personne n'oserait entreprendre une tentative aussi insensée, que de porter une main criminelle sur une organisation aussi harmonique...

Mais une question plus délicate encore se pose : quels seront, dans cette maison, les rapports des forces politiques, et cette maison sera-t-elle construite sur le droit égal des nations ou bien sur les privilèges des uns et la privation de tous droits pour les autres ? Où peut-on trouver en Autriche quelque chose qui puisse permettre de croire que cette véritable démocratie, cette égalité de droits de tout le peuple est destinée à passer dans le domaine des faits réels et des institutions fécondes ? Où peut-on trouver les indices d'une nouvelle « orientation » ?...

Le journal socialiste allemand a raison. Aucun indice ne permet de croire que le jeune héritier des Habsbourgs songe à changer quoi que ce soit aux privilèges des Allemands et des Magyars. Il n'y a pas si longtemps encore que ces derniers montraient la façon dont ils entendent être les maîtres. Apponyi, leur ministre de l'Instruction publique, qui avait précédemment magyarisé toutes les écoles slaves ou roumaines de la Hongrie, vient — c'est le journal *die Drau* du 22 novembre qui nous l'apprend, — de projeter la création de 1.600 écoles primaires magyares destinées à réprimer « les tendances centrifuges des nationalités et à renforcer l'esprit civique » dans les régions non-magyares. D'autre part, Mezössy, ministre de l'agriculture, suivant l'exemple des Prussiens à l'égard des Polonais, a récemment promulgué une ordonnance grâce à laquelle le gouvernement magyar pourra expulser de leurs terres les Slovaques, les Ruthènes, les Serbes et les Roumains. « L'Etat, écrit impudemment le *Pesti Hirlap* du 28 novembre, doit avoir un droit illimité d'expropriation pour pouvoir morceler et coloniser les terres. Il doit procéder à une saine attribution des terres à la race magyare qui seule soutient l'Etat... Pendant tout le temps que le gouvernement détiendra le pouvoir, il doit l'employer à rendre le Magyar maître de la terre hongroise. »

Il est vraiment regrettable que Lenine ne s'adresse pas à ces « chevaleresques » Huns pour résoudre la question agraire en Russie.

De son côté Czernin, qui, comme on sait, dirige le ministère des Affaires étrangères de Sa Majesté apostolique, a, le 6 décembre, donné à son collègue Trotzky une leçon sur la façon dont il convient d'interpréter « le droit des nations à disposer d'elles-mêmes ». S'adressant à la Délégation hongroise, il dit : « Le droit de l'Etat de disposer de ses possessions territoriales est hors de contestation... En ce qui concerne le réglement des rapports, dans l'intérieur d'un Etat, des nationalités et de l'Etat, c'est une question de politique intérieure et non pas internationale... A l'intérieur des deux Etats de la monarchie austro-hongroise, chaque nationalité a, grâce aux institutions constitutionnelles, la possibilité de régler ses rapports. » La presse slave et la presse socialiste se chargèrent tout d'abord de répondre à celui qui, selon le mot d'un député tchèque, n'est pas un ministre austro-hongrois, mais un ministre de la Maison d'Autriche. « Que signifie ces arguments? demande, le 8 décembre, le *Právo Lidu*, organe socialiste démocrate tchèque. Comment peut-on invoquer la constitution à une époque où, sous le ministère Stürgkh, cette constitution a été si souvent violée, à une époque où, en Autriche, le monarque n'a pas encore juré de respecter cette constitution? La constitution est l'ensemble des lois de l'Etat, surtout des lois fondamentales. Les droits fondamentaux des citoyens ont, au début de la guerre, été violés. On ne les a pas rétablis depuis. » En outre, comme le faisait remarquer l'interpellation slave du 3 décembre, le Parlement de Vienne ne représente pas exactement les nationalités. Le *Reichsrat* possède une majorité allemande factice alors que chacune des autres nationalités forme une minorité. Un député allemand ne représente que 43.000 Allemands, tandis qu'un député yougoslave représente 50.000 de ses compatriotes; un député tchèque, 60.000; un député slovène de Carinthie, 100.000; et un député ruthène, 105.000. « A la Chambre des Seigneurs, la représentation slave est des plus restreintes » et au Parlement hongrois, la population non magyare, qui est de 60 o[o dans le royaume, ne possède que 7 députés sur cent. Si même les Parlements austro-hongrois étaient les porte-paroles autorisés des diverses nationalités de la Monarchie dualiste, ils n'auraient pas voix au chapitre. Il s'agit de savoir comment chaque nation entend disposer d'elle-même et non pas comment les Allemands ou les Magyars entendent disposer des Slaves ou des Roumains.

Se basant donc sur ces justes raisons qu'ils avaient exposées à la Chambre, les délégués Staněk, Korošec, Petruszewicz, au nom des Tchèques, des Yougoslaves et des Ruthènes, déposèrent aux Délégations, d'abord, au Reichsrat ensuite, une motion ainsi conçue :

Etant donné que les projets de réforme de la Constitution déposés à la Chambre des députés relativement aux prérogatives de la Couronne de décider de la guerre et de la paix, de la mobilisation et de la démobilisation, n'ont pas encore été discutés, et, en l'absence d'autre voie constitutionnelle, nous prions la Délégation d'émettre le vœu suivant : Le ministre des Affaires étrangères est prié de vouloir bien se faire l'interprète auprès de la Délégation demandant que le gouvernement fasse procéder à l'élection de délégués de toutes les nationalités représentées dans les deux Parlements des deux parties de la Monarchie, en vue des pourparlers de paix qui sont à la veille d'être entrepris. Ces délégués devront être élus dans les proportions suivantes, conformes au chiffre des nationalités établi par le dernier recensement : 12 Allemands, 10 Magyars, 10 Tchécoslovaques, 7 Yougoslaves, 5 Polonais, 4 Ukrainiens, 3 Roumains et 1 Italien.

Le gouvernement donna à ce vœu une réponse indirecte en renouvelant, à propos du message du Président Wilson au Congrès de Washington, le coup des proportions bolchéviques. Le télégraphe austro-hongrois refusa d'enregistrer le passage où le Président des Etats-Unis parle de l'Autriche-Hongrie et de ses peuples. C'est par Berlin que les sujets de Charles apprirent ce qu'on pense à Washington d'eux et de leur gouvernement inféodé à la Prusse. Cette sotte manœuvre ne réussit qu'à renforcer les revendications nationales, si bien que, quand, le 19 décembre, la motion des Slaves fut mise en discussion à la Chambre, elle fut votée par 140 voix contre 132. Que fera le gouvernement en présence d'une telle situation ? S'il exauce le vœu des Slaves, il condamne l'Autriche-Hongrie au démembrement, puisque toute les nations slaves de la monarchie réclament le droit à l'indépendance et veulent constituer des Etats souverains. S'il le repousse, il risque de voir les maximalistes refuser de traiter la paix avec un Etat qui nie aux nations le droit de disposer d'elles-mêmes. Décidément, la *Neue Freie Presse* avait raison lorsqu'elle écrivait, le 2 décembre, que les Tchèques, les Yougoslaves et les Ukrainiens veulent détruire la confiance que Lénine peut avoir dans la politique austro-hongroise. Si, en effet, les maximalistes sont conséquents avec eux-mêmes, ils ne peuvent que repousser toute idée de paix avec une monarchie aussi médiévale et autocratique que l'Autriche-Hongrie.

Lénine et Trotsky, pendant les tractations, pourraient bien aussi reprendre une des questions qu'ils faisaient poser naguère aux socialistes qui s'aventurèrent à Stockholm : qui est responsable de la guerre ? Cette question trouble fort la conscience des dirigeants austro-hongrois. Malgré leur affirmation réitérée que c'est chose jugée, ils y reviennent toujours. Czernin l'a reprise, en effet, dans son exposé aux Délégations. Il ose encore prétendre que la faute incombe à la Serbie qui a refusé d'obtempérer à l'ultimatum austro-hongrois. Nous avons déjà montré, dans cette revue même (nos 426,

432 et 435), puis dans un volume (1) où nous avons appuyé nos arguments de preuves et de documents, que l'Autriche-Hongrie est la seule coupable. M. Pierre Bertrand (2) a fait de même dans une magistrale étude du *Livre Rouge*. Nous n'y reviendrons donc pas. Nous y reviendrons d'autant moins que le journal hongrois *Szegedi Nàplo* du 8 décembre montrait, à son tour, que l'affaire est jugée même dans l'esprit des Magyars, puisqu'il écrivait, à propos de Tisza, premier ministre hongrois en juillet 1914, que c'est lui qui « alluma l'incendie de la guerre générale ». L'*Arbeiter Zeitung* du 5 décembre faisait remarquer, d'ailleurs, que le raisonnement de Czernin pèche par la base. Si la Serbie est coupable parce qu'elle n'aurait pas obtempéré à l'ultimatum, — ce qui est faux, puisque la *Neue Freie Presse* avoue elle-même que la réponse serbe fut jugée satisfaisante, — il n'en reste pas moins acquis que la première coupable est l'Autriche-Hongrie, puisque c'est elle qui a envoyé l'ultimatum, et quel ultimatum !

Il est évident que si ces deux questions, responsabilité et droit des nations, viennent sur le tapis vert des maximalistes, l'Autriche-Hongrie aux abois ne s'en tirera pas à bon compte. En tous les cas, la France, en créant une armée tchécoslovaque politiquement et indépendante, qui portera sur le front français le drapeau rouge et blanc des Pays Tchèques, a dû lui montrer qu'il faudra bien, un jour ou l'autre, qu'elle entende raison et qu'elle comprenne qu'il n'y a pas de place dans la société des nations pour un Etat qui ne peut subsister que par l'oppression.

JULES CHOPIN.

§

Danemark.

Le coup des bolcheviks a réjoui l'Allemagne. Elle y a vu un moyen d'arriver peut-être à une paix de compromis, ou peut-être simplement d'aggraver la décomposition de la Russie. L'Allemagne a savamment organisé le sabotage de la révolution russe, et a su admirablement se servir à cet effet des extrémistes russes, soit qu'elle ait su jouer d'eux, soit qu'elle les ait eus à son service. Et voilà maintenant que la Quadruplice s'efforce de rehausser le prestige de Lenine et de Trotsky en déléguant auprès de leurs représentants tous ses plus hauts fonctionnaires. On n'a pas suffisamment souligné la duplicité des maximalistes. Ils ont été les premiers, au mois d'avril, à dire en Russie qu'il fallait une conférence socialiste internationale de la paix, alors que la majorité du Soviet ne parais-

(1) L'*Autriche-Hongrie « brillant second »*, Editions Bossard, Paris 1917.
(2) Pierre Bertrand : *L'Autriche a voulu la Grande Guerre*, Editions Bossard, 1916.

sait guère y penser. Ensuite, quand le Soviet, en réponse à l'intervention du Danois Borgbjerg, a décidé d'inviter lui-même tous les partis socialistes, les maximalistes ont fait semblant de bouder. Ils étaient trop purs pour vouloir se rencontrer avec la majorité socialiste allemande. Aujourd'hui, c'est à la fois avec cette majorité et avec le gouvernement impérial allemand qu'ils sont en rapport. Ils sont bien, de même que leurs partenaires dans les conversations de Brest-Litovsk et de Stockholm, des hommes d'action, je veux dire des gens pour qui la parole n'a de valeur qu'en vue de l'effet momentané à produire.

Tout ce qui réjouit l'Allemagne impériale ou socialiste majoritaire cause une joie pareille aux chefs de la social-démocratie danoise. Peu d'organes, autant que *Social-Demokraten* de Copenhague, ont chanté la gloire des bolcheviks. La collection de novembre est curieuse à parcourir. On y trouve des rapprochements historiques plutôt inattendus. Dans le numéro du 14 novembre, par exemple, il est question des ressemblances entre la révolution russe et l'histoire révolutionnaire de la France :

C'est ainsi que le sentiment patriotique, qui a joué son rôle dans la commune de Paris, se retrouve dans l'émeute bolchevique de Petrograd, car on craignait l'occupation de cette ville par les Allemands, à qui la bourgeoisie l'aurait délibérément abandonnée, afin de couper la tête de la révolution.

Allez donc dire, après cela, que les maximalistes n'ont pas été des « défensistes », et bien meilleurs que les partis qui voulaient maintenir l'armée en état de combattre. Et les derniers événements, ajoute le journal, rappellent la France en 1848 : après la révolution faite par les ouvriers et la bourgeoisie réunis, on voit venir Cavaignac. Le 14 novembre. Est-ce Kerensky, le Cavaignac russe ?

Dès la première nouvelle de l'émeute, le journal exprime un raisonnement qui doit surprendre la raison de bien des lecteurs, mais non pas de tous, car je l'ai entendu trop souvent formuler en France (n° du 9 novembre) :

Les prolongateurs de guerre de l'Entente récoltent maintenant ce qu'ils ont semé. Ils ont constamment tantôt repoussé, tantôt écarté ou contrarié le désir de la nouvelle Russie libre au sujet d'une conférence interalliée pour la révision des buts de guerre. Si alors les puissances centrales avaient accepté une paix selon la formule russe, une paix sans annexions, tout allait bien. On avait la paix mondiale. Si les puissances centrales répondaient non à une telle paix, alors l'Allemagne se trouvait — selon la parole de Scheidemann — en face de sa révolution, et alors, mais seulement alors, le peuple russe révolutionnaire mènerait avec enthousiasme la guerre jusqu'au bout, une guerre qui, en ce cas, se tournerait avant tout contre une Allemagne pangermaniste, annexionniste.

Mais les capitalistes français, anglais et américains, et la presse chau-

vine contrôlée par eux, et les politiciens qui servent les intérêts du capital *ne voulaient pas entendre parler de la paix russe*. Ils avaient chacun leurs propres buts de guerre, qui *s'unissaient* en ceci, que le *concurrent allemand* sur le marché mondial devait être écrasé et paralysé pour une longue période.

Suit un développement sur les ambitions coloniales de l'Angleterre, sur la France qui veut l'Alsace-Lorraine, et peut-être la rive gauche du Rhin, et sur la crainte des capitalistes à la pensée d'une Russie devenue, par les confiscations, indépendante de ses créanciers.

Une telle Russie paysanne démocratique aurait naturellement de bonnes relations de voisinage avec une Allemagne industrialisée, où la puissance du Junkérisme agraire tombe, et où les ouvriers acquièrent une influence constamment croissante.

Puisque les gouvernements de l'Entente ne voulaient pas écouter les désirs de paix de la Russie, Kerensky et son gouvernement auraient pu *les exprimer avec une force telle qu'il aurait bien fallu les entendre*. Mais c'est là que Kerensky a montré sa faiblesse.

Pauvre Kerensky. Sa faiblesse, il aurait dû la pousser jusqu'à cet héroïsme de prendre parti pour ses adversaires. Vraiment, l'audace du *Social-Demokraten* danois — ou son inconscience — est grande. Mais on s'y habitue. Ce qui me paraît plus intéressant dans l'article dont je viens de citer deux passages, c'est l'idée que les alliés auraient eux-mêmes contribué au succès du mouvement bolchevik en ne révisant pas leurs buts de guerre, comme le Soviet le leur demandait. Je crois, quant à moi, que les alliés auraient bien fait de préciser leurs intentions. Mais comme ils n'auraient fait, par là même, qu'accentuer leur désaccord avec le Soviet, qui était en réalité indifférent au droit des peuples, ce n'est pas cela qui aurait pu modifier la politique russe. Je crois utile que les alliés fournissent la démonstration éclatante de leur bonne foi, mais la preuve ne pourrait impressionner les chefs bolcheviks, ni les chefs du parti socialiste danois : elle ne leur révèlerait rien. Et, d'ailleurs, le journal danois détruit ensuite sa propre thèse, en montrant qu'elle suppose, en Allemagne, ou la modération, ou la révolution.

La modération allemande, le journal socialiste danois lui-même n'y croit guère. Il l'implore, à la fin de cet article, et un semblable appel revient souvent dans ses pages :

Beaucoup de choses dépendront maintenant de l'attitude de l'Allemagne. Si la défaite des Italiens et les événements de Russie renforçaient la puissance des pangermanistes, tout ira bien mal pour la paix mondiale et les nouveaux maîtres de la Russie.

Si, au contraire, les puissances centrales, sous l'influence croissante de la démocratie, font de nouvelles et véritables offres de paix, la possibilité s'ouvre de pourparlers en vue d'une paix générale, honorable pour tous les peuples.

Evidemment, le journal n'a pas grande confiance dans la sagesse des gouvernants allemands. Sous ce rapport, il a changé. Assez longtemps on a vu *Social-Demokraten* prendre la défense de Bethmann-Hollweg, et justifier la politique du vieux parti socialiste allemand, parce que son alliance avec Bethmann-Hollweg assurait la victoire de la démocratie contre le Junkérisme. Aujourd'hui, les socialistes danois, pas plus que les socialistes allemands, ne peuvent se dissimuler que les pangermanistes ont été les bénéficiaires du changement de chancelier. Le journal devrait, semble-t-il, en conclure que le vieux parti s'était fait des illusions, et n'a pas gagné en pouvoir effectif. Mais non, la croyance au progrès de la démocratie en Allemagne est une partie trop essentielle de la manière de penser des socialistes danois. Ils n'affirment pas que l'Allemagne est prête à faire une révolution, ils doivent trop bien savoir combien leurs voisins en sont loin. Mais ils prétendent que cette révolution se fait d'elle-même pacifiquement, et que le parti allemand est en train d'acquérir une influence croissante. Il est assez curieux de s'obstiner à des affirmations pareilles, après que Michaëlis, puis Hertling, ont remplacé le chancelier cher à Scheidemann, et que celui-ci a eu la maladresse de faire tomber. Le journal socialiste danois est peu exigeant envers le parti voisin, et il n'exige pas non plus de preuves bien décisives pour croire à la réforme constitutionnelle de l'Allemagne. Et aussitôt que le moindre fait est susceptible d'être interprété comme une telle preuve, on se hâte de le mettre en manchette. C'est ainsi que l'on trouve, dans le numéro du 6 novembre, un article intitulé : « La victoire de la démocratie en Allemagne » ; le 10 novembre, la formule devient : « La victoire du parlementarisme en Allemagne » ; et le même titre revient le lendemain. Le 18 novembre, c'est : « Un signe officiel de la victoire du parlementarisme en Allemagne. »

Or, ce parti danois, si étroitement uni à la majorité socialiste allemande, a multiplié les articles, les conférences, les manifestations au sujet des propositions de paix rédigées par la délégation hollando-scandinave à Stockholm, tandis que les Hollandais, Suédois et Norvégiens se montraient beaucoup plus discrets. Evidemment, la tendance allemande avait triomphé à la délégation, bien que la majorité y fut certainement sympathique à l'Entente. Ce fait devrait servir d'avertissement aux socialistes qui croiraient encore à la possibilité de faire valoir, devant une conférence internationale, les idées des socialistes occidentaux. Il n'y a, malheureusement, aucune illusion à se faire. « L'Internationale a fléchi », comme le reconnaissait le projet de résolution préparé pour le conseil national du parti socialiste français du 27 mai. Elle a fléchi non seulement parce que le vieux parti allemand l'a trahie, non seulement parce que les partis socialistes russes ont permis le succès des bolcheviks, mais aussi parce que le parti da-

nois ne vaut pas mieux, et parce qu'il existe, chez un grand nombre des socialistes les meilleurs, une disposition lamentable à l'indulgence pour des erreurs, des fautes, et même des crimes.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Norvège.

Au cours d'un débat au Storting, le 18 novembre, M. Castberg, ancien ministre, déclara :

On a raison d'insister sur notre volonté de paix et de neutralité ; mais nous ne devons pas oublier qu'il y a quelque chose de supérieur à cela, et c'est la liberté et le droit. Le droit est supérieur à la paix.

Dire que le droit est incertain, et que la paix est l'essentiel, ce serait dire que l'Amérique a mal agi, elle qui « est entrée en guerre précisément pour soutenir la cause du droit. » L'orateur a regretté que la Norvège, pendant toute la guerre, ait négligé de faire valoir le principe du droit devant les violations du droit qui étaient commises.

Je ne m'occupe pas ici de la politique intérieure du Danemark et de la Norvège. Je cherche seulement à comprendre l'état d'esprit qui se manifeste dans ces deux pays à propos de la guerre, et cela m'a conduit à une étude sur le neutralisme. On voit par l'exemple de M. Castberg, comme par bien d'autres exemples que j'ai eu occasion de citer, que l'opinion neutraliste n'est pas générale dans les pays scandinaves. Mais aussitôt que l'idée du droit est mise en avant, et qu'ainsi sont imposées à la paix des conditions qui semblent l'éloigner, des protestations se font entendre, et les théories copieuses qui servent la cause allemande sont développées par ceux-là mêmes qui ne désirent pas la servir.

Au discours de M. Castberg, *Social-Demokraten* de Kristiania a répondu par un éditorial intitulé: « La cause de la paix est la plus haute. » L'article est très caractéristique. Il n'y est question explicitement ni des alliés, ni des empires centraux. On y reste dans les généralités. Les raisonnements tendancieux sont ainsi plus facilement à l'abri des répliques décisives qui, sans cela, se présenteraient d'elles-mêmes à l'esprit du lecteur. Il paraît que la guerre fait comprendre aux neutres « le *nationalisme* autrement qu'auparavant ».

L'agitation nationaliste a toujours abouti à des efforts pour l'isolement, avec le militarisme et la haine nationale à sa suite.

De quelle agitation nationaliste s'agit-il ? On ne le dit pas. Est-ce M. Castberg que l'on traiterait de « nationaliste » parce que, tout en étant partisan de la cohésion des Etats du nord, il a fait des réserves sur la manière dont elle pourrait être pratiquée ? Le mot « isolement »

tendrait à le faire croire, tandis que tout l'article semble plutôt dirigé contre les alliés. Mais l'isolement ne peut s'appliquer à eux, qui veulent constituer la Société des nations. Le journal socialiste norvégien établit une confusion entre le « nationalisme », expression péjorative, et le droit des peuples, qui est la devise de l'Entente :

C'est le chauvinisme qui a allumé cet incendie — la plupart d'entre nous le comprennent aujourd'hui, aussi ses actions tombent à ne pouvoir se relever. Le nationalisme s'élimine peu à peu de l'esprit des gens. Ils cherchent d'autres idéals, — un ordre de choses qui efface le caractère *brutal* des frontières nationales, et qui laisse place à la collaboration pacifique par-dessus ces frontières. C'est le temps de l'internationalisme qui se lève.

Voilà donc une révélation nouvelle. Le chauvinisme est responsable de la guerre. Hélas ! cela est vrai, si l'on accuse par là le chauvinisme allemand, le seul qui était assez répandu pour vouloir ou consentir une guerre agressive. Mais le journal se garde bien de comparer la force du chauvinisme dans les différents pays. Il parle du chauvinisme en général. Et aussitôt après il confond avec le nationalisme, pris dans le sens du simple sentiment national. Et il prétend que, par le fait de la guerre, le sentiment national est en train de s'atténuer, de s'user. Les gens s'en détourneraient pour aller vers des idéals nouveaux que l'on ne précise pas. Les faits sont là qui montrent que les aspirations nationales ont été surexcitées par la guerre, comme cela est naturel, puisqu'elle a suscité l'espoir de l'indépendance chez des populations qui ne pouvaient y songer. Mais peu importe. On écarte les faits qui gêneraient le raisonnement. Il faut nier les nations, afin de pouvoir conclure : plus de frontières, ou du moins, qu'elles n'aient plus leur caractère « brutal ».

Qu'est-ce à dire, sinon qu'il faut donner aux questions nationales des solutions incomplètes ou bâtardes, soit l'autonomie à l'intérieur des Etats, soit la constitution d'Etats à indépendance limitée ? Et ce serait alors, dans la pratique, la solution même que l'Allemagne a substituée à son projet primitif, afin de la réaliser en le dissimulant. Ce serait la solution de Naumann dans son *Mitteleuropa*, dont on constate l'influence sur l'esprit de nombreux socialistes. Ce serait l'hégémonie allemande avec des formes. Et c'est dans la réalisation d'un tel plan que l'on prétend voir « l'internationalisme qui se lève » ? L'internationalisme ne peut se fonder sur la négation du droit national. Pour que les frontières nationales perdent leur caractère « brutal », il faut d'abord qu'elles soient tracées le plus nettement qu'il se pourra, et qu'ensuite, entre les nations enfin normalement constituées, soit établi un régime juridique : voilà l'internationalisme véritable, et voilà, en même temps, le moyen d'avoir une paix durable. C'est, à la fois, et la paix et le droit.

Au lieu de le reconnaître, *Social-Demokraten* reproche à la formule de M. Castberg : « le droit est supérieur à la paix », d'être trop abstraite, et raisonne à ce sujet dans l'abstrait :

Pourquoi faire du « droit » un concept si abstrait, — un problème philosophique? Pourquoi ne pas aller droit au fait, et ne pas s'en tenir aux cas concrets — au cas de l'Europe, aujourd'hui ? Et si l'on fait cela, y a-t-il rien au-dessus de la paix ? N'est-elle pas la seule chose nécessaire ? Et l'humanité souffrante n'a-t-elle pas *droit* à la paix, et lui refuser la paix n'est-ce pas lui refuser son droit ? Combien est petite la question des frontières nationales et des alliances « naturelles », comparée à la question de la paix. Aucune injustice n'est plus grande que celle qui est commise actuellement. Mais le droit vient toujours avec la paix. Aussi est-ce notre devoir, ici, dans ce coin pacifique de la terre, de prêcher la paix.

Comme aucune distinction n'est faite entre les belligérants, il y là un blâme implicite à l'adresse de tous. Logiquement, la résolution des alliés à poursuivre la guerre jusqu'à l'obtention d'une paix vraiment juste et durable devrait leur attirer la plus forte part du blâme. On ne va pas jusque-là. Pourquoi ? On sent peut-être confusément qu'il y a tout de même des formules de paix qui ne peuvent être acceptées, et qui justifient la continuation de la guerre. C'est très bien de proclamer le droit à la paix. Mais il y aurait mieux à faire que de reprocher la guerre à ceux dont le droit à la paix a été lésé.

Je ne saurais trop répéter que tous ces raisonnements subtils et ces oublis de faits élémentaires ne sont pas artificieusement combinés pour plaider en faveur des thèses allemandes : paix de compromis, dédain pour les questions nationales. La direction du parti socialiste norvégien et de son journal ne peut être soupçonnée de pactiser avec la social-démokratie allemande. Au contraire, les sympathies du parti norvégien passent pour être plutôt du côté de l'Entente. Mais il suffit que l'on sépare l'intérêt de la paix et l'intérêt du droit pour que l'on ne puisse plus raisonner juste. Par impatience d'obtenir la paix, on finit par la retarder.

L'article du *Social-Démokraten* est du 23 novembre. Si les socialistes norvégiens avaient bien compris l'enseignement de la révolution russe et de l'aventure maximaliste, ils devraient savoir que le pacifisme tel qu'ils l'entendent aujourd'hui ne peut avoir d'autre effet que de prolonger la guerre, et qu'il l'a déjà prolongée en effet.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Russie.

MEREJKOVSKI ET L'INTERNATIONALISME DE L'AME RUSSE. — Les événements qui se déroulent en Russie depuis dix mois sont bien faits pour déconcerter tous les gens de l'Occident qui avaient une

vague notion de la Russie véritable, de la Russie des moujiks des vastes steppes, de la Russie des ouvriers des grosses agglomérations urbaines. La France en particulier n'a guère connu, en dépit et peut-être à cause de son alliance de 25 ans avec l'Empire des Tsars, qu'une Russie officielle et bureaucratique. Le « peuple » français n'avait pas eu une seule occasion de connaître le « peuple » russe. C'est depuis mars 1917 seulement que dans les horreurs tragiques du conflit mondial nous faisons connaissance de ce peuple, qui dans l'excès de son malheur a renversé le tsarisme, et qui passe sous nos yeux par une série de convulsions avant de retrouver son équilibre et d'instaurer un régime nouveau sur les ruines de l'ancien. Nous venons de faire connaissance... Il est naturel que nous ne nous comprenions pas les uns les autres. La Révolution russe éclate. Nous avons pensé qu'elle ressemblerait plus ou moins à la Révolution française. Après les troubles inévitables du début, nous avons tous cru qu'un sursaut patriotique secouerait l'immense pays, et que la jeune armée révolutionnaire connaîtrait elle aussi les journées triomphantes de Valmy. Les faits sont là, dans toute leur brutalité, pour ruiner les faciles analogies historiques que beaucoup d'entre nous ont cru pouvoir établir. Quoi qu'on en dise, l'histoire ne se repète pas, et chaque peuple a « son » histoire, bien à lui. Les événements russes actuels sont l'aboutissement d'une foule de conditions locales auxquelles on ne pense pas assez : immensité géographique du pays, hétérogénéité foncière des nationalités de ce territoire artificiellement « rassemblé » par les Tsars sous le nom d'Empire russe, ignorance profonde de ces masses ouvrières et paysannes encore plongées dans l'esclavage il y a un demi-siècle. L'armature bureaucratique qui donnait une apparence d'unité au pays a été brisée par la grande secousse révolutionnaire, et qu'est-il arrivé ? Des tendances séparatistes se sont immédiatement manifestées. Ouvriers et paysans, sans éducation ni politique ni patriotique, n'ont songé qu'à leurs intérêts étroits de classes, et toutes les forces anarchiques accumulées dans l'âme du peuple qui détestait une autorité détestable se sont subitement déchaînées.

N'oublions pas ce mot du grand homme qui a le mieux connu le peuple russe et qui en a eu toutes les qualités et tous les défauts : « La Puissance des ténèbres ! » Terrible et funeste puissance dont nous voyons aujourd'hui les effets. Tolstoï, l'ennemi juré de l'autocratie, savait bien qu'il y avait à côté de cette autocratie tsariste une autocratie autrement redoutable, celle de l'Ignorance ! L'une était d'ailleurs la condition de l'autre. Après Tolstoï, Merejkovski est l'écrivain moderne qui connaît le mieux la nature russe, et les événements récents viennent de lui inspirer quelques pages qui mettent admirablement en lumière tout ce que nous trouvons de singulier et d'obscur

dans cette Révolution où nos esprits latins épris de clarté et de raison n'aperçoivent que le chaos (1).

L'article qu'on va lire, qui a paru dans le *Rousskoïé Slovo* sous le titre : *La Russie existe*, fera comprendre pourquoi les Russes se sont laissés si facilement entraîner aux excès de l'internationalisme.

Elle nous donne d'un mot toute la clef de la psychologie de Kérensky : « un éternel dégoût métaphysique et physiologique de la violence, considérée comme système, comme procédé de gouvernement ». Elle nous met en évidence tous les traits fondamentaux du caractère russe : dégoût inné de la guerre, antimilitarisme, anti-impérialisme, amour chrétien de la paix universelle. Et Merejkovski écrit ce mot profond, qui sera reconnu vrai par tous ceux qui ont vécu dans l'intimité de la pensée de Tolstoï : « Ce n'est pas Miliioukov, mais Tolstoï qui définit le caractère national de la Russie ! »

LA RUSSIE EXISTE

La démocratie révolutionnaire russe ne tient pas à être patriote. L'absence de patriotisme, d'amour du peuple pour lui-même (et à l'heure même où il en va de l'existence même de ce peuple) est un phénomène extraordinaire, unique dans l'histoire du monde. Cela ressemble à de la folie. C'est comme si tout un peuple était pris d'une soif de suicide, d'extermination de soi-même. Non seulement les Allemands, nos ennemis, mais nos amis, Français et Anglais, traiteraient de folie cette maladie étrange.

D'où vient que nous nous soyons ainsi pris en grippe ? Est-ce en effet parce que nous sommes fous ou sauvages ? Ou serions-nous des saints ? Je crois plutôt que c'est le résultat de notre nature primitive, ignorante et grossière. Et pourtant nous avons eu 1812 et 1613. A cette époque, le peuple fit preuve de patriotisme ; alors le pur amour de la patrie a sauvé la Russie. Serions-nous devenus si sauvages depuis ce temps ? Peut-être. La sauvagerie est un produit de l'esclavage.

L'absence d'amour pour la patrie est la maladie de l'esclave. Les esclaves n'ont pas de patrie. Seuls les enfants sont libres. Les esclaves ne sont pas des enfants. Les esclaves n'ont ni mère, ni patrie.

La conscience russe, l'intelliguenzia russe se sont trouvées dans une situation tragique. Elles détestaient d'une sainte et juste haine l'autocratie.

L'autocratie n'était pas le masque, mais le visage de la Russie ; elle n'était pas la forme extérieure, mais l'essence intime, l'âme de la Russie. Pierre le Grand est le véritable fondateur de l'autocratie. Mais Pierre le Grand a créé la Russie nouvelle, révolutionnaire. Elle est tout entière l'œuvre de Pierre. « A partir de Pierre commence en Russie la révolution, qui se prolonge jusqu'aujourd'hui », dit Pouchkine. Pierre, c'est à la fois le

(1) Dmitri de Merejkovski est un des plus célèbres écrivains russes modernes. Il est né à Pétrograd en 1855. Après avoir écrit des poèmes et des traductions de tragiques grecs, il s'est consacré principalement au roman historique et philosophique. Il est l'auteur d'une célèbre trilogie : *La Mort des Dieux*, *Julien l'Apostat* et *la Résurrection des Dieux*, ouvrages où il montre la lutte du paganisme et du christianisme. Plusieurs de ses œuvres ont été traduites en français. Le *Mercure de France* a notamment publié de lui, sous le titre : *Le Tsar et la Révolution*, plusieurs études auxquelles les événements contemporains donnent de l'actualité.

plus grand autocrate russe et le plus grand révolutionnaire. C'est un « bolchévik ». Là, l'autocratie est intimement liée avec la révolution. Oui, la Russie révolutionnaire, c'est l'œuvre de Pierre le Grand. Nicolas II a été facilement renversé. Mais comment renverser Pierre le Grand ?

O Maître puissant du Destin !
N'est-ce pas toi qui d'un mors d'acier
As fait se cabrer la Russie
Sur la hauteur, juste au-dessus de l'abîme ? (1)

Le mors se rompt, et la Russie tombe dans l'abîme. Ceci se passe dans le domaine empirique. Mais dans le domaine métaphysique l'autocratie est liée à l'orthodoxie. C'est dans l'orthodoxie que plongent les plus profondes racines de l'autocratie, et la révolution n'a pas encore touché ces racines; elle ne les a pas même vues.

L'autocratie a transpercé la Russie. Sur le plan empirique, l'autocratie a corrodé, comme une chaîne, les os de la Russie. Et voilà que maintenant les os se brisent avec la chaîne. Sur le plan métaphysique, l'autocratie a corrodé l'âme de la Russie. Le peuple croyait en vérité que le tsar descendait de Dieu. On ne peut en trois jours perdre une foi séculaire. Cette foi était l'âme de la Russie, et voilà que maintenant on arrache à la Russie son âme.

L'intelliguenzia russe aimait la Russie idéale et libre, et elle détestait la Russie réelle et esclave. Elle aimait et détestait à la fois. Notre amour pour la Russie était un « amour haineux ». Nous ne savions pas distinguer l'amour de la haine. Il nous semblait

Que le cœur n'apprendra pas à aimer
S'il est fatigué de haïr.

Ceux-là même étaient les meilleurs patriotes qui repoussaient le patriotisme avec le plus de force. Mais voilà l'autocratie à terre. Maintenant, semblerait-il, on peut aimer la Russie libre, l'aimer sans conditions. Ne pas « aimer et haïr » à la fois, mais uniquement aimer. D'où vient que maintenant il n'y ait pas encore d'amour ? Qu'est-ce qui empêche maintenant encore d'aimer la Russie ?

Le début de la révolution russe n'a pas été une œuvre de classe, mais de toute la nation ; elle a été patriotique. Ce ne sont ni les ouvriers ni les soldats (comme le prétendent nos démagogues), mais l'intelliguenzia russe qui fut dans l'histoire la véritable avant-garde révolutionnaire (de Ryleev et Pestel à Kerensky et à Savinkov). C'est l'intelliguenzia russe qui a conçu cette idée, non de classe, mais nationale, de la révolution.

Oui, la révolution russe est née sans aucun doute du patriotisme révolutionnaire, de l'amour de la patrie. L'autocratie a perdu la Russie dans la guerre. Et pour pouvoir en pleine guerre sauver la Russie, ce n'est pas une classe, mais tout le peuple qui s'est dressé dans un élan patriotique. Mais cela, ça n'a duré que pendant les deux ou trois premiers jours. L'amour de la Russie a brillé d'une lumière aveuglante, comme un éclair; il a rompu les chaînes, et il s'est éteint comme un éclair.

Et nous sommes restés de nouveau dans d'affreuses ténèbres. On vit alors apparaître une formule de ruse et de mensonge, une formule rampante,

(1) Vers de Pouchkine, inspirés par la statue de Falconet.

navrante, à double sens : « pour autant que. » On peut aimer la Russie... « *pour autant que* cela ne s'oppose pas à l'internationale ». Au fond, il n'y a rien à objecter contre cette formule. Malgré toutes les fautes et tous les excès de l'internationalisme, il y a en lui une vérité absolue — la négation absolue de la guerre. Et la coïncidence est frappante entre cette vérité de l'internationalisme et la profonde nature nationale de la Russie. C'est Léon Tolstoï qui exprime le mieux cette nature.

Au sens le plus profond de ce mot, un éternel dégoût métaphysique et physiologique pour la violence, considérée comme système, comme procédé de gouvernement; un anarchisme inné, naturel, tout cela est bien une particularité nationale russe. La question de la guerre, qui est évidemment indissolublement liée à celle du patriotisme, s'est heurtée à cette particularité nationale. Nous tous, Russes, militaires et civils, nous n'aimions pas la guerre, pour ainsi dire « physiologiquement ». Pour nous, la guerre c'est de « l'authropophagie ». On ne peut plus dévorer la chair humaine; on ne peut plus combattre. Cela, ce n'est pas un concept de l'esprit, mais une transformation physiologique de la nature humaine. On ne peut plus combattre, mais pourtant il faut encore combattre, et actuellement plus que jamais.

Là est l'antinomie tragique. non seulement de la Russie, mais de toute l'humanité contemporaine ; il ne faut pas, et en même temps il faut. On ne peut plus combattre simplement, d'un cœur léger, comme autrefois. Aujourd'hui tous les hommes, même les Allemands, combattent avec un accablement plus ou moins conscient de lui-même. Partout, la guerre se dompte elle-même intérieurement, elle s'use elle-même, comme s'est domptée et s'est usée autrefois l'anthropophagie. Les gens mangent encore de la chair humaine, mais ils n'y trouvent plus de goût, et ils le font avec répulsion et avec horreur. Cette fadeur, cette horreur, ce dégoût, cette impossibilité de la guerre (de toute guerre, même « sans annexions ni contributions »), c'est bien une particularité nationale de la nature russe, et en général de la nature slave. Nous sommes la dernière, la plus jeune race de l'histoire mondiale, et cet état dernier de l'évolution de la nature humaine est notre particularité distinctive.

> Nous sommes sauvages, nous n'avons pas de lois ;
> Nous n'admettons ni supplices ni exécutions,
> Le sang et les plaintes nous font peur...

C'est chez nous, Russes, Slaves, ce qu'il y a de plus ancien, de national, et ce qui est en même temps nouveau, et mondial.

On nous dit pour nous effrayer : partout le patriotisme est lié avec l'impérialisme et le militarisme. Oui, partout, mais pas en Russie. Il y a chez le peuple russe une absence étonnante d'impérialisme, d'esprit de conquête, de rapacité. Même du temps de l'autocratie, notre impérialisme était faible (en comparaison de celui de l'Angleterre et de la France). L'impérialisme autocratique n'est pas russe d'origine, mais allemand. C'en est une mauvaise copie, ou plutôt la caricature. Nous sommes au fond de notre nature tellement « non-impérialistes » que nous sommes atteints actuellement d'une véritable manie de la persécution ; nous voyons partout de l'impérialisme. L'impérialiste Milioukov, cet homme d'une moyenne envergure, s'est transformé pour nous en un géant fabuleux. Mais qu'est-ce qu'un ou que 40.000 Milioukov impérialistes, en présence d'un Léon Tols-

toï internationaliste? Ce n'est pas Milioukov, mais Tolstoï qui définit le caractère national de la Russie.

Constantinople, les Détroits nous sont très nécessaires, non pas au point de vue politique, mais au point de vue économique, comme une unique prise d'air est nécessaire pour un homme qui étouffe, comme un verre d'eau fraîche pour un homme qui meurt de soif. Nous avons renoncé à cette prise d'air, à ce dernier verre d'eau ; nous sommes *sincèrement* disposés à étouffer encore, à mourir de soif, pourvu que la tuerie maudite ait une fin. Nos pires ennemis, les Allemands, ne peuvent pas croire que dans notre « paix sans annexions ni contributions » nous soyons sincères. Nous avons soif de paix, jusqu'à notre propre extermination, jusqu'au suicide. Oui, l'internationalisme est dans notre sang. L'universalisme est la qualité propre de la nature russe. Les Russes envisagent tout du point de vue universel, du point de vue de l'humanité générale. La négation de l'impérialisme, du nationalisme conquérant, c'est le trait national russe le plus caractérisé. Aimer la Russie, c'est aimer sa particularité la plus profonde : cet internationalisme intérieur, la négation absolue de la guerre, l'affirmation absolue de la paix — la fraternité des peuples. Pour les Russes, pour les Slaves, le monde (l'univers) c'est la paix, c'est l'état pacifique. Ce qui distingue la Russie, c'est l'amour de la paix, comme ce qui distingue l'Allemagne (et peut-être toute l'Europe occidentale), c'est l'amour de la guerre, quoique bien entendu pas sous son aspect actuel de cannibalisme. « La guerre, c'est le principe créateur de toutes choses », suivant Héraclite. — Le Monde, c'est la paix, dit le Russe, le Slave. Le Monde, c'est la guerre, dit l'Allemand, l'Européen.

Ce que nous devons craindre chez nous, ce n'est pas l'impérialisme, le nationalisme sanglant, qui n'existe pas et n'a jamais existé en Russie, mais l'internationalisme, l'universalisme non sanglant, abstrait, qui a toujours existé chez nous et qui existe au moins parmi « l'intelliguenzia » russe, d'où il s'est transmis actuellement dans les masses populaires. L'ascétisme, c'est une conception orientale ; l'absence de sentiment du réalisme historique, c'est le trait non seulement de l'intelliguenzia russe, mais de tout le peuple russe (c'est une survivance de l'ascétisme orthodoxe). Là se révèle notre « âme orientale ».

Il faut que notre internationalisme national cesse d'être théorique, contemplatif, mythologique, oriental, pour devenir réel, pratique, vivant, européen ; il faut le faire entrer dans l'histoire. Mais pour cela, il faut avant tout que la Russie *existe*, comme force réelle de l'histoire mondiale. Or actuellement il semble *qu'il n'y ait pas de Russie*. Ce qui est terrible, ce n'est pas que la Russie « vole vers l'abîme », qu'elle soit « en train de périr », comme on le répète pour nous effrayer, c'est justement qu'il n'y ait rien, semble-t-il, qui soit susceptible de périr, c'est qu'on a l'impression qu'il n'y a pas du tout de Russie. Si la Russie « existait », la défection de l'Ukraine, de la Finlande, « la République de Kronstadt » et 37 autres républiques (suivant le compte d'un Allemand), les événements des 16-18 juillet et la catastrophe sur le front, tout cela aurait été impossible. Il y a actuellement une quantité de gens, et de groupes sociaux, qui parlent, pensent, vivent, agissent, comme s'il n'y avait pas de Russie. Tout en Russie semble tendre à démontrer qu'il n'y a pas de Russie.

Mais voici que la rupture se fait, et que la Russie se divise en deux camps : ceux pour lesquels elle n'existe pas et ceux pour lesquels elle existe On ne peut rester neutre entre les deux camps ; il faut choisir une fois pour toutes, irrévocablement. Et si nous choisissons le camp de ceux qui aiment la Russie, nous ne devons pas avoir honte et avoir peur de notre amour ; nous ne devons pas ruser et le mesurer « pour autant que... », mais nous devons aimer sans peur, sans condition, sans mesure.

Nous ne devons pas dire : « La révolution russe périt » et sous-entendre que « la Russie, peut-être, se sauvera, après avoir détruit la révolution » ; nous devons dire : « La perte de la Russie, c'est aussi la perte fatale de la révolution. »

Nous devons comprendre ceci une fois pour toutes : ce n'est pas la Russie qui est faite pour la révolution, mais la révolution pour la Russie ; il ne s'agit pas de sauver d'abord la révolution, puis la Russie, mais la Russie en premier lieu, et ensuite la révolution.

L'homme n'est pas fait pour le samedi, mais le samedi pour l'homme.

Ce n'est pas pour la révolution russe, mais pour la Russie elle-même que se pose la question d'« Être ou ne pas être ».

Le mot « patriotisme », naguère outragé par l'autocratie, est maintenant de nouveau légitimé et sanctifié par la révolution. Gardons-nous donc d'avoir honte et d'avoir peur de notre patriotisme révolutionnaire, de notre libre amour pour la libre Russie.

Mais surtout, rappelons-nous que nous devons aimer la Russie non seulement pour elle-même, mais pour toute l'humanité. Dire : La Russie existe, c'est dire : Il y a encore actuellement, au sein de l'humanité et dans la tuerie universelle, un puissant amour pour la paix et pour la fraternité des peuples.

Cet article a été écrit par Merejkovski avant le coup de force maximaliste. Mais ce coup de force, cette seconde révolution de Lénine et de Trotsky, n'est-ce pas justement le triomphe de cet internationalisme intégral dont parle l'auteur ? La Russie a glissé jusqu'au bas de la pente. Elle est entre les mains des fanatiques de la paix, des doctrinaires de la fraternité des peuples. A Brest-Litovsk, où Russes et Allemands négocient, ce sont deux conceptions du monde opposées qui s'affrontent. Le pacifisme internationaliste des Slaves va-t-il l'emporter, dans l'état actuel du monde, sur le militarisme impérialiste des Germains ? C'est la question angoissante que l'on se pose. Il est à craindre que les maximalistes, que ceux d'entre eux du moins qui sont sincères, ne surestiment la force de l'Idée que ne soutiennent pas les baïonnettes du peuple, et qu'ils ne poussent la démocratie russe désarmée à la capitulation.

A. PIERRE.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Le jour que la Pologne recouvrira son unité et son indépendance, n'aura pas été atteint sans combats de toute

sorte. Il aura fallu qu'elle s'arrache de l'étreinte austro-allemande, cependant que, de gré ou de force, elle versait son meilleur sang pour l'un et l'autre des belligérants. Maintenant encore il lui faut élever la voix, que parfois on ne semble pas entendre. Le *Glos Polski* émet « quelques mots de vérité », en commentaire des lignes suivantes du *Goniec :*

Vient de paraître une brochure de M. Rawita-Gawronski, qui traite de la confiscation, par la Russie, en 1831 et 1863, des terres appartenant à des Polonais, notamment en Podolie, Volhynie et Ukraine.

En se basant sur des données de statistique officielle, l'auteur arrive à cette conclusion que le Gouvernement russe a confisqué, en 1831, près de 1.666.337 hectares de terres appartenant à des Polonais, rien qu'en Podolie, Volhynie et Ukraine.

En 1863, le Gouvernement russe a confisqué dans ces trois provinces 192.280 hectares environ de terres, dont les propriétaires étaient des Polonais. Cela fait pour les deux années, de 1831 et de 1863, un total de 1.859.217 hectares, soit, en chiffres ronds, 18.600 kilomètres carrés de terres polonaises confisquées par le Gouvernement russe, rien qu'en Podolie, Volhynie et Ukraine.

En Lithuanie, en Russie Blanche, en Polessie, en Livonie, en Courlande, et dans le Royaume du Congrès, l'étendue des terres confisquées aux Polonais par le Gouvernement russe se monte d'après le même auteur, pour les années de 1831 et de 1863, à environ 40.000 kilomètres carrés, ce qui fait, pour toute la partie de l'ancienne République soumise à la domination russe, un total de 58.600 kilomètres carrés, plus de la dixième partie de la France.

Par simple curiosité, à titre documentaire et sans vouloir en quoi que ce soit innocenter la Prusse ou diminuer ses torts envers nous, comparons maintenant le chiffre des terres polonaises passées en mains allemandes dans la Pologne prussienne, dont l'étendue est, au total, de 106.000 kilomètres carrés environ.

Jusqu'en 1915, la commission de colonisation avait acquis 457.537 hectares, pour un prix de 585.037.056 francs.

La loi d'expropriation de 1908 visait une étendue de 70.000 hectares. Mais le gouvernement prussien recula devant l'application immédiate de cette loi. Ce n'est qu'en 1912 qu'on exproprie quatre domaines polonais, dont trois dans le Grand-Duché de Posen et un en Prusse Occidentale.

Voici ce qu'y ajoute le *Glos Polski :*

Cette expropriation, bien que barbare, se fit cependant contre un prix d'achat de 1.290 francs l'hectare en moyenne.

Quant au gouvernement russe, il nous a arraché 58.600 kilomètres carrés, c'est-à-dire 5.860.000 hectares de terres, sans aucune indemnité, les propriétaires étant, en supplément, déportés en Sibérie.

Voilà le gouvernement paternel aux soins duquel la France, ignorant tous ces détails et ne désirant pas les connaître, a voulu nous confier, croyant faire notre bonheur. Gouvernement qui, nous ayant ruinés par son arbitraire et son incurie, n'a même pas su nous défendre, mais après avoir

gaspillé la vie de nos soldats — nous lui en avons fourni 1.300.000, il n'en reste plus que 500.000 dans l'armée russe — et après avoir dévasté notre territoire, nous a abandonnés, nous livrant pieds et poings liés à l'ennemi.

Nous avons encore, nous l'avons démontré dans un des numéros précédents, une réserve d'un million d'hommes à Varsovie, qui sont bien décidés à marcher, serait-ce même avec le diable, contre la Russie, si elle voulait remettre les pieds en Pologne. Les assemblées de paysans, celles des gouvernements de Radom et de Piotrkow, par exemple, tenues le 1er et le 30 septembre 1917, sont là pour le prouver. Le peuple des campagnes, après avoir juré fidélité et obéissance au gouvernement polonais de Varsovie, a exigé, à l'unanimité, l'introduction du service obligatoire et la création immédiate d'une armée, et s'est déclaré prêt à tous les sacrifices pour défendre l'indépendance et les institutions nationales acquises contre la Russie, s'il prenait fantaisie à celle-ci de les attaquer sous prétexte d'une union dont personne ne veut.

Voilà ce qu'il faut qu'on sache en France. Il est de notre devoir de le dire en toute franchise. C'est urgent et de toute gravité pour la cause commune. Ce serait donc un crime de le cacher.

LA PRESSE ENNEMIE. — Le *Vorwærts*, s'occupant de l'état sanitaire de la jeunesse en Allemagne, apporte les précisions suivantes :

Dans le livre jubilaire dédié à Jean Orth à l'occasion du 70e anniversaire, le professeur Umber, chef de l'hôpital municipal de Charlottenburg-Westend, publie quelques données très intéressantes. Il s'appuie sur des observations faites, au cours de deux années consécutives, sur 600 enfants depuis le premier âge jusqu'à la quinzième année, entrés à l'hôpital pour une raison quelconque; et il établit que le nourrisson vient au monde en règle générale indemne de tuberculose, et qu'il n'acquiert cette maladie que par une contamination ultérieure. Les résultats paraissent d'autant plus intéressants qu'ils ont été obtenus, non dans un sanatorium spécial de tuberculeux, mais dans un hôpital de médecine générale. Sur les 600 enfants examinés, on a trouvé, au point de vue de l'infection tuberculeuse, les pourcentages suivants :

Nourrissons du 1er au 3e mois	0 %
— du 3e au 12e mois	5 %
Enfants dans leur 2e année	12 %
— — 3e et 4e année	32 %
— — 5e et 6e année	35 %
— — 7e à 10e année	47 %
— — 11e à 14e année	50 %

On a constaté d'autre part que les enfants atteints au cours de leur première année présentaient tous des formes cliniques de tuberculose; tandis que, au fur et à mesure que les enfants avancent en âge, le pourcentage des formes cliniques diminue, et que ce qui augmente ce sont les formes latentes, uniquement décelables par une réaction positive à la tuberculine.

A ces 600 enfants observés avant la guerre, le professeur Umber oppose 658 enfants observés depuis la guerre, dans les mêmes conditions, et pendant une période égale de deux années. Il ne donne point pour ces enfants

de chiffres précis. Il se borne à affirmer ce résultat de ses observations, que l'aggravation des conditions sociales nécessairement amenées par la guerre, même dans une ville dont la situation soit aussi favorable que celle de Charlottenburg, a entraîné avec elle une augmentation du nombre des cas d'infection et des décès causés par la tuberculose dans la population infantile. Ce sont surtout les formes latentes qui ont augmenté par rapport aux formes cliniques manifestes, pour les enfants jusqu'à l'âge de 6 ans. Le professeur Umber attire l'attention sur le devoir des médecins, particulièrement les médecins des écoles, et des dispensaires d'assistance de mettre un soin particulièrement attentif à chercher à déceler le développement de la tuberculose chez l'enfance, de manière à intervenir à temps contre les circonstances plus défavorables résultant de la guerre. Il y a là un avertissement d'extrême urgence ; car toute vie d'enfant est actuellement devenue doublement précieuse.

A propos de ces observations, nous devons encore signaler que le péril de la tuberculose s'est considérablement accru pour notre peuple, par suite de l'action combinée d'un travail excessif et d'une nourriture insuffisante. Déjà, avant la guerre, Jean Orth avait indiqué une plus grande mortalité due à la tuberculose dans le sexe féminin. Le grand développement du travail des femmes aura sans doute à cet égard une influence encore plus pernicieuse. Il y a donc une nécessité urgente à prendre dans la plus large mesure possible des dispositions prophylactiques contre la tuberculose.

— M. Jacob Bleyer, professeur à l'Université de Budapest, est, comme tous les Hongrois, un ennemi irréconciliable des Slaves, lesquels, d'ailleurs, le leur rendent bien. Que l'empereur Charles d'Autriche vienne à rendre moins oppressive sa souveraineté sur la Bohême et la Moravie, le roi Charles de Hongrie aura vite fait de lui remettre la férule en main. Nous avons trop souvent qualifié les Allemands de Huns, n'oublions pas que les Hongrois sont les seuls descendants des Huns et qu'ils ont toujours tiré grande vanité de cette origine. « La Nation tchèque » nous translate cet article de M. Jacob Bleyer, paru dans le *Budapesti Hirlap* :

Au point de vue de la puissance militaire, la guerre mondiale est d'ores et déjà résolue. Nos ennemis sont vaincus. Mais la longue durée de la guerre aussi bien que l'énergie indomptable et les habiles agitations sans fin de nos ennemis ont jeté notre pays dans un état de fermentation extrême. Il est notoire que l'Autriche et la Hongrie entrent dans la deuxième phase de la guerre mondiale et nous pouvons dire que nous entrons dans une deuxième guerre mondiale. L'ennemi extérieur nous a forcés à entrer dans la première guerre mondiale, mais ce sont nos propres sujets slaves qui nous ont entraînés dans la deuxième guerre mondiale. Les batailles se déroulent en Autriche ; leur but est non seulement la destruction de l'Autriche, mais encore le démembrement de la Hongrie. Notre attitude en face des événements qui se passent en Autriche donne l'impression que nous sommes trop inclinés à amoindrir le danger. Il est clair, néanmoins, que les Tchèques et les Yougoslaves sont des ennemis pires que les Russes, les Serbes et les Italiens. Et pas plus que

la diplomatie internationale n'a été capable d'empêcher la guerre internationale actuelle, pas plus notre système officiel de la monarchie ne pourrait mettre un frein à la guerre entre les deux parties de la monarchie. Il est donc indispensable que nous sachions exactement sur l'aide et l'alliance de qui nous pouvons compter. En ce qui concerne nos ennemis, nous savons qui ils sont et de quoi ils sont capables. Mais qui sont nos amis ? Naturellement, ce sont les Allemands. Pouvons-nous nous fier à eux. Quant aux Allemands d'Autriche, ils ont suffisamment démontré leur faiblesse en ce qu'ils n'ont pu et n'auraient pas pu remettre à l'ordre les Tchèques lorsqu'ils nous ont attaqués. Cependant, il existe une question que nous devons nous poser et qui est plus importante. Qu'avons-nous à attendre de l'Allemagne ? On pourrait objecter que, dans ce cas, il s'agit d'une affaire intérieure de la monarchie dualiste. Toutefois, je dis : Les Slaves de la Monarchie des Habsbourgs ne font-ils pas appel à nos ennemis ? Est-ce que ce n'est pas d'eux qu'ils attendent le secours ? Ne déclarent-ils pas ouvertement que c'est de l'Entente qu'ils attendent la réalisation de leurs aspirations ? Ayant affaire à de tels adversaires, nous devons chercher secours où nous pouvons. La destinée nous ayant mis en présence d'une crise aussi grave, nous poussant, pour vaincre l'ennemi intérieur, à demander le secours de l'étranger, de nos alliés, il est de notre devoir le plus élémentaire d'unir sur notre propre sol toutes les forces que nous possédons. — Comment pouvons-nous assurer la suprématie magyare en Hongrie ? Lorsque c'est justement cette suprématie qui est en cause dans la guerre entre les deux parties de la Monarchie. Comment pouvons-nous l'assurer puisque c'est elle qui sera en jeu à la Conférence internationale de la Paix ? Comment pouvons-nous l'assurer puisque nous-mêmes nous ne savons pas comment nous sortirons de cette guerre intérieure, avec quelles forces, avec quel prestige ? Ni la monarchie officielle, ni la politique de partis ne pourra nous sauver de la ruine. Nos hommes d'Etat, jouissant du prestige, de l'estime et du respect dans le monde entier, seuls peuvent nous sauver de la destruction.

LA PRESSE NEUTRE. — La *Tribune de Genève* reproduit une circulaire qui a été adressée par un certain nombre de libraires suisses à 600 maisons allemandes. Il ressort de cette lettre que la littérature suisse-alémanique est en partie boycottée en Allemagne.

Confidentiel.

Très honorés collègues,

Nous nous permettons d'attirer votre attention sur un objet qui, bien qu'il s'éloigne tant soit peu de votre cercle d'activité, peut sans doute pourtant compter sur votre intérêt, puisqu'il s'agit d'une question professionnelle d'importance générale.

Les éditeurs suisses dont les relations d'affaires avec la librairie allemande n'étaient pas très animées même avant la guerre, ont dû faire la douloureuse expérence que ces relations sont devenues plus lâches encore depuis le commencement de la guerre. Les causes en sont connues et évidentes ; différentes grandes maisons d'édition de la Suisse ont fait leur spécialité de la littérature germanophobe ou du sabotage intellectuel de la

guerre, de plus, la stricte neutralité politique de la Suisse allemande n'a pas été comprise partout en Allemagne. Rien d'étonnant donc si les relations commerciales avec l'Empire sont devenues sensiblement plus froides. Ceux qui ont le plus souffert de cet état de choses sont les éditeurs suisses qui, par conviction, ont dédaigné toute littérature de propagande et avec eux les auteurs que leurs sentiments chaleureux pour l'Allemagne unis à la haute conception civique qu'ils ont de leur devoir de neutre ont fait s'abstenir de toute déclaration politique.

Nous, qui, comme propriétaires des plus grandes librairies de la Suisse, avons en mains la partie la plus considérable de l'importante importation de livres allemands, nous qui nous sommes opposés avec toute notre énergie à certaines tendances du pays ayant pour but de faire préférer unilatéralement la production d'éditeurs suisses, nous avons dû faire l'expérience que, de l'autre côté du Rhin, on nous laissait de plus en plus de côté.

Les éditeurs soussignés se sont en conséquence associés pour fonder en Allemagne une entreprise de voyage destinée à renouer de façon plus étroite leurs relations d'affaires avec l'empire, relations auxquelles les éditeurs soussignés attachent la plus grande importance.

Si le temps le permet, notre voyageur vous présentera nos nouveautés et les publications les plus courantes des derniers temps. Malheureusement notre voyageur a dû attendre pendant des semaines ici la permission d'entrer en Allemagne. C'est pourquoi il n'arrivera qu'à la onzième heure pour le marché de Noël. Nous espérons cependant que, tenant compte des circonstances, vous voudrez bien le recevoir. Le fait que, à cause du change, nous éprouvons une perte énorme (jusqu'à 50 o/o) sur tout livre vendu en Allemagne, vous sera la preuve que nous n'avons pas en vue le gain commercial, mais simplement les relations d'affaires.

Agréez, Messieurs, etc.

PAUL MORISSE.

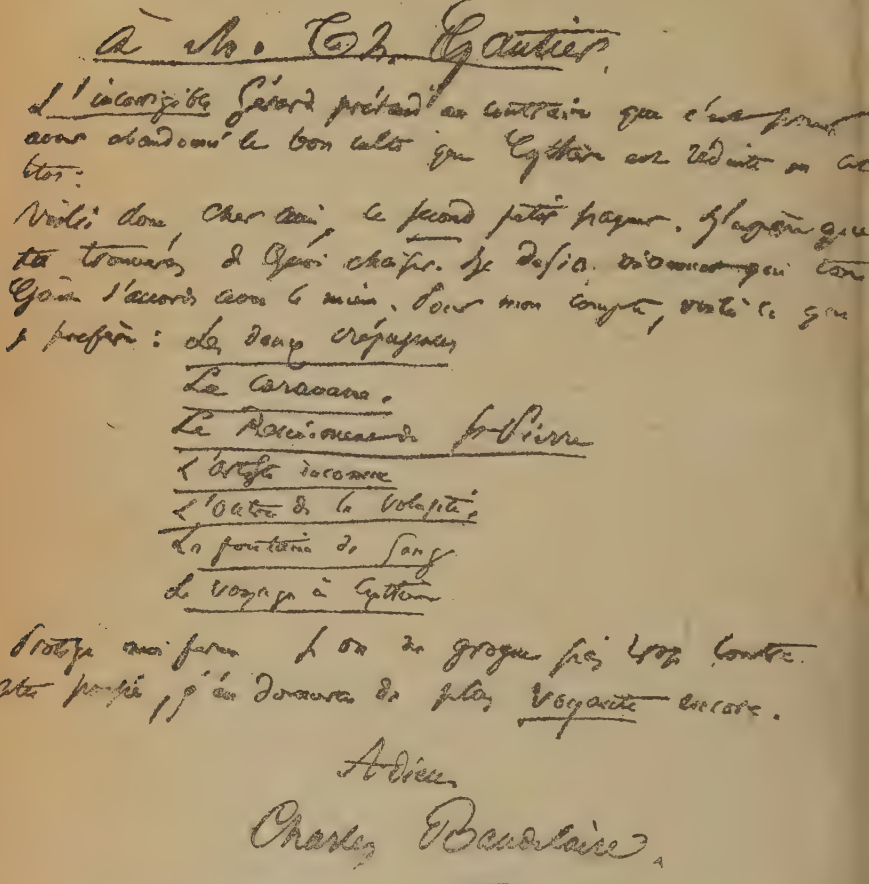
VARIÉTÉS

Portrait graphologique de Charles Baudelaire. — C'est sur le conseil de mon ami Ad. van Bever que je tente de tracer le portrait graphologique de Baudelaire, d'après les fac-similé des quatorze manuscrits originaux reproduits dans la belle plaquette qu'il vient de publier chez Georges Crès et Cie, sous le titre de *Douze poèmes de Charles Baudelaire*. Ces manuscrits lui ont été communiqués par M. le docteur Marc Laffont. Ils nous présentent le « premier acte de la pensée de Baudelaire. Afin d'en rendre la lecture facile », les éditeurs ont donné, « en regard, le texte des même poèmes, extraits des éditions de 1857, 1861 et 1868 ». On a ainsi « deux états de l'œuvre baudelairienne ».

Je me suis servi également du manuscrit reproduit en fac-similé dans les *Œuvres posthumes et Correspondances inédites* de Baudelaire, éditées, en 1887, par Eugène Crépet, chez Quantin.

L'écriture de ce dernier est pâteuse : ce que n'est pas celle de

plaquette. Celle-là, — qui me paraît postérieure à celle-ci, — indique que Baudelaire était devenu plus sensuel et plus passionné. Sa sensualité et sa passion me paraissent avoir quelque chose de raffiné et de subtil. (Il donne à certaines majuscules et à l's minuscule une forme particulière qui ne manque pas d'élégance.)



D'une manière générale, son écriture décèle qu'il était d'un caractère très sensible et très impressionnable, assez doux, tendre et bienveillant, tout en étant très vif et ardent (écriture penchée à gauche avec de longs traits et contenant plus de courbes que d'angles).

Il était aussi discret, peu expansif et comme renfermé en lui-même (a, o et q fermés) et plus altruiste qu'égoïste (écriture généralement dextrogyre).

Il avait, certes, de l'énergie virile, mais il lui manquait une volonté ferme et soutenue. Il était pourtant assez tenace et résistant, mais il cédait parfois et sans doute à contre-cœur. Il tournait les difficultés, plutôt que de les aborder de face. Il ne suivait pas une ligne de conduite invariable ; il se montrait, au contraire, changeant et inconstant (inégalité des lettres dans leur forme et leur grandeur).

Il était très attentif à tout ce qu'il faisait, précis et même très minutieux, et il manifestait une certaine étroitesse d'esprit (points sur les *i* et surtout sur les *j* qu'on ne ponctue pas habituellement).

Il y avait aussi en lui de la mysticité (voir notamment ses doubles *s*), bien qu'il fut très sensuel. Il possédait le goût des choses rares et anciennes et évoquait le souvenir des faits passés (mouvements de plume vers la gauche, surtout dans les *d* majuscules).

Dans la défense de ses idées et de ses croyances il se montrait combattif, voire même exclusif (trait ajouté au commencement de nombre de mots et grands crochets).

Il avait un esprit fin et critique (mots gladiolés et barre des *t* en pointe), intuitif et pénétrant, le coup d'œil vif et rapide (première lettre des mots souvent séparée de la suivante). Il était également inductif et déductif et montrait de la suite dans ses idées (lettres liées généralement dans les mots, sauf la première et le *d* minuscule joint souvent à la lettre suivante).

Il avait le sentiment très prononcé de sa propre valeur. Il s'admirait lui-même (voir la forme de ses *L* et *M* majuscules). Il était cependant agréable et gracieux dans ses manières (belles courbes).

Il avait une intelligence haute et large et il pouvait s'assimiler nombre de connaissances. D'ailleurs il aimait les idées élevées et nobles et tout ce qui est beau, spécialement les belles formes. Son activité intellectuelle était fort grande et son imagination vive et créatrice et un sens artistique très prononcé le rendaient apte à devenir lui-même un artiste supérieur. (Ecriture simplifiée ; nombreuses lettres de forme typographique, belles courbes ; de plus, les majuscules et les minuscules bouclées sont plus allongées en dessus qu'en dessous du corps d'écriture).

Tel fut l'auteur des *Fleurs du Mal*, du moins d'après son écriture.

JACQUES BRIEU.

PUBLICATIONS RÉCENTES

(Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.)

Histoire

Halka Ducraine : *La femme polonaise*. Préface de M. Henry Bidou; Perrin, 3 50

Etienne Fournol : *De la succession d'Autriche;* Berger-Levrault. 3 50

Littérature

Ferdinand Brunot : *Histoire de la langue française des origines à 1900.* Tome V : *Le français en France et hors de France au XVII^e siècle;* Colin. 12 50

Joseph Rivière : *En Passant.* Préface de Camille Spiess. Dessins de Pierre Larivière; Soi-Même. » »

Ouvrages sur la guerre actuelle

André Chéradame : *Les bénéfices de guerre de l'Allemagne et la formule boche « Ni annexions ni indemnité »;* Plon. 0 50

Ernest Daudet : *Ferdinand I^er tsar de Bulgarie;* Attinger. 3 50

Jean-Bernard : *Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914;* Berger-Levrault. Tome I. Avec 124 illust. 6 »

Tome II. Avec 214 illust. 7 50

Gustave Téry : *Les Allemands chez nous;* L'Œuvre. 4 »

Whitney-Warren : *Les justes revendications de l'Italie.* Avec 21 cartes; La Renaissance. 2 50

Capitaine Z.: *L'Officier et le soldat français;* Nouv. Libr. Nat. 3 50

Poésie

Paul Costel : *Au pays des Marmites;* Figuière. 4 »

Alfred Droin : *Le Crêpe étoilé;* Fasquelle. 3 50

Lucien Farnoux-Reynaud : *Le lapidaire des Soirs;* Crès. 7 50

Emma Pellerin : *Chrysanthèmes;* L'Aube. 1 25

A. Saint-Léger : *Nos cœurs et leurs âmes;* Revue des Indépendants. 1 50

Louis Texier : *C'est la guerre;* Rev. des Indépendants. 1 50

Romans

Jean Ajalbert : *Raffin Su-Su;* Flammarion. 3 50

Victor Eftimiu : *Contes roumains.* Adaptation française de Marc Varenne; Fasquelle. 3 50

Henry de Forge : *La Créance;* Flammarion. 3 50

Léon Frapié : *Bonnes gens;* Flammarion. 3 50

Sciences

Maurice Caullery : *Les Universités et la vie scientifique aux Etats-Unis;* Colin. 3 50

Sociologie

Daniel Halévy : *Le Président Wilson;* Payot. 4 »

Lettres d'un vieil Américain à un Français. Trad. de l'anglais par J.-L. Duplan. Préface de Lysis; Payot. 4 »

Théâtre

Francis Tellyan : *La Marraine de Pierrot;* Edition libre. » »

Varia

Marcel Bloch : *Les aveugles en France;* Rousseau. 6 »

Almanach Hachette, 1918; Hachette. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Judith Gautier. — Variétés grammaticales. — La France réeile. — L'Allemagne et Verhaeren. — Sur l'argot militaire. — La crise du papier en Allemagne. — Pasquale Villari. — Prix littéraires. — Fortunio Liceti. — L'Entente cordiale.— Il est ressuscité. — Le Papier. — L'Incendie du palais de Madionaceli.

Mort de Judith Gautier. — La petite académie ne sera pas restée longtemps au complet, la première académicienne est morte et l'on ne serait pas étonné qu'une tradition se créant, une autre académicienne la remplace.

Distinguée, il y a quelques années par ceux que M. Rosny aîné appelle « les pensionnés Goncourt », Mme Judith Gautier qui, dit-on, avait été élue grâce à l'appui de M. Lucien Descaves, grand électeur, avait cette année joué un rôle décisif dans l'élection de M. Jean Ajalbert.

Cette éminente femme de lettres était la fille du « poète impeccable », de Théophile Gautier, du méconnu illustre que la postérité commence seulement à mettre au rang qui lui est dû, auprès de Gœthe.

Dès le titre du premier recueil qu'elle publia à l'âge de 17 ans, *le Livre de Jade*, on pouvait voir que les leçons raffinées de son père avaient aiguillé l'imagination de cette jeune fille vers l'art exotique de l'Extrême-Orient. Judith Gautier a décrit dans *le Collier des jours*, qui est un rosaire exquis de souvenirs, la découverte qu'elle fit de la Chine, lors de la visite que fit à l'atelier de Théophile Gautier le Chinois Tuig Tun Hing. Et dès lors, elle se consola des vicissitudes de sa vie, de son mariage avec Catulle Mendès et de son divorce en se réfugiant au fin fond de l'Asie, dans la Chine et jusqu'au Japon. *Le Dragon impérial*, *Mémoires d'un éléphant blanc*, *la Marchande de sourires*, *Fleurs d'orient*, *le Paravent de soie et d'or*, *Princesses d'Amour*, *Iskender*, *la Sœur du soleil*, *le Vieux de la montagne* sont les étapes incomparables de cette nostalgie à rebours qui l'entraînait loin de son Paris vers des contrées où elle vivait comme cette poétesse japonaise, si désabusée et si lyrique, dont elle a raconté avec un art étrange et somptueux la destinée mélancolique.

La postérité mettra cette œuvre, qu'inspira José-Maria de Heredia, à son rang dans le voisinage de Pierre Loti, dont la poésie a le mérite d'être plus directe, et de Léon Cahun, dont la documentation était plus savante et et plus certaine, mais desquelles l'imagination était sans aucun doute moins audacieuse, moins spléenétique, et c'est là son originalité.

L'œuvre de Judith Gautier est comme cette impératrice de la Chine dont elle nous a longuement parlé et qui « traîne parmi les rayons, sur son escalier de jade, diamanté par la lune, les plis de sa robe de satin blanc ».

§

Variétés grammaticales.

Mon cher directeur,

J'ai lu avec intérêt une récente petite étude de Guillaume Apollinaire sur les abréviations en usage depuis quelque temps. Pour ajouter à sa collection, je lui en signale une tout à fait curieuse et d'une rare audace grammaticale. Il s'agit de la formation d'un nouvel adjectif par éléments abréviatifs.

Dans une circulaire que m'adresse une section de l'U. V. F. — Union vélocipédique de France — je lis en sous-titre :

Comité Uvéfiste de la Côte d'azur.

Voilà un terme qui fera suer d'angoisse les philologues dans quatre ou cinq cents ans. Ils penseront sans doute que cela signifie : partisans de la culture du raisin (uva), de même que pacifiste signifie partisan de la paix.

Quoi qu'il en soit, la voie est désormais ouverte à de singuliers enrichissements.

Je propose :

Un *géqugeable* : officier capable de servir au grand quartier général.

Un *insimible* : compositeur qui ne sera jamais jugé digne d'être admis à la Société internationale de musique. Et ainsi de suite.

Pour ce dernier terme on a un seul mot au lieu de seize. Que de temps gagné !

Croyez, mon cher directeur, à mes sentiments les meilleurs. — ALFRED MORTIER.

§

La France réelle. — Récemment fondée à Londres pour resserrer, dans tous les domaines, les liens de sympathie et d'intérêts qui unissent Anglais et Français, l'Anglo-French Society s'est déjà manifestée par l'organisation d'intéressantes séances qui ont réuni un public nombreux. Chaque samedi, des conférences ont été données alternativement en français et en anglais. La série fut inaugurée par Mr Edmund Gosse, qui traita d'une façon magistrale des relations intellectuelles entre les deux pays. Le capitaine Georges Weill, ancien député de Metz au Reichstag, exposa la question d'Alsace-Lorraine devant un auditoire qui devint vite enthousiaste. Mr J.-M. Mac Leod, consul britannique à Fez, parla de l'œuvre de la France au Maroc avec une admiration d'autant plus précieuse qu'elle est spontanée. Mr Cloudesley Brereton, l'éminent inspecteur de l'enseignement des Langues Modernes, fit une comparaison pénétrante entre l'écolier français et l'écolier anglais. Des concerts de musique française ont attiré un public intéressé, et une première exposition d'art français a été ouverte en décembre où Mr Campbell Dodgson, conservateur des Estampes au British Museum, est venu expliquer les œuvres exposées. Le 8 décembre, la conférence hebdomadaire fut faite par le secrétaire français de la Société, M. Henry-D. Davray, sous la présidence de Mr Edmund Gosse, C. B., et il traita d'un sujet particulièrement délicat : les malentendus et préjugés qui règnent à l'étranger sur la France et sur les Français.

La France est mal connue hors de ses frontières. Il circule à son propos d'iniques jugements, et l'on ignore la *vraie France*. Quoi de surprenant à cela si l'on considère que des écrivains et des dramaturges ont eux-mêmes souvent contribué à la faire mal apprécier, en représentant comme généraux et véridiques des types d'humanité exceptionnels ou inexactement reproduits. Nombre d'entre eux nous offrent du Français et de la Française une image déformée et mensongère. Et la France en tant que nation n'a pas été mieux traitée.

Après 1870, la génération actuelle a grandi dans une atmosphère de méfiance, de doute et d'amertume. Cependant, cette race qu'on tenait pour décadente a splendidement restauré ses forces, dès le lendemain de la défaite ; elle a su développer et faire fleurir ses ressources dans le domaine de l'esprit comme dans celui de la vie matérielle ; c'est elle enfin qui, au moment du péril, a su résister, dans un si magnifique élan d'héroïsme collectif et persévérant, à l'agression des barbares.

Elle a montré sur la Marne de quoi elle est capable, et ce ne fut nullement un miracle. Son attitude est conforme à son passé. C'est celui de la France républicaine dressée pour défendre son idéal de liberté et d'affran-

chissement. Ses fils savent qu'en combattant pour la patrie ils se battent pour la liberté du monde, pour le principe généreux qui opposait déjà, sur les timbres du temps de paix, l'élégante Semeuse de Roty à la Germania massive et menaçante,

La détermination du Français soldat n'a été amoindrie en rien parce que son pays a eu, dans cette guerre, à supporter les sacrifices les plus lourds. Dans la quatrième année de son épreuve, la France est plus que jamais résolue à combattre jusqu'à la victoire complète.

En remerciant le conférencier, Mr Edmund Gosse, et Mr Hislop, le secrétaire anglais, ont eu pour la France et ses écrivains de charmantes paroles d'hommage. Enfin, Mr Sidney Low, le savant professeur d'histoire et d'économie politique, s'y est associé dans une improvisation pleine d'humour, en protestant contre l'injuste jugement qui taxe de frivolité une nation qui a produit tant de maîtres de la pensée virile et féconde, et en évoquant le spectre de la tenace et sereine énergie qu'il lui fut naguère donné de contempler, sur terre française, en visitant une fabrique de munitions où les travailleurs des deux sexes s'activaient avec un entrain édifiant à la tache libératrice.

Au cours de cette séance, Mr Edmund Gosse a annoncé à l'assemblée que Mr Asquith a accepté d'être l'un des présidents d'honneur de l'Anglo-French Society. — CH. DELCHEVALERIE.

§

L'Allemagne et Verhaeren. — Dans notre numéro du 16 avril 1917, nous signalions, sous ce titre, un article de la *Vossische Zeitung* du 9 décembre 1916 contenant une prétendue lettre d'Emile Verhaeren au poète allemand Paul Zech, mobilisé sur le front de la Somme. Cette lettre qui avait été transmise à son destinataire, disait le journal, « par le bienveillant intermédiaire d'un ami commun en Hollande », présentait un Verhaeren reniant son attitude de protestation irréconciliable, se disant las de la guerre et écrivant : « Le fiel se dissout dans mon cœur. » Cet « inédit », dont la *Vossische Zeitung* ne donnait ni la date, ni le texte français, était « apocryphe », comme le déclara Mme Verhaeren dans une lettre du 23 décembre 1916 adressée à M. Charles de Jongh, ancien bâtonnier du Barreau d'Appel de Bruxelles, chef de cabinet de M. Vandervelde. « Cette lettre est péremptoire, disions-nous ; d'ailleurs rien dans les propos d'Emile Verhaeren, dont nous recevions souvant la visite au *Mercure*, n'indiquait chez lui la « lassitude » que voudraient prouver les journaux allemands, au contraire. » Et nous ajoutions : « Pourquoi les Allemands ne publient-ils pas en fac-similé le « document » dont ils faisaient si grand cas en décembre, quand ils espéraient la fin de la guerre et qu'ils s'ingéniaient de toutes les façons, de tous les côtés et dans tous les domaines, à susciter des désirs de concorde et d'apaisement. »

Rappelant ces incidents dans un article intitulé : *Les Maquilleurs de cadavres*, paru dans la *Revue* du 1er-15 janvier, M. Paul-Hyacinthe Loyson dit : « Ce défi ne fut pas relevé, l'original ne fut pas produit, l'ami hollandais resta introuvable. Mais M. Paul Zech a répondu, et ce document, jusqu'ici, avait échappé à la vigilance de la presse alliée. Dans le numéro de la *Gazette de Voss* du 7 juillet 1917, M. Zech, nous a bâclé un

roman, sous le coup de cravache d'Alfred Vallette. Après nous avoir rappelé qu'il fut, en Allemagne, le traducteur d'Emile Verhaeren, voici, en traduction précise, comment M. Zech nous expose ses rapports avec Verhaeren, à partir de la déclaration de guerre. »

Je dus cesser ma tentative de correspondre épistolairement par un pays neutre, lorsque je reçus mon ordre d'appel à l'armée de campagne au printemps de 1915. Il arriva entre mes mains par l'aimable intermédiaire d'amis suisses et hollandais, des salutations [de Verhaeren] sur le front. A la mi-été de 1916, sur les champs de bataille de la Somme, une assez longue lettre du poète m'atteignit inespérément, lettre que l'écrivain hollandais A. v. L. me transmit par Berlin. Comme Verhaeren démontrait dans cet écrit une disposition conciliante, en contraste avec les insultes des mois précédents, je ne crus pas devoir me faire scrupule de communiquer le fait de ce revirement à mes amis littéraires. J'écrivis spontanément et sous l'impression de ce grand événement (en citant des phrases du texte original français) à diverses personnes pour qui Verhaeren comptait. Je mentionnai de même, provisoirement, l'existence de la lettre dans une correspondance privée à Stefan Grossmann, sans toutefois marquer mon intention de publier la lettre. Verhaeren jouissait, à cette époque, que ceci soit bien entendu, d'une santé complètement rétablie. Trois grands mois plus tard, aussitôt après le mortel accident du poète, Stefan Grossmann me demanda d'écrire pour la *Gazette de Voss* un adieu à Verhaeren et d'utiliser dans cet article la lettre que je lui avais signalée en son temps. Pour des raisons techniques ou Dieu sait pour quelles raisons, mes pages d'adieu ne furent pas publiées, et la lettre seule parut en une traduction officiellement certifiée par la Kommandantur de mon cantonnement d'alors. Comme le corps auquel j'appartenais venait souvent à changer de secteur et qu'il me fut dès lors impossible de conserver plus longtemps des écrits, j'expédiai le texte français de la lettre, avec d'autres papiers et objets, chez moi. Le colis se perdit en route pour Berlin. Seule, l'étiquette parvint aux mains du destinataire. Une recherche de ce colis perdu a été entreprise par la direction des postes de Wilmersdorf. La publication de l'original français de la lettre est donc pour le moment impossible. Toutefois (ceci dit pour calmer les journaux français qui grossissent le cas Verhaeren aux proportions d'un acte politique), des lettres de Verhaeren du même contenu que celle que j'ai publiée, se trouvent entre les mains d'un poète auquel la jeune littérature française doit d'être connue en Allemagne. Mais dépouiller ces lettres de leur caractère privé, pour fournir simplement de la besogne aux chauvins de l'autre côté de la frontière (et aussi de ce côté-ci), équivaudrait à une trahison envers la mémoire d'un homme pour lequel, au delà de la tombe, nous n'avons plus nulle raison de haine.

C'est ainsi que M. Paul Zech et la *Gazette de Voss* ont essayé de se tirer d'affaire.

§

Sur l'argot militaire.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de vous soumettre quelques observations sur l'argot de l'armée.

Ce qui manque en général aux philologues qui veulent s'en occuper c'est d'avoir été soldat. Quelques-uns ne l'ont été que très peu, d'autres pas du tout. De là mille détails qui leur échappent.

Avant la guerre, chaque région, pour ne pas dire chaque corps, avait son vocabulaire spécial. Les mots qui ont fait fortune depuis sont venus de l'extérieur, du civil. Dans le régiment colonial où j'ai servi, on ignorait absolument, en 1915, les termes de *poilu* et de *pinard*. Chaque vieux marsouin avait des mots à lui, rapportés, au hasard des campagnes, de Madagascar, du Tonkin ou d'ailleurs.

Jusqu'ici donc, il me semble que l'argot de l'armée a subi surtout des

influences de la vie civile d'avant-guerre. En sortira-t-il des termes originaux ? Qu'est-ce que nos soldats, en particulier, rapporteront de l'Italie qui, depuis le XVIe siècle, a d'une façon constante enrichi notre langage militaire ? Il faudra surveiller attentivement la question.

En attendant, je puis vous indiquer l'origine incontestablement italienne de deux expressions de l'argot actuel. D'abord *pastis*. Le mot a été introduit, dit-on, par les régiments du littoral de la Méditerranée. Ce n'est pas étonnant. C'est tout simplement le mot italien *pasticcio*, qui signifie *erreur, désordre, confusion, gâchis*.

De même pour *en écraser*, qui signifie faire un somme. Nos étymologistes s'en sont donné à cœur joie. Que n'ont-ils pas inventé ! En écraser de la vermine, des puces, des punaises ! Pouah ! Quelle horreur ! S'ils eussent d'ailleurs connu l'expression complète, peut-être se fussent-ils gardés d'interprétations aussi malpropres. On dit *en écraser un*. Un quoi ? L'italien nous renseigne. Il dit *schiacciare un sonnellino*, écraser un somme, ou mieux en argot florentin *schiacciare un pisolino*, que vous me permettrez de traduire militairement par *écraser un roupillon*. Pour moi, cette source ne paraît nullement douteuse.

Je vous prie d'agréer...

P. GUITON.

§

La crise du papier en Allemagne. — Ce n'est pas seulement chez nous que sévit la crise du papier, qui a eu pour conséquence de produire une hausse sur le journal et sur le livre. Ainsi l'éditeur Beulemer annonce par un papillon ajouté aux ouvrages de sa collection encyclopédique à 1 mk. que :

« Depuis la création de cette collection, les prix de fabrication ayant subi une hausse de 45 °/o pour la composition et l'impression, de 100 °/o pour la reliure, de 160 °/o pour le papier, je me vois obligé à porter le prix du volume broché de 1 mark à 1,25 et le prix du volume relié de 1,20 à 1,50 à partir du 1er octobre 1916.

Plus récemment, les éditeurs de musique ont fait de même.

« Etant donné l'élévation constante des prix de fabrication de la musique, les maisons Breitkopf et Haertel de Leipzig, H. Litolff de Brunswick, B. Schott fils de Mayence, Steingraeber de Leipzig, l'Universel-Editeur de Vienne, majorent de 30 °/o les prix portés sur leurs catalogues, à partir du 1er juillet 1917. » — J.-G. PRODHOMME.

§

Pasquale Villari. — L'apologue du *chameau absolu* rapporté ici même a, paraît-il, pour auteur Pasquale Villari qui, au dire de son bibliographe Babdanerom, écrivit quatre cents ouvrages en 60 ans.

Et ce ne fut pas un précoce, car s'il publie son premier écrit après la trentaine, c'est de 1859 à 1861 qu'il publia son chef-d'œuvre : *Savonarole*. Il appartenait à l'école des « puristes ».

Plus tard, quand il fut illustre, il fut prévenu un jour que le roi lui donnerait audience. Il s'y rendit, se demandant ce que le monarque lui voulait.

Le roi le reçut familièrement dans son cabinet de travail et tout en causant lui remit une boîte de cuir que Villari mit dans sa poche. Ils devisèrent encore quelque temps puis, l'audience terminée, Villari s'en fut chez lui et en route un ami qu'il rencontra lui demanda quel était cet étui qui dépassait la poche.

« Un cadeau du roi, répondit Villari, sans doute un livre précieux. » Et tirant l'étui, il l'ouvrit et vit briller le collier d'or de l'Annonciade, l'ordre des souverains.

« L'Annonciade! s'exclama Villari, et moi qui pensais que la remise de cet ordre était toujours comme autrefois entourée de cérémonie. C'est égal, on a bien simplifié les choses. »

Voici quelque pensées tirées des œuvres de Pasquale Villari:

« Quelle différence entre Faust mené vers Marguerite par Mephistophélès, et Dante que Béatrice conduit vers Dieu. Ce sont là deux étonnants tableaux qui mettent en valeur deux civilisations, deux formes diverses qu'a prises dans le monde l'esprit humain. »

« Ceux qui ont fait l'Italie n'étaient pas sceptiques. Ils espérèrent contre toute espérance. Ils vécurent et moururent pour l'idéal de la Patrie ».

§

Prix littéraires. — Un groupe d'écrivains a décidé de créer un *prix littéraire de 500.000 francs* qui sera attribué chaque année, après le prix Goncourt, au meilleur ouvrage d'imagination en prose paru depuis le 1er janvier précédent.

Afin d'éviter tout malentendu, il est précisé que ce prix de 500.000 francs n'a de pécuniaire que son titre. C'est un prix d'honneur.

Il a été décerné cette année pour la première fois, et à l'unanimité, à M. Jean Giraudoux, auteur de *Lectures pour une ombre*.

Le comité du *prix littéraire de 500.000 francs* est composé de MM. Antoine Albalat, Guillaume Apollinaire, L. M. Baragnon, André Billy, René Bizet, Jacques Chaumié, Raymond Clauzel, Léon Deffoux, Louis Dumur, Jacques Dyssord, Gustave Fréjaville, René Gillouin, Jean de Gourmont, Georges Le Cardonnel, Alexandre Mavroudis, Pierre-Paul Plan, Marcel Provence, Paul Vulliaud.

§

Fortunio Liceti. — Fortunio Liceti fut le premier enfant élevé en couveuse. C'est, du moins, ce qui ressort d'un récit publié dans *le Jugement des savants sur les principaux ouvrages des auteurs* par Adrien Baillet, revu corrigé et augmenté par La Monnaye (Paris, 1722). Fortunio Liceti, « l'un des plus célèbres philosophes de notre siècle et l'un des plus laborieux écrivains de la République des Lettres », était né avant terme pendant un voyage de ses parents sur la côte de Gênes, le 31 octobre 1577. Son père, médecin, le fit transporter à Rapallo et « entreprit d'achever l'ouvrage de la nature et de travailler à la formation de l'enfant avec le même artifice que celui dont on se sert pour faire éclore les poulets en Egypte »; il fit mettre son fils dans un four et réussit dans son entreprise à tel point que l'enfant vécut 79 ans. D'autres auteurs prétendent que Liceti fut élevé dans un ecaisse garnie de coton. Il faut ajouter que l'extraordinaire étendue

des connaissances de Liceti témoigne avec sa longévité de l'excellence du traitement que son père avait imaginé pour l'élever.

§

L'Entente cordiale. — Le *Mercure de France*, dans son dernier numéro « Revue de la Quinzaine », page 751, parle de l'*Origine de l'Entente cordiale* (1859).

Je lis dans un roman d'Emile Souvestre, de la même époque, intitulé *Le marquis Fricandeau*, cette phrase : « Alors même qu'à force de gouvernement à bon marché, d'*Entente cordiale* avec l'Angleterre et de victoires sur l'empereur du Maroc notre belle patrie serait descendue au rang de la principauté de Monaco ou de la République de l'Equateur, la royauté du fourneau lui resterait encore ! Ses cuisiniers, etc. ».

Puis, dans une revue catholique, l'*Ouvrier*, n° 374-1867, on lit : « Je crois pouvoir, sans m'aventurer, vous affirmer que le Creusot est en état de rivaliser avec les établissements analogues du monde entier, et la preuve, c'est que la première puissance industrielle, qui est peu notre amie, malgré « l'entente cordiale » (ces guillemets sont dans le texte je copie tel que), l'Angleterre, ne dédaigne pas de faire au Creusot de nombreux emprunts et de riches achats... » Ces deux citations feront plaisir à M. Fisher Unwin qui, dans *Notes and Queries*, pose la question.

Je suis également certain d'avoir lu « Entente cordiale » bien avant 1859 dans la collection du *Musée des Familles* qui chaque semaine avait la rubrique « Mercure de France ». — Dr HENRY LA BONNE.

§

« Il est ressuscité ! » — Charles Morice, dans le pathétique ouvrage qui porte ce titre, prévoyait ce qui arriverait et maintenant on peut le dire sans que cela puisse être démenti : « Il est ressuscité ! »

Dans la salle d'un café de la butte, tout près du Sacré-Cœur, Jésus-Christ devait réapparaître. Une affiche annonçait :

Jésus-Christ revivif en personne (en chair et en os) redescendu sur cette terre le 9 de décembre 1917 (envoyé) d'Allah, Abramo, Amen-Bâ, Brama, Budda, Confusio, Mosé, Shnito, prêchera la vérité pour la salvation du monde, de la destruction teutonne, combattra l'Antéchrist Guillaume II (empereur de la Dévastation).. La France est le Christ des Nations, parce qu'elle est l'éternel sacrifice spontané pour le bien des autres, et c'est pour cela que je suis venu en France... Français et Alliés ! Les derniers jours de cette année seront les plus horribles de cette catastrophe immense sans précédent et sans retour dans le prochain et le heurt à supporter sera le plus dur de cette lutte ; mais ayez foi dans votre prochain triomphe éclatant, inévitable et naturel dû à votre confiante endurance et bonté... Encore de nouveaux peuples viendront vous rejoindre pour vous aider à remporter votre part, faite victoire méritée, dans l'année 1918...

La singularité de cette affiche a de quoi intriguer, mais les idées exprimées sont si justes et si parfaitement conformes à tous nos vœux que l'on aurait mauvaise grâce à douter de cette nouvelle incarnation de Jésus-Christ et à risquer de le gêner dans son apostolat patriotique en exigeant de lui, par exemple, ses papiers militaires. Une lettre imprimée, reçue par quelques personnes distinguées, faisait connaître à la place de la signature que Jésus-Christ *redivivus* portait à la fin de l'année 1917 le nom singulièrement féminin et franco-latino-anglo-saxon de *Lamisdea*. *La* serait l'article

féminin singulier en français, *mi* serait la pour miss et *dea* n'est peut-être qu'une allusion à la démarche aisée, *patait incessu dea* d'une jeune anglo-saxonne en qui un dieu se serait incarné et que voilà déesse *La miss Dea...*

La police, qui a horreur de tout ce qui ne s'explique pas facilement, a enjoint Jésus-Christ de ne point faire de conférence. C'est pourquoi nous n'avons pu le voir, mais ses prophéties sont là suffisamment précises pour qu'au cas où elles se réaliseraient, un grand nombre d'âmes fussent profondément troublées.

§

Le papier. — On avait tenté à plusieurs reprises de débarrasser les vieux journaux de l'encre d'impression pour s'en reservir après refonte.

Jusqu'ici les résultats étaient peu brillants, mais on annonce qu'un chimiste du Wisconsin a enfin trouvé ce moyen. Ce procédé dénommé Jesperson méthode permettrait de récupérer 1500 tonnes sur les 6000 tonnes de vieux journaux imprimés quotidiennement aux Etats-Unis, soit une récupération de 25 o/o.

D'autre part, on fabrique en Amérique d'excellent papier d'écorce de pin et, si on introduit dans cette pâte 20 o/o de chiffons, on a un beau papier de tenture pouvant supporter l'impression de 12 couleurs différentes.

Un savant danois a également réalisé de façon pratique la fabrication du papier de varech.

Le varech additionné d'une faible proportion de pâte de bois donne un papier bon marché très solide.

L'Etat danois l'utilise déjà dans ses imprimeries officielles.

§

L'incendie du Palais de Médinaceli. — Un sinistre vient de détruire en grande partie le palais de Médinaceli. En s'écroulant la toiture a écrasé avec les lustres qui l'éclairaient, un magnifique escalier de marbre blanc, œuvre de Sunol et l'un des plus beaux d'Espagne.

Au rez-de-chaussé ont été carbonisés le salon japonais, des tapis inappréciables.

Au premier étage il n'est rien resté ni du théâtre ni de la chapelle, véritable bijou de Melida.

On a sauvé aussi le célèbre tableau *Histoire des Batailles* et trois toiles de Lucas Jordan dont son chef-d'œuvre : *les Scènes pastorales*, le portrait de *Philippe II*, par Rubens.

Les dégâts montent à plus de deux millions de pesetas.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BANQUE FRANÇAISE
Pour le Commerce et l'Industrie

Les Actionnaires, réunis le 21 courant sous la présidence de M. R. OUDON, ont approuvé les comptes du dernier exercice et fixé le dividende à 5 o/o, soit fr. 12.50 brut par action, payable à partir du 8 décembre.

Le Rapport du Conseil fait ressortir l'activité manifestée par la Banque qui a prêté son concours à la plupart des opérations importantes réalisées sur la place : Crédits — Emissions d'Actions, de Bons, d'Obligations — opérations se rapportant, pour la majeure partie, aux affaires touchant l'Armement et le Ravitaillement du pays. La Banque a coopéré également aux opérations dues à l'initiative du Gouvernement Français : Emprunt 5 o/o 1916, Bons et Obligations de la Défense, Crédits ouverts à l'Etranger pour l'amélioration du change.

Par ailleurs, la situation de trésorerie se confirme de plus en plus large ; c'est ainsi que les comptes de dépôt sont en augmentation de fr. 12.500.000, alors que l'ensemble des disponibilités présente une plus-value notablement supérieure à ce chiffre.

Les anciens reports sont réduits de fr. 3.359.721 et les Avances sur garanties de fr. 5.068.658, malgré l'inscription de nouveaux comptes à ce chapitre. Par contre, les Participations et les Acceptations sont en augmentation sensible en raison d'opérations réalisées en cours d'Exercice.

Les bénéfices nets, après amortissements, ressortent à fr. 4.157.437 contre fr. 3.856.152 l'année précédente. Le dividende absorbant fr. 3.000 000, les Réserves et le Report à nouveau sont dotés de fr. 1.157.437.

M. DE GHEEST, vice-président, démissionnaire pour raison de santé, a été nommé par le Conseil Vice-Président Honoraire.

Les mandats de MM. J. DE GUNZBURG, administrateur, et R. DE LAURIS, censeur, et ceux de MM. A. BERGAUD et E. FRACHON, commissaires, ont été renouvelés.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

VIENT DE PARAITRE :

AGENDA P.-L.-M., septième publication du même genre, comportant notamment divers articles littéraires se rapportant à la guerre, avec de nombreuses illustrations en simili-gravure, hors-texte en couleurs et une série de cartes postales détachables.

En vente, au prix de 2 francs, à l'Agence P.-L.-M. de Renseignements, 88, rue Saint-Lazare, Paris, dans les Bureaux Succursales et Bibliothèques des gares du réseau P.-L.-M., dans les grands Magasins du Bon Marché, du Louvre, du Printemps, des Galeries Lafayette, des Trois-Quartiers, etc..., à Paris.

Envoi à domicile sur demande adressée au Service de la Publicité de la Compagnie P.-L.-M., 20, boulevard Diderot, à PARIS, et accompagnée de 2 fr. 75 pour les envois à destination de la France et de 3 francs pour ceux à destination de l'étranger.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Pau Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique : Fernand Caussy
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Giovanni Papini
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

TARIF POUR 1918

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	32 fr.	Un an.....	37 fr.
Six mois.....	17 »	Six mois.....	20 »
Trois mois.....	9 »	Trois mois.....	11 »

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.